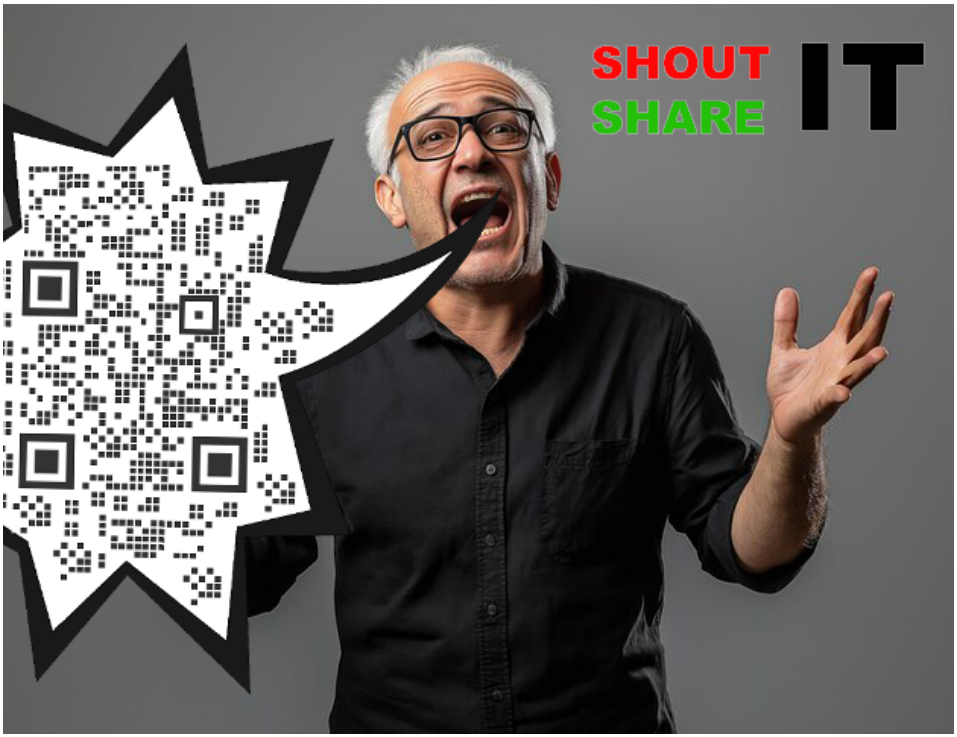
S.O.S. LUNE

(TOME I)

Arthur C. CLARKE ★

★ ANTICIPATION ★

Editions "Fleuve Noir"


SHOUT
SHARE
IT

- Arthur C. Clarke
  - Chapitre premier
  - Chapitre II
  - Chapitre III
  - Chapitre IV
  - Chapitre V
  - Chapitre VI
  - Chapitre VII
  - CHAPITRE VIII
  - Chapitre IX
  - Chapitre X
  - Chapitre XI
  - Chapitre XII
  - Chapitre XIII
  - Chapitre XIV
  - Chapitre XV

Arthur C. Clarke
S. O. S. Lune

Chapitre premier

Pat Harris jouissait du privilège d'être le capitaine de l'unique bateau qu'il y eût sur la Lune.

Tandis que les passagers s'embarquaient sur le *Séléné* et se bousculaient pour avoir les places près des fenêtres, il se demandait à quoi ressemblerait, cette fois-ci, la promenade.

Dans son miroir rétroviseur, il apercevait Miss Wilkins, qui accueillait à bord les excursionnistes. Elle était charmante, dans son uniforme bleu du Comité Touristique Lunaire. Harris, lorsqu'il était de service avec elle, s'imposait de ne voir en elle que « Miss Wilkins », et non pas « Susan ». Cela l'aidait à se concentrer uniquement sur son travail.

Quant à savoir ce qu'elle pensait de lui, il n'avait jamais réellement pu le deviner.

Parmi les gens qui s'installaient à bord, il ne reconnut aucun visage familier. C'étaient des « nouveaux », et qui semblaient avides d'entreprendre cette « croisière ». La plupart étaient des touristes types, des personnes d'un certain âge, en visite sur un monde qui, dans leurs jeunes années, avait été le symbole même des lieux inaccessibles. Quatre ou cinq passagers seulement n'avaient pas encore atteint la trentaine, et c'étaient probablement des techniciens en congé appartenant à l'une ou l'autre des bases lunaires.

Pat avait découvert que, d'une façon générale, les gens qui n'étaient plus tout jeunes venaient de la Terre tandis que les autres avaient leur résidence sur la lune.

Mais pour eux tous, la Mer de la Soif était une nouveauté.

Par les fenêtres du *Séléné,* on apercevait sa surface grise et poussiéreuse qui s'étendait, semblait-il, ininterrompue, jusqu'aux étoiles. Au-dessus était suspendu le croissant de la Terre – sur son déclin – en un point du ciel qui était toujours le même et qui n'avait pas bougé depuis un milliard d'années. La lumière brillante, bleue et verte à la fois, de la planète-mère étalait sur cet étrange paysage sa radiation froide – et même très froide en vérité : peut-être deux cents degrés au-dessous de zéro à la surface.

Personne n'aurait pu dire, à première vue, si cette mer était liquide ou solide. Elle était complètement plate et unie, sans aucune de ces myriades de craquelures et de fissures qui partout ailleurs étaient comme les cicatrices de ce monde désert. Aucun sillon, aucun monticule, aucun caillou ne venait rompre sa monotone uniformité. Jamais, sur la Terre, aucun océan, ni même aucun étang n'était aussi calme.

C'était, non pas une mer d'eau, mais une mer de poussière, donc

parfaitement étrangère à toute expérience humaine ; donc aussi, pour cette même raison, attirante et fascinante. Cette poussière, aussi fine qu'une poudre de talc, plus sèche, dans ce vide, que les sables desséchés du Sahara, coulait sur une pente aussi aisément et sans plus d'effort qu'un liquide. Un objet lourd qu'on y lâchait disparaissait instantanément, sans une éclaboussure et sans laisser à la surface la moindre trace de son passage… Rien ne pouvait se mouvoir à sa traîtresse surface, si ce n'étaient de petits appareils à deux places, sortes d'hydroglisseurs montés sur skis, et le *Séléné* lui-même, une invraisemblable combinaison de traîneau et d'autobus, offrant aussi une certaine analogie avec ces « chats-des-neiges » qui avaient permis, bien longtemps auparavant, d'explorer les régions polaires.

La désignation officielle du *Séléné* était : « *Croiseur de Poussière Mark I »,* bien que, pour autant que le sût Pat Harris, le « Mark II » n'existât même pas à l'état de projet. On l'appelait, selon son goût, « navire », « bateau », « autobus lunaire ». Pat préférait « bateau », car cela évitait les confusions. Quand il employait ce mot, personne ne pouvait le confondre avec un pilote d'astronef. Et les pilotes d'astronefs étaient légion…

— Bienvenue à bord du *Séléné,* lança Miss Wilkins quand tout le monde fut en place. Le capitaine Harris et moi-même sommes heureux de vous avoir avec nous. Notre croisière va durer quatre heures et notre premier objectif sera le lac du Cratère, à une centaine de kilomètres à l'est d'où nous sommes, dans les Montagnes Inaccessibles…

Pat n'écoutait qu'à peine les propos familiers de l'hôtesse. Il se livrait aux vérifications habituelles. Le *Séléné* était en fait un astronef – bien qu'il ne quittât pas la surface de la Lune. Mais il fallait qu'il en fût ainsi, car il naviguait dans le vide, et ses parois devaient protéger sa fragile cargaison contre les menaces d'un monde hostile. Bien qu'il fût propulsé par des moteurs électriques – et non par des réacteurs – il était équipé d'une façon complète comme un vaisseau de l'espace, et avant chaque départ Harris devait vérifier cet équipement.

Oxygène : O.K. Energie : O.K. Radio : O.K.

— Allô, base de Rainbow. Le *Séléné* fait un essai. Recevez-vous mes ondes ? Valve d'entrée : O.K. Détecteur de fuites : O.K. Et ainsi de suite. Plus de cinquante appareils dont le mauvais fonctionnement aurait d'ailleurs été automatiquement signalé. Mais Pat Harris, comme tous les hommes de l'espace qui gardaient la nostalgie du vieux temps, ne se fiait aux avertisseurs automatiques que lorsqu'il ne pouvait pas effectuer lui-même les vérifications requises.

Finalement tout fut prêt. Les moteurs commencèrent à ronronner – presque silencieusement. Le *Séléné* n'eut qu'un très léger frémissement quand les amarres se tendirent. Il pivota avec un

imperceptible tangage, puis, libéré de l'embarcadère, se redressa tandis que Harris poussait le moteur.

Cette embarcation se comportait remarquablement si l'on considérait la nouveauté de sa conception. Il n'y avait pas eu des millénaires d'essais et d'erreurs – comme pour la navigation sur les eaux terrestres, qui datait du jour où un homme de l'âge néolithique avait tenté de voyager sur un tronc d'arbre jeté dans une rivière. Le *Séléné* était le tout premier de son espèce ; il était le fruit des réflexions de quelques ingénieurs qui s'étaient assis devant une table en se demandant : « Comment construire un véhicule qui puisse fonctionner sur une mer de poussière ? »

Certains d'entre eux – inspirés par les anciens modes de locomotion sur le vieux Mississippi – avaient songé à installer des roues à aubes à l'arrière. Mais le système de propulseurs en éventails se révéla le plus efficace. Le sillage produit ressemblait à celui qu'aurait pu laisser derrière elle une taupe avançant à grande vitesse, mais ce sillage disparaissait en quelques secondes, ne laissant sur la mer aucune trace du passage du bateau.

Maintenant les dômes pressurisés de Port Roris s'enfonçaient rapidement derrière l'horizon. En moins de dix minutes ils eurent disparu : le *Séléné* était seul, au centre d'on ne savait quoi que le langage humain n'avait pas encore nommé.

Pat arrêta ses moteurs et le bateau s'immobilisa. Il attendit que le silence se fît autour de lui. C'était toujours la même chose : il fallait un certain temps aux passagers pour bien se rendre compte de l'étrangeté du lieu où ils se trouvaient.

Ils avaient traversé l'espace et vu des étoiles tout autour d'eux. Ils avaient contemplé – en levant ou en baissant la tête – le visage stupéfiant de la Terre. Mais ceci était différent. Ce n'était ni la terre ni la mer, ni l'air ni l'espace, mais un peu de tout cela à la fois.

Avant que le silence ne devînt trop pesant – et s'il le laissait durer trop longtemps quelqu'un finirait par prendre peur – Pat se leva et fit face aux passagers.

— Bonsoir Mesdames et Messieurs, dit-il. J'espère que Miss Wilkins vous a tous installés confortablement. Nous nous sommes arrêtés ici parce que c'est un bon endroit pour vous présenter la mer… Pour vous la faire sentir, si j'ose dire.

Il montra, à travers les fenêtres, l'immensité grise et fantomatique.

— A quelle distance, demanda-t-il paisiblement, pensez-vous que se trouve l'horizon ? Ou, pour poser la question d'une autre façon, quelle serait la taille apparente d'un homme s'il était debout exactement à l'endroit où les étoiles semblent toucher le sol ?

C'était une question à laquelle personne ne pouvait répondre en

se fiant uniquement à ses sens.

La logique disait : « La Lune étant un monde très petit, l'horizon doit donc se trouver très près. »

Mais les sens donnaient une impression totalement opposée ; ils *affirmaient* que la mer de poussière était totalement plate et s'étendait jusqu'à l'infini ; ils divisaient l'univers en deux, et sa partie solide semblait se dérouler indéfiniment sous les étoiles.

L'illusion subsistait même quand on en connaissait la cause. L'œil n'avait aucun moyen de juger des distances, car il ne disposait d'aucun repère. Le regard glissait, impuissant, sur cet océan monotone de poussière. Il n'y avait même pas – comme c'était toujours le cas sur la Terre – le halo adoucissant de l'atmosphère qui donnait quelque indication sur la proximité ou l'éloignement des objets. Les étoiles, sans le moindre clignotement, étaient des pointes d'aiguilles de lumière, jusqu'au bord même de cet horizon indéterminé.

— Croyez-le ou non, poursuivit Pat, il n'y a pas plus de trois kilomètres – je dirai deux miles pour ceux d'entre vous qui n'ont pas encore adopté le système métrique – d'ici jusqu'à l'horizon. On a l'impression qu'il est au moins à deux années-lumière. Mais je vous assure que vous pourriez faire le trajet en une demi-heure à pied s'il était possible de marcher sur cette bizarre substance…

Il reprit place sur son siège et remit les moteurs en mouvement.

— Il n'y a pas grand-chose à voir pendant les soixante prochains kilomètres, lança-t-il par-dessus son épaule. Nous allons donc aller un peu plus vite…

Le *Séléné* reprit sa course.

Pour la première fois, les passagers eurent une réelle sensation de vitesse. Le sillage laissé par le bateau devint un peu plus long et plus agité tandis que les propulseurs en éventails battaient furieusement la poussière. De chaque côté du bateau, celle-ci, soulevée, ressemblait à un grand plumage fantastique. Vu de loin, le *Séléné* aurait pu faire penser à un chasse-neige se frayant rapidement un chemin dans un paysage d'hiver sous la clarté froide de la Lune. Mais ces touffes, ces aigrettes paraboliques et qui s'affaissaient rapidement n'étaient pas de la neige. Et l'astre qui les éclairait était la planète Terre.

Les passagers se détendaient, heureux de cette promenade paisible et quasi silencieuse. Chacun d'eux, en venant de la Terre à la Lune, avait voyagé à des vitesses cent fois plus grandes. Mais dans l'espace, on n'avait pas conscience d'aller vite, et ce glissement rapide sur une mer de poussière était beaucoup plus excitant.

Quand Harris fit effectuer au *Séléné* un brusque virage formant presque un cercle, le bateau faillit traverser les voiles de poussière que ses propulseurs avaient lancés dans l'espace et qui déjà retombaient. Mais il semblait presque incroyable que cette impalpable poudre

retombât si rapidement – en raison de l'absence de l'air. Sur la Terre, elle aurait flotté pendant des heures, peut-être même des journées.

Dès que le bateau eut repris sa course en ligne droite, et comme il n'y avait rien d'autre à voir pour le moment que cette sorte de plaine vide et monotone, les passagers se mirent à lire la documentation dont on les avait pourvus. Chacun d'eux avait un album de photographies, des cartes, des textes et un cadeau-souvenir certifiant que Monsieur (ou Madame, ou Mademoiselle X…) avait bien fait une croisière sur les mers lunaires à bord du *Séléné*. Ils n'avaient qu'à lire pour apprendre tout ce qu'ils désiraient savoir sur la Mer de la Soif, et sur d'autres choses encore.

Presque toute la surface de la Lune, apprirent-ils, était couverte par une mince couche de poussière qui habituellement n'avait pas plus de quelques millimètres d'épaisseur. Cette poussière provenait partiellement de débris d'étoiles. C'étaient des restes de météorites tombées sur le sol non protégé de la Lune pendant au moins cinq milliards d'années. Une partie de cette poussière provenait aussi du fait que les rochers lunaires s'étaient quelque peu désagrégés en raison des dilatations et contractions causées par les terribles différences de température entre le jour et la nuit. Mais quelle que fût son origine première, cette poussière était si fine qu'elle coulait comme un liquide, malgré la faible pesanteur.

Au cours des millénaires, elle avait glissé des montagnes pour former, dans les parties basses, des lacs et des mers.

Les premiers explorateurs s'étaient attendus à cela. Et ils s'y étaient habituellement préparés. Mais la Mer de la Soif avait été une surprise. Personne ne s'était attendu à découvrir une cuvette remplie de poussière et de plus de cent kilomètres de diamètre.

En fait, les astronomes n'avaient jamais reconnu officiellement son titre de «mer ». Ils faisaient remarquer qu'elle n'était qu'une petite portion du Sinus Roris – le Golfe de la Rosée.

Comment, disaient-ils, une simple partie d'un golfe pourrait-elle être une mer entière ? Mais le nom, inventé par un publiciste du Comité Touristique Lunaire, avait eu gain de cause malgré leurs objections. Et au fond il n'était pas plus inadéquat que celui d'autres prétendues mers : la Mer des Nuages, la Mer des Pluies, la Mer de la Sérénité. Sans parler de la Mer du Nectar…

La brochure contenait aussi des informations rassurantes, destinées à calmer les craintes des voyageurs les plus nerveux et à démontrer que le Comité du Tourisme avait pensé à tout.

« Toutes les précautions possibles ont été prises pour votre sécurité, disait cette brochure. Le *Séléné* emporte une réserve d'oxygène pouvant durer plus d'une semaine, et tous ses appareils essentiels sont en double. Un radio-phare automatique signale votre

position à intervalles réguliers, et dans le cas extrêmement improbable d'une panne d'énergie totale, un « glisseur » de Port Roris vous ramènerait à bon port dans les plus brefs délais. Par-dessus tout, il n'y a absolument aucune crainte de mauvais temps à avoir. Et si mauvais marin que vous puissiez être, vous n'aurez jamais le mal de mer sur la Lune. Il n'y a jamais aucune tempête sur la Mer de la Soif. C'est toujours le calme plat. »

Ces derniers mots – si réconfortants pour les voyageurs – avaient été écrits en toute bonne foi. Car qui aurait pu imaginer que bientôt ils allaient se révéler inexacts ?

Tandis que le *Séléné* avançait silencieusement dans la nuit, au clair de Terre, la Lune travaillait dans ses profondeurs… Il semblait même qu'elle avait beaucoup à faire, après des millénaires et des millénaires de sommeil. Beaucoup de choses s'étaient produites ici au cours des cinquante dernières années, beaucoup plus que pendant les cinq milliards d'années précédentes, et beaucoup de choses devaient se produire encore, bientôt…

* * *

Dans la première ville que l'homme eût construite en dehors de sa planète natale, l'Administrateur en Chef Olsen faisait sa promenade dans le parc. Un parc dont il était très fier, comme en étaient fiers les vingt-cinq mille habitants de Port-Clavius. Il était petit, naturellement – mais pas aussi petit que l'avait déclaré cet affreux commentateur de la télévision qui l'avait comparé à « une vitrine donnant une certaine illusion de grandeur. » En tout cas il n'y avait aucun parc, ni jardin, ni aucun endroit sur Terre où l'on pût trouver des tournesols de dix mètres de haut.

De jolis cirrus crêpelés se promenaient au-dessus de votre tête. C'était du moins ce qu'il semblait. Mais ces nuages, naturellement, n'étaient que des images projetées à l'intérieur du dôme. L'illusion, toutefois, était si parfaite qu'elle donnait à l'Administrateur en Chef la nostalgie du foyer natal. Mais il se ressaisissait aussitôt. Son foyer, c'était ici…

Pourtant, au fond de son cœur, il savait que ce n'était pas vrai. Pour ses enfants, cela le serait, mais pas pour lui. Il était né à Stockholm, sur la Terre. Ses enfants étaient nés à Port Clavius, ils étaient citoyens de la Lune. Mais lui, il était lié à la Terre par des liens qui pouvaient s'affaiblir avec les années, sans toutefois jamais se rompre.

A moins d'un kilomètre de là, juste derrière le dôme principal, le directeur du Comité Touristique Lunaire examinait les derniers comptes avec un agréable sentiment de satisfaction. Les améliorations par rapport à la saison précédente se maintenaient. Non pas qu'il y eût des « saisons » sur la Lune, mais on pouvait noter que les touristes étaient plus nombreux lorsque c'était l'hiver dans l'hémisphère nord terrestre.

Comment accentuer encore cette tendance ? Tel était l'éternel problème, car les touristes désiraient de la variété et on ne pouvait pas leur donner perpétuellement les mêmes choses. Les points de vue pittoresques, la basse pesanteur, la contemplation de la Terre, les mystères du côté de la Lune qui avait été si longtemps inconnu aux hommes, les cieux spectaculaires, les installations de pionniers (où les touristes n'étaient d'ailleurs pas toujours très bien reçus) une fois que vous aviez proposé tout cela, que pouviez-vous encore offrir ?

Ah ! Il était bien dommage qu'il n'y eût pas d'indigènes, des Sélénites avec d'étranges coutumes et un aspect physique plus étrange encore ! Comme il aurait été intéressant de les photographier ! Hélas ! Les formes de vie les plus considérables que l'on eût détectées sur la Lune exigeaient un microscope pour qu'on pût les voir – et elles n'étaient elles-mêmes arrivées qu'avec Lunik 2, seulement une décade avant l'homme lui-même.

Le directeur du Comité Touristique, Davis, récapitulait mentalement le contenu du dernier courrier arrivé par « téléfax », se demandant s'il contenait des propositions intéressantes. Il y avait, naturellement, la requête habituelle d'une compagnie de télévision dont il n'avait jamais entendu parler et qui désirait faire un documentaire sur la Lune – à condition que tous les frais soient payés. A une telle demande, il fallait répondre non, car s'il acceptait toutes ces offres aimables, sa caisse serait bientôt à sec.

Il y avait aussi une lettre de son collègue du Comité Touristique de La Nouvelle-Orléans. Celui-ci suggérait un échange de personnel. Il était assez difficile de voir en quoi cela pouvait être utile à la Lune, ou même à la Nouvelle-Orléans. Mais cela ne coûterait rien et pourrait tout compte fait donner quelques bons résultats.

Enfin – et cela semblait plus intéressant – il y avait un message d'un champion de ski nautique australien demandant si l'on n'avait jamais essayé de faire du ski sur la Mer de la Soif ?

A coup sûr, c'était une idée. Davis fut même surpris que personne encore ne l'ait eue et n'ait essayé de la mettre en pratique. Mais peut-être avait-on déjà tenté la chose, derrière le *Séléné* ou derrière un des petits « glisseurs ». Il serait intéressant de vérifier. Davis était toujours à l'affût de nouvelles formes de divertissement sur la Lune, et la Mer de la Soif avait toujours été – quant aux possibilités qu'elle pouvait

offrir – un de ses dadas favoris.

Un dada qui, d'ici quelques heures, allait devenir un cauchemar.

Chapitre II

Devant le *Séléné,* l'horizon avait cessé d'être un arc parfait, ininterrompu. Une ligne de montagnes déchiquetées avait surgi derrière le bord de la Lune. Tandis que le bateau s'avançait vers elles, elles semblaient monter dans le ciel, comme si elles avaient été hissées sur quelque plate-forme gigantesque.

— Les Montagnes Inaccessibles, annonça Miss Wilkins. Elles sont ainsi nommées parce qu'elles sont entièrement entourées par la mer. Vous noterez également qu'elles sont beaucoup plus abruptes que la plupart des montagnes lunaires.

Elle n'insista pas sur le fait – plutôt désagréable du point de vue touristique – que la majorité des « pics » de la Lune avaient été une sérieuse désillusion pour ceux qui les avaient vus de près la première fois. Les vastes cratères lunaires, qui semblaient si impressionnants sur les photos prises de la Terre, n'étaient en réalité que d'aimables collines aux pentes douces. Leur relief avait été terriblement exagéré par les ombres qu'ils projetaient au lever et au coucher du soleil. Il n'y avait pas un seul cratère lunaire dont les pentes fussent aussi abruptes que l'étaient les rues de San-Francisco, et bien peu de ces pentes auraient constitué un obstacle insurmontable pour un cycliste résolu. Mais personne n'aurait pu deviner cela d'après les brochures de propagande du Comité Touristique, qui ne reproduisaient que les falaises et les canyons les plus spectaculaires, photographiés sous des angles soigneusement choisis.

— Même à l'heure actuelle, reprenait Miss Wilkins, elles n'ont pas été explorées en détail. L'an dernier, nous y avons conduit un groupe de géologues, que nous avons déposés sur ce promontoire, mais ils ne purent aller qu'à quelques kilomètres à l'intérieur. Il peut donc y avoir *n'importe quoi* dans ces montagnes. En fait, nous n'en savons rien.

«Parfait, pensa Pat. Sue est un guide de premier ordre. Elle sait ce qu'il faut expliquer en détail et ce qu'il faut laisser à l'imagination. »

Elle avait une élocution aisée, un ton détendu, sans jamais tomber dans ce ronron monotone qui était le défaut principal de tant de guides professionnels. Comme elle possédait parfaitement son sujet, il était rare qu'on lui posât une question à laquelle elle ne pouvait pas répondre. C'était une jeune femme formidable, et bien qu'elle figurât souvent dans les rêveries amoureuses de Pat, elle l'effrayait un peu.

Les passagers contemplaient, fascinés, les pics abrupts. Sur cette Lune encore mystérieuse, ils constituaient un mystère plus profond.

Dressées comme une île au milieu de cette mer étrange qui en gardait l'approche, les Montagnes Inaccessibles demeuraient un défi pour les prochaines générations d'explorateurs. Malgré leur nom, il

était maintenant relativement facile de les atteindre ; mais étant donné qu'il y avait encore sur la Lune plusieurs millions de kilomètres carrés assez accidentés et non encore étudiés, elles pouvaient attendre leur tour.

Le *Séléné* pénétra brusquement dans la zone d'ombre qu'elles projetaient. Avant que personne ait pu comprendre ce qui se passait, la Terre, qui était basse au-dessus de l'horizon, avait été éclipsée. Sa brillante lumière jouait toujours sur les sommets, mais en bas ce n'était plus que ténèbres.

— Je vais éteindre les lumières de la cabine, dit l'hôtesse, afin que vous puissiez mieux voir.

Quand la faible lueur rouge qui venait de l'arrière eut disparu, chaque voyageur eut la sensation qu'il était seul dans la nuit lunaire. Même les reflets de la lumière terrestre sur ces hauts sommets disparaissaient tandis que le bateau s'enfonçait davantage dans l'ombre. Quelques minutes plus tard, il ne restait plus que les étoiles, points de lumière froids et fixes dans une obscurité si complète que l'esprit en était révolté.

Il était difficile de reconnaître les constellations familières parmi cette multitude d'astres. L'œil se perdait dans des motifs lumineux qu'il n'avait jamais vus de la Terre ; il était confondu par ce fourmillement de constellations et de nébuleuses.

Dans ce panorama resplendissant, il ne découvrait qu'un repère infaillible : le phare étonnant de Vénus, qui brillait plus puissamment que tous les autres corps célestes, annonçant l'approche de l'aube.

Il fallut plusieurs minutes aux voyageurs pour qu'ils comprennent que tout le spectacle n'était pas dans le ciel. Derrière le bateau rapide s'étalait un long et phosphorescent sillage, comme si un doigt magique avait tracé une ligne de lumière sur le sombre et poussiéreux visage de la Lune. Le *Séléné* semblait orné d'une queue de comète, comme les bateaux qui font route sur les océans tropicaux de la Terre.

Mais en l'occurrence il ne s'agissait pas de microorganismes éclairant cette mer morte avec d'innombrables lampes minuscules. Le fait provenait du frottement les uns contre les autres de ces myriades de grains de poussière tandis que les décharges statiques provoquées par le rapide passage du *Séléné* les neutralisait.

Même quand on connaissait cette explication, le phénomène était encore superbe : ce ruban électrique lumineux, constamment renouvelé et disparaissant constamment, comme si la Voie Lactée s'était reflétée sur la surface de la Lune.

Le sillage lumineux s'évanouit, quand Pat alluma les phares. Dangereusement proche, une grande muraille de rochers le long de laquelle ils glissaient avait brusquement surgi de l'ombre.

En cet endroit, les montagnes se dressaient presque à la verticale

par rapport à la mer environnante. Elles semblaient atteindre des hauteurs incalculables. Elles avaient l'air de naître brusquement dans l'espace lorsqu'elles étaient frappées par l'ovale de lumière. Auprès d'elles, l'Himalaya, les Andes, les Alpes auraient ressemblé à des bébés nouveau-nés.

Sur la Terre, les forces de l'érosion avaient commencé à ronger les montagnes dès leur apparition, en sorte qu'après quelques millions d'années seulement elles n'étaient plus que les fantômes de ce qu'elles avaient été. Mais la Lune ne connaissait ni vent ni pluie. Rien ici – en dehors des variations de température dont les effets étaient très lents – ne venait les désagréger. Ces montagnes étaient aussi vieilles que le monde qui leur avait donné naissance.

Pat était très fier du spectacle qu'il montrait, et il avait mis au point avec le plus grand soin la séquence suivante. Elle pouvait paraître dangereuse, mais elle ne comportait en fait aucun risque, car le *Séléné* avait déjà accompli ce trajet des centaines de fois, et la mémoire électronique du système de guidage connaissait le chemin mieux qu'aucun pilote humain n'aurait pu le faire.

Soudain, Pat éteignit les phares – et les passagers auraient pu jurer que tandis qu'ils avaient été éblouis d'un côté, les montagnes, de l'autre côté, s'étaient furtivement rapprochées d'eux.

Dans une obscurité presque totale, le *Séléné* avançait dans une gorge étroite – et il n'avançait même pas en ligne droite, car de temps en temps il faisait des zigzags pour éviter d'invisibles obstacles. A la vérité, certains de ces obstacles étaient non seulement invisibles, mais inexistants.

Pat avait étudié ce trajet, à faible vitesse, et avec toute la sécurité que lui donnait la lumière du jour. Il l'avait calculé de façon à produire le maximum d'effet sur les nerfs. Les « Ah ! » et les « Oh ! » dans la cabine obscure derrière lui prouvaient qu'il avait parfaitement réussi.

Au-dessus d'eux, un étroit ruban d'étoiles était tout ce que l'on pouvait voir du monde extérieur. Ce ruban sautait de droite et de gauche avec les brusques changements de direction du *Séléné.* Cette « Chevauchée Nocturne » – comme la nommait Pat en privé – ne durait que cinq ou six minutes mais semblait beaucoup plus longue.

Quand il tourna les commutateurs, et que le bateau se retrouva au centre d'un grand lac de lumière, il y eut des soupirs à la fois de soulagement et de désappointement. C'avait été une expérience qu'aucun des passagers n'était près d'oublier.

Maintenant qu'on y voyait de nouveau, ils purent constater qu'ils naviguaient dans une vallée – ou plutôt une gorge – bordée de murailles abruptes mais qui allait constamment en s'élargissant. Bientôt ils furent dans une sorte d'amphithéâtre plus ou moins ovale

d'environ trois kilomètres de large. Ils étaient au cœur même d'un ancien volcan dans lequel une brèche s'était ouverte en des temps immémoriaux, à une époque où la Lune était encore jeune.

Ce cratère était très petit, d'après les normes lunaires, mais unique en son genre. La poussière omniprésente, glissant par l'étroite vallée, l'avait rempli au cours des âges, en sorte que maintenant les touristes de la Terre pouvaient se promener, assis dans de confortables fauteuils, dans ce qui avait été autrefois un chaudron tout bouillant des feux de l'enfer.

Ces feux étaient déjà éteints bien avant que la vie terrestre apparût, et ils ne se rallumeraient jamais. Mais il existait à l'intérieur de la Lune d'autres forces qui n'étaient pas mortes encore et qui prenaient tout leur temps pour se manifester.

Tandis que le *Séléné* commençait un lent circuit autour de l'amphithéâtre rocheux, plus d'un passager se rappelait une promenade du même genre sur quelque lac de montagne. C'était le même silence, le même sentiment de profondeurs inconnues sous le bateau. La Terre possédait de nombreux lacs dans des cratères. La Lune, bien qu'elle comptât beaucoup d'anciens volcans, n'en avait qu'un.

Prenant tout son temps, Pat fit deux circuits complets, tandis que les lumières jouaient sur les hautes murailles rocheuses. C'était la meilleure façon de bien voir. Pendant le jour, alors que le soleil inondait tout de lumière et de chaleur, le site perdait de sa magie. Mais en ce moment il appartenait au royaume du fantastique, comme s'il venait de sortir du cerveau tumultueux d'Edgar Pœ.

De temps à autre, on avait l'impression de découvrir, à la limite même de la vision, des formes étranges, au-delà de la zone éclairée. Mais ce n'était que pure imagination. Rien ne bougeait jamais dans tout ce paysage, à l'exception des ombres provoquées par le Soleil et par la Terre. Il ne pouvait pas y avoir de fantômes sur un monde qui n'avait jamais connu la vie.

Il était temps de rentrer, de franchir en sens inverse la gorge étroite pour retrouver la pleine mer.

Pat fit tourner dans cette direction la proue effilée du *Séléné,* et ils s'engouffrèrent de nouveau entre les hautes murailles.

Pour le retour, le capitaine laissait les lumières allumées, afin que les passagers puissent bien voir où ils passaient. D'ailleurs, la surprise de la « Chevauchée Nocturne » n'aurait pas été aussi vive une seconde fois.

Loin devant eux, au-delà de la portée de leur propre éclairage, une lumière grandissait et se répandait doucement parmi les rochers et les pics. Même pendant son dernier quartier, la Terre gardait une puissance lumineuse égale à celle d'une douzaine de pleines lunes, et

maintenant qu'elle sortait de l'ombre des montagnes, elle était de nouveau la maîtresse des cieux.

Les vingt-deux hommes et femmes qui se trouvaient à bord du *Séléné* contemplaient ce croissant bleu-vert, admiraient sa beauté, s'émerveillaient de son éclat. Comme il était étrange que ces champs et ces forêts et ces lacs familiers de la Terre apparussent dans une telle gloire céleste quand on les voyait de si loin ! Peut-être cette découverte comportait-elle une leçon ? Peut-être aucun homme ne pouvait-il pleinement apprécier son propre monde avant de l'avoir vu de l'espace ?

Et sur la Terre il devait y avoir d'innombrables regards tournés vers la Lune – probablement plus qu'autrefois, maintenant que ce satellite avait pris pour l'humanité une signification nouvelle.

Il était peu probable, mais il n'était pas impossible, que même en cet instant précis quelques-uns de ces regards fussent en train d'observer, dans de puissants télescopes, la minuscule flaque de lumière que répandaient les phares du *Séléné* tandis qu'il avançait dans la nuit lunaire. Mais quand cette infime lueur vacillerait et disparaîtrait, cela ne signifierait rien pour les observateurs…

* * *

Depuis un million d'années, la petite bulle gazeuse avait grossi, était devenue une sorte d'énorme abcès sous la racine des montagnes…

Durant toute l'histoire de l'humanité, des gaz, à l'intérieur d'une Lune qui n'était pas encore totalement morte, s'étaient frayé un chemin à travers les lignes de moindre résistance et s'étaient accumulés dans des cavités, à des centaines de mètres sous la surface.

Sur la Terre voisine, les périodes glaciaires s'étaient succédé une à une tandis qu'ici les cavernes internes grandissaient, se touchaient, peu à peu, se confondaient. Maintenant l'abcès était sur le point de crever…

Le Capitaine Harris avait laissé le contrôle à l'auto-pilote et parlait avec les passagers des premiers rangs quand un premier petit tremblement secoua le bateau. Pendant une fraction de seconde, il se demanda si une des lames d'un des éventails propulseurs n'avait pas heurté quelque obstacle submergé. Puis, littéralement, devant le bateau, le fond même de la mer s'enfonça…

Cela ne se fit que lentement, comme toutes choses sur la Lune. En avant du *Séléné,* dans un cercle embrassant une surface de plusieurs

hectares, la plaine poussiéreuse jusque-là uniformément plate, s'était affaissée, comme si une sorte de nombril s'y était formé. La mer semblait devenue vivante. Elle bougeait, agitée par des forces qui venaient de s'éveiller après un sommeil qui avait duré des millénaires et des millénaires. Le centre du phénomène prenait l'aspect d'un entonnoir, comme si un tourbillon géant s'était formé dans la poussière.

Toutes les phases de cette effrayante transformation étaient impitoyablement illuminées par le clair de Terre. Il en fut ainsi jusqu'au moment où le mouvant cratère fut si profond que son mur opposé disparut complètement dans l'obscurité. Le *Séléné* maintenant peinait dans un croissant d'ombre totale – le long d'un arc de cercle situé à la limite même de l'anéantissement.

En fait, la situation paraissait presque désespérée.

Avant que Pat eût repris place à son poste de contrôle, le bateau glissait sur cette incroyable pente. Son propre élan, et l'accélération que lui donnait le torrent de poussière, le poussaient vers les profondeurs. Le capitaine ne pouvait absolument rien faire d'autre qu'essayer de maintenir le bateau d'aplomb, avec l'espoir que leur vitesse même leur permettrait d'atteindre l'autre bord du cratère avant que celui-ci ne se refermât sur eux.

Pat n'eut pas le loisir de se rendre compte si les passagers criaient. En tout cas il ne les entendit pas.

Il n'avait conscience que d'une chose : cette pente terrible, vertigineuse, et ses propres efforts pour empêcher le bateau de capoter. Pourtant, tandis qu'il luttait avec le tableau de contrôle, augmentant la puissance tantôt dans l'un des éventails propulseurs, tantôt dans l'autre, afin de redresser constamment le *Séléné,* un étrange et lancinant souvenir agaçait son esprit. Quelque part, il ne savait quand, il avait déjà vu quelque chose de semblable.

C'était ridicule, naturellement. Mais ce souvenir ne le lâchait pas. Ce ne fut que lorsqu'ils eurent presque atteint le fond de l'entonnoir, et qu'il vit la masse de poussière glisser vers eux depuis la lèvre du cratère bordée d'étoiles et tout le long de la pente, que le voile du temps se déchira et que son souvenir lui apparut en un clin d'œil avec netteté.

Il était enfant. Il jouait dans le sable chaud d'un lointain été. Il avait trouvé un petit puits, parfaitement lisse et symétrique. Tout au fond, une créature guettait. Elle était totalement enfouie dans le sable, à l'exception de ses mandibules. L'enfant avait observé, étonné, mais déjà conscient du fait que tout était on place pour un drame infime.

Puis il avait vu une fourmi, qui ne semblait soucieuse que d'accomplir sa tâche ; elle avait trébuché au bord du cratère et roulé sur la pente.

Elle aurait pu s'échapper aisément. Mais dès qu'un grain de sable eut atteint le fond du puits, l'ogre qui veillait en bas était sorti, de sa tanière. Avec ses pattes de devant, il avait dirigé une fusillade de sable contre l'insecte qui se débattait, jusqu'à ce qu'une avalanche lui ait fait lâcher prise et l'ait fait glisser jusque dans la gorge du cratère.

Comme le *Séléné* glissait maintenant…

Ce n'était pas un monstre chasseur de fourmis qui avait creusé cet entonnoir à la surface de la Lune, mais Pat se sentit aussi impuissant que l'avait été le misérable insecte qu'il avait observé dans son enfance. Comme lui, il luttait pour atteindre le bord du cratère où il retrouverait la sécurité, mais la poussière mouvante le rejetait vers le fond où les attendait la mort.

Pour la fourmi, la mort avait été rapide. Elle le serait moins pour ses compagnons et pour lui.

Les moteurs peinaient terriblement, et le bateau avançait quelque peu. Mais pas assez.

La masse de poussière qui tombait prenait de la vitesse. Et, ce qui était pire, elle montait le long des flancs du bateau. Maintenant, elle atteignait le rebord inférieur des fenêtres. Elle grimpait le long des panneaux épais et transparents.

Finalement, elle les recouvrit tout à fait…

Harris coupa les moteurs avant qu'ils n'arrivent à un régime d'auto-destruction. Tandis qu'il accomplissait ce geste, la marée montante faisait disparaître la dernière lueur du clair de Terre.

Dans les ténèbres et le silence, ils s'enfonçaient. Ils s'enfonçaient dans la Lune.

Chapitre III

Dans la salle du Contrôle du Trafic (secteur le long des râteliers où étaient emmagasinées les communications, une mémoire électronique eut comme un frisson d'impatience. Une seconde de retard s'était écoulée depuis le moment (à vingt heures G.M.T) où une pulsation qui se renouvelait automatiquement toutes les heures aurait dû se produire.

Avec une rapidité dépassant toutes les possibilités de la pensée humaine, une poignée de cellules et de relais microscopiques examina les instructions à suivre en pareil cas.

« Attendre cinq secondes, disaient les ordres en code. Si rien ne se produit, fermer le circuit 10 01 10 01. »

La minime portion du computeur de trafic affectée par ce problème attendit patiemment que cette énorme tranche de temps – énorme car elle aurait été suffisante pour faire cent millions d'additions de vingt chiffres ou pour imprimer la plupart des ouvrages de la Bibliothèque du Congrès – se fût écoulée, puis elle ferma le circuit 10 01 10 01.

Très haut au-dessus de la surface de la Lune, d'une antenne curieusement pointée vers la face de la Terre, une radio-pulsation fut lancée dans l'espace. En un sixième de seconde, elle parcourut les cinquante mille kilomètres qui séparaient la station du satellite-relais connu sous le nom de Lagrange II et qui se trouvait directement sur une ligne droite allant de la Terre à la Lune. Après un autre sixième de seconde la pulsation était revenue, très amplifiée et couvrait le secteur Nord de la Lune, côté Terre, du pôle jusqu'à l'équateur.

Transposée en langage humain, elle apportait ce simple message :

« Allô, *Séléné*. Je n'ai pas reçu votre signal. S'il vous plaît, répondez immédiatement. »

Le computeur attendit encore cinq secondes. Puis il lança de nouveau la même radio-pulsation. Et il recommença. L'équivalent de périodes géologiques se déroulait dans le monde des machines électroniques, mais ces machines étaient infiniment patientes.

Une fois de plus l'appareil consulta ses instructions. Maintenant elles disaient : « Fermez le circuit 10 10 10 10. » Le computeur obéit. Dans la salle de Contrôle du Trafic, une lumière verte passa soudain au rouge, une sonnerie d'alarme retentit. Pour la première fois des hommes – après les machines – eurent conscience que quelque chose n'allait pas, quelque part sur la Lune.

La nouvelle ne se répandit tout d'abord que lentement, car l'Administrateur en Chef était peu enclin à susciter une panique inutile. Le directeur du Comité de Tourisme partageait cette opinion,

et même avec plus de force encore. Rien n'était plus mauvais pour les affaires que les alertes – même quand, ce qui était le cas neuf fois sur dix, elles n'avaient aucun fondement et n'avalent été provoquées que par des fusibles trop délicats ou des appareils d'alarme trop sensibles.

Mais sur un monde comme la Lune il était nécessaire toutefois d'être constamment sur ses gardes. Mieux valait prendre peur d'une crise imaginaire que de ne pas détecter à temps une crise véritable.

Il fallut plusieurs minutes à Davis pour qu'il admît, à contre-cœur, que cela semblait sérieux. Une fois déjà, dans le passé, le signal automatique du *Séléné* n'avait pas fonctionné, mais Pat Harris avait répondu immédiatement dès qu'on s'était mis en liaison avec lui sur la longueur d'onde assignée au bateau.

Cette fois, c'était le silence. Le *Séléné* n'avait même pas répondu au signal lancé sur la longueur d'onde dite « mooncrash », laquelle, étroitement réglementée, n'était utilisée qu'en cas de sinistre.

C'est cette nouvelle que Davis – se précipitant hors de la Tour du Tourisme et sautant sur le trottoir roulant souterrain – apporta à Clavius City.

A l'entrée du bâtiment qu'occupait le Contrôle du Trafic, il rencontra l'Ingénieur en Chef pour la face de la Lune donnant sur la Terre. C'était un mauvais signe. Cela signifiait que quelqu'un avait pensé qu'une opération de secours serait nécessaire.

Les deux hommes se regardèrent gravement. Tous deux étaient obsédés par la même pensée.

— J'espère que vous n'avez pas besoin de moi ? dit l'Ingénieur en Chef Lawrence. Qu'est-ce qui ne va pas ? Tout ce que je sais, c'est qu'un signal « mooncrash » a été lancé. De quel astronef s'agit-il ?

— Il ne s'agit pas d'un astronef, mais du *Séléné*. Il est dans la Mer de la Soif. Il ne répond pas…

— Mon Dieu ! Si quelque chose lui est arrivé là-bas, nous ne pourrons l'atteindre qu'avec les « glisseurs ». J'ai toujours dit que nous aurions dû avoir deux bateaux en état de marche avant de commencer à prendre des touristes.

— C'est ce que j'ai dit moi aussi… Mais le service financier a opposé son véto à cette idée. Ces messieurs déclaraient qu'on ne pouvait pas construire un autre bateau tant que le *Séléné* n'aurait pas fait la preuve qu'il était rentable.

— J'espère qu'en guise de profit cela ne se terminera pas par des informations sensationnelles et catastrophiques… Vous savez d'ailleurs ce que je pense du tourisme sur la Lune.

Le directeur du Comité le savait fort bien en effet, et cela avait toujours été une pomme de discorde entre les deux hommes. Pour la première fois, il se demanda si l'Ingénieur en Chef n'avait pas raison.

* * *

Tout était, comme à l'ordinaire, très calme au Contrôle du Trafic. Sur les grandes cartes murales, les lumières vertes ou ambrées s'allumaient et s'éteignaient constamment. Leurs habituels messages semblaient perdre de leur importance devant l'unique petite lueur rouge.

Devant leurs tableaux respectifs – air, énergie, radiations – les officiers de service, pareils à des anges gardiens, veillaient à la sécurité d'un quart de ce monde.

— Rien de nouveau, déclara l'officier chargé du trafic au sol. Nous sommes toujours complètement dans la nuit. Tout ce que nous savons, c'est qu'ils sont *quelque part* dans la Mer de la Soif.

Il traça un cercle sur une carte à grande échelle.

— A moins qu'ils n'aient dérivé d'une façon fantastique, ils doivent être dans cette zone-là. Lors de la vérification de 19 heures, ils étaient à moins d'un kilomètre du point prévu. A 20 heures, leur signal fit défaut. Ainsi donc, quoi qu'il ait pu leur arriver, la chose s'est produite pendant ces soixante minutes.

— Quelle est la vitesse horaire du *Séléné ?* demanda quelqu'un.

— Il peut atteindre cent vingt kilomètres, répondit le directeur du Comité. Mais normalement il navigue à une vitesse bien inférieure. On ne se presse pas quand on fait une promenade touristique.

Il regarda la carte, comme s'il essayait d'en extraire une information par la seule intensité de son regard.

— S'ils sont revenus dans la pleine mer, lui dit Lawrence, il ne faudra pas longtemps pour les retrouver. Avez-vous envoyé les « glisseurs ? »

— Non, monsieur. J'attendais l'autorisation.

Davis regardait l'Ingénieur en Chef, qui avait un rang plus élevé que quiconque sur cette face de la Lune, à l'exception de l'Administrateur en Chef Olsen.

Lawrence fit un signe d'acquiescement :

— Envoyez-les, dit-il. Mais ne vous attendez pas à des résultats très rapides. Il faudra assez longtemps pour inspecter plusieurs milliers de kilomètres carrés, surtout la nuit. Dites aux pilotes de travailler sur le trajet qu'aurait dû suivre le bateau après avoir donné pour la dernière fois sa position. Un « glisseur » de chaque côté, afin qu'ils explorent la bande la plus large possible.

Quand l'ordre fut donné, Davis demanda d'un air malheureux :

— Que pensez-vous qui a pu leur arriver ?

— Il n'y a qu'assez peu de possibilités. La chose a dû être soudaine, sans cela nous aurions eu un message d'eux. Habituellement

cela signifie une explosion.

Le directeur pâlit. Il y avait toujours une possibilité de sabotage, et personne ne pouvait rien contre cela. En raison même de leur vulnérabilité, les véhicules de l'espace, comme avant eux les avions, exerçaient un attrait irrésistible sur certains types de criminels. Davis pensait au transporteur *Argo,* de Vénus, qui avait été détruit avec deux cents hommes, femmes et enfants à bord parce qu'un maniaque avait une rancune à assouvir contre un passager qui ne le connaissait qu'à peine.

— Il peut s'agir aussi d'une collision, poursuivait l'Ingénieur en Chef. Le bateau a pu heurter un obstacle.

— Harris est un pilote très prudent. Il a fait ce même trajet des tas de fois.

— Tout le monde peut commettre une erreur. Il est facile de se tromper sur les distances quand on navigue au clair de Terre.

Mais c'est à peine si le Directeur Davis écoutait. Il pensait à toutes les démarches qu'il allait avoir à faire si les choses tournaient au pire. Il ferait mieux de commencer tout de suite, en demandant au service juridique de vérifier les formalités d'indemnisation. Si chacune des familles se mettait à demander au Comité Touristique quelques millions de dollars, cela démolirait complètement la prochaine campagne de publicité – même si le Comité gagnait les procès.

L'officier chargé du trafic au sol eut une petite toux nerveuse.

— Si vous vouliez bien me permettre une suggestion, dit-il à l'Ingénieur en Chef, nous pourrions appeler Lagrange. Les astronomes qui s'y trouvent sont peut-être capables de voir quelque chose.

— La nuit ? demanda Davis avec scepticisme. Et à cinquante mille kilomètres ?

— Oh ! reprit l'officier, si les phares sont encore allumés, ils les verront facilement. Cela vaut la peine d'essayer.

— Excellente idée, dit l'Ingénieur en Chef. Faites le nécessaire immédiatement.

Il aurait dû y penser lui-même, et il se demanda s'il n'y avait pas d'autres possibilités qui lui avaient échappé.

Ce n'était pas la première fois qu'il avait eu à se creuser la cervelle pour lutter contre ce monde étrange et magnifique, si captivant dans ses instants de magie, mais si mortellement périlleux à d'autres moments. Il ne serait jamais complètement dompté, comme la Terre l'avait été – et peut-être était-ce aussi bien ainsi. Car c'étaient l'attrait des lieux vierges et le léger mais toujours omniprésent péril qui maintenant amenaient les touristes tout autant que les explorateurs à travers les gouffres de l'espace. Pour sa part, il se serait passé des touristes… Mais ils contribuaient à lui assurer son traitement.

Et maintenant, il ferait mieux de se préparer à travailler.

Toute cette crise pouvait se dissiper en un instant, et le *Séléné* reparaître sans même s'être rendu compte de la panique qu'il avait causée. Mais Lawrence n'y croyait guère, et sa crainte se transformait en certitude à mesure que les minutes passaient.

Il attendrait encore une heure, puis il prendrait la fusée suborbitale qui faisait la navette entre Clavius City et Port Roris. Ensuite il affronterait la Mer de la Soif comme on affronte un royaume ennemi…

* * *

Quand le signal prioritaire rouge atteignit Lagrange, Thomas Lawson, Docteur ès-Science, était endormi. Il fut mécontent.

Bien que l'on n'eût besoin que de deux heures de sommeil par vingt-quatre heures quand on vivait sous une pesanteur zéro, il jugea inconvenant d'être frustré de ce repos. Puis il comprit le sens du message. Alors il s'éveilla complètement. Il avait l'impression qu'il allait peut-être enfin pouvoir faire quelque chose d'utile.

Tom Lawson n'avait jamais été très heureux d'occuper le poste où il était. Il aurait désiré faire de la recherche scientifique et l'atmosphère à bord de Lagrange II lui donnait trop d'occasions de dissipation.

Suspendu entre la Terre et la Lune, comme un danseur sur une corde raide, en vertu de quelque obscure conséquence de la loi de gravitation, le satellite était une sorte de bonne à tout faire astronautique. Les vaisseaux passant dans toutes les directions se basaient sur lui pour faire le point et s'en servaient comme d'un centre de retransmission – bien qu'il n'y eût aucun fondement dans la rumeur d'après laquelle ils s'arrêtaient pour prendre du courrier.

Lagrange était aussi une station de relais pour presque tout le trafic lunaire de radio, car la partie de la Lune faisant face à la Terre était juste au-dessous de lui.

Le télescope de cent centimètres avait été conçu pour examiner des objets à des milliards de fois plus loin que la Lune, mais il pouvait aussi convenir admirablement pour ce travail.

D'aussi près, même avec une faible puissance, la vue était superbe. Tom avait l'impression d'être pendu dans l'espace juste au-dessus de la Mer des Pluies. Il voyait les pics pointus des Apennins tout luisants dans la lumière du matin. Bien qu'il n'eût qu'une connaissance générale de la géographie de la Lune il pouvait

reconnaître au premier coup d'œil les grands cratères d'Archimède et de Platon, d'Aristillus et d'Eudoxus, la sombre cicatrice de la vallée Alpine et la pyramide solitaire de Pico, qui projetait son ombre démesurée à travers la plaine.

Mais la partie éclairée par le soleil ne l'intéressait pas pour le moment. Ce qu'il cherchait se trouvait dans le croissant obscur où l'astre du jour n'était pas encore apparu. A certains égards, cela pouvait faciliter sa tâche. Une simple lumière – même celle d'une lampe électrique de poche – pouvait être aisément aperçue dans la nuit.

Il vérifia les coordonnées de la carte et se mit à manipuler les boutons de contrôle. Les montagnes illuminées sortirent du champ de sa vision et il ne resta plus qu'une étendue obscure – cette nuit lunaire qui venait d'engloutir plus de vingt créatures humaines.

Tout d'abord il ne vit rien – et en tout cas aucun signal lumineux lançant des appels vers les étoiles. Puis, tandis que ses yeux s'accoutumaient, à l'obscurité, il constata que l'étendue qu'il observait n'était pas totalement sombre. Elle baignait dans une sorte de phosphorescence fantomale qui était l'effet du clair de Terre. Plus il regardait, plus il voyait apparaître des détails.

Il aperçut les montagnes à l'est du golfe de l'Arc-en-ciel ; bientôt elles seraient frappées par les premières lueurs de l'aube. Et là… Mon Dieu ! Qu'est-ce que c'était donc que cette étoile qui brillait dans l'ombre ?

Il eut un soudain espoir, mais vite dissipé. Ce n'étaient que les lumières de Port Roris, où des hommes devaient attendre anxieusement les résultats de son travail.

En quelques minutes, il se convainquit qu'une recherche visuelle était inutile. Il n'y avait pas la plus petite chance qu'il pût apercevoir, dans ce paysage très faiblement lumineux, un objet qui n'était pas plus gros qu'un autobus.

En plein jour, c'eût été différent. Il aurait pu repérer le *Séléné* presque immédiatement grâce à l'ombre longue que celui-ci aurait projetée sur la mer de poussière. Mais l'œil humain n'était pas assez sensible pour se livrer à une telle recherche, à cinquante mille kilomètres de distance, avec la faible clarté que la Terre répandait sur la Lune.

Cela ne causa pas un souci particulier au Dr. Lawson. Il ne s'était guère attendu à trouver quelque chose après un premier examen visuel. Un siècle et demi plus tôt, les astronomes devaient se fier uniquement à leur vue, mais maintenant ils possédaient des armes beaucoup plus délicates – tout un arsenal d'amplificateurs de lumière et de détecteurs de radiations. L'un de ces appareils, Tom en était sûr, serait capable de repérer le *Séléné*.

Peut-être n’en aurait-il pas été aussi sûr s’il avait su que le bateau n’était plus à la surface de la Lune.

Chapitre IV

Quand le *Séléné* s'immobilisa, les passagers et l'équipage étaient trop frappés de stupeur pour émettre le moindre son. Ce fut le capitaine Harris qui le premier recouvra l'usage de la parole, peut-être parce qu'il était le seul à avoir une idée nette de ce qui s'était passé.

Il s'agissait, bien entendu, d'un éboulement.

Ils n'étaient pas rares, bien qu'aucun n'ait jamais été enregistré dans la Mer de la Soif.

Dans les profondeurs de la Lune, quelque chose avait cédé. Il était possible que le poids infinitésimal du *Séléné* ait lui-même suffi à provoquer l'effondrement.

Tout en se levant, les jambes tremblantes, Harris se demandait en quels termes il était préférable de s'adresser aux passagers. Il pouvait difficilement affirmer qu'il avait encore le contrôle de la situation et que dans quelques minutes ils allaient pouvoir repartir. Mais d'autre part une panique pouvait se produire s'il révélait combien la position dans laquelle ils se trouvaient était sérieuse. Tôt ou tard, il serait évidemment obligé de le faire, mais jusqu'à ce moment-là il était essentiel de maintenir la confiance.

Son regard croisa celui de Miss Wilkins, qui se tenait debout à l'arrière de la cabine, derrière les passagers aux visages interrogateurs. Elle était très pâle, mais son expression demeurait calme. Il savait qu'il pouvait faire fonds sur elle. Il lui adressa un sourire rassurant.

— Eh bien, fit-il sur un ton banal de conversation, il me semble que nous sommes encore tous indemnes. Nous avons eu un petit accident, comme vous vous en rendez compte, mais les choses auraient pu être pires. (Comment ? se demandait une partie de son esprit. Oh ! La coque aurait pu se rompre… Mais n'allons-nous pas vers une agonie prolongée ? Il dut faire un effort de volonté pour interrompre ce monologue intérieur.) Nous avons été pris dans un glissement de terrain… Un tremblement de Lune, si vous voulez… Il n'y a certainement aucune raison de s'alarmer. Même si nous ne pouvons pas nous tirer de là par nos propres moyens, Port Roris ne tardera pas à nous envoyer quelqu'un. En attendant… Je sais que Miss Wilkins allait se préparer à vous servir des rafraîchissements… Je vous propose donc de vous détendre tandis que je… je vais travailler à tout ce qui me paraîtra nécessaire.

Il eut l'impression que les choses s'étaient bien passées. Avec un soupir de soulagement, il regagna son tableau de contrôle. Comme il allait s'asseoir, il s'avisa qu'un des passagers allumait une cigarette.

C'était une réaction quasi automatique, et il aurait bien aimé en faire autant. Il ne dit rien. Une remarque aurait détruit le bon effet de

son petit discours. Mais il regarda l'homme bien dans les yeux, jusqu'au moment où celui-ci eût compris. La cigarette disparut.

Tandis qu'il branchait son poste de radio, Pat entendit un murmure de conversation derrière lui.

Quand un groupe de gens se met à bavarder, on peut deviner leur état d'esprit même si on ne comprend pas leurs paroles. Il put deviner que pour le moment ses passagers étaient ennuyés, excités, et même, dans une certaine mesure, amusés – mais fort peu alarmés. Il était probable que ceux qui parlaient ne mesuraient pas le danger de la situation. Ceux qui le faisaient devaient rester silencieux.

Les ondes aussi étaient silencieuses.

Il essaya une à une toutes les longueurs d'ondes et ne perçut qu'un très léger crépitement provenant de la poussière électrifiée qui les avait ensevelis.

Il ne s'était pas attendu à autre chose. Cette matière pulvérulente, avec sa haute teneur métallique, formait un écran presque parfait. Ni les ondes de radio, ni le son ne pouvaient la traverser. Et quand il essaierait de transmettre quelque chose, il serait comme un homme criant du fond d'un puits rempli de plumes.

Il actionna le puissant appareil qui n'était à utiliser qu'en cas de haute urgence et qui lançait automatiquement un signal de détresse sur la longueur d'onde « mooncrash ».

Si un appel devait être entendu, ce serait celui-là.

Il serait vain d'essayer d'appeler directement Port Roris : ses efforts infructueux ne feraient qu'énerver les passagers. Il laissa le récepteur opérant sur la longueur d'onde assignée au *Séléné* fonctionner tout seul, pour le cas où il y aurait une réponse, mais il savait que c'était inutile. Personne ne pouvait les entendre, personne ne pouvait leur parler.

En ce qui les concernait, tout se passait comme si le reste du monde avait cessé d'exister.

Il ne s'attarda pas à méditer sur cette réalité.

Il s'y était attendu, et il y avait beaucoup d'autres choses à faire.

Avec le plus grand soin, il vérifia tous ses instruments et appareils. Tout lui parut parfaitement normal.

Si ce n'est que la température avait légèrement monté. Il fallait s'attendre à cela aussi, maintenant qu'un édredon de poussière les séparait du froid de l'espace.

Son plus grand souci se rapportait à l'épaisseur de cette couche et à la pression qu'elle exerçait sur le bateau. Il devait y avoir des milliers de tonnes de poussière au-dessus du *Séléné*. Et sa coque avait été construite pour résister à la pression intérieure, non extérieure. Si elle s'enfonçait plus profondément, elle pourrait être brisée comme une coquille d'œuf.

Il n'avait aucune idée de la profondeur à laquelle pouvait se trouver le bateau. Lorsqu'il avait aperçu pour la dernière fois les étoiles, il devait se trouver à une dizaine de mètres au-dessous du niveau de la surface, et il avait pu être entraîné beaucoup plus bas par l'effet de succion qu'avait exercé sur lui la poussière. Il sembla sage à Pat, même si cela devait accroître leur consommation d'oxygène, d'augmenter la pression intérieure, afin de soulager la coque.

Très lentement, afin que les passagers ne fussent pas alarmés par des bourdonnements d'oreilles, il éleva de vingt pour cent la pression dans la cabine, lorsqu'il eut fini, il se sentit quelque peu soulage. Il ne fut pas le seul, car dès que la jauge se fut stabilisée, il entendit quelqu'un lui dire d'une voix calme par-dessus son épaule :

— Je pense que c'était une très bonne idée.

Il se retourna pour voir quel était l'importun qui l'avait épié. Mais il réprima aussitôt son instinctif mouvement de colère. Au premier coup d'œil il ne reconnut pas le passager comme étant un de ceux qu'il avait déjà remarqués. Pourtant le personnage – un homme trapu, grisonnant – lui semblait vaguement familier.

— Rassurez-vous, capitaine, dit l'inconnu à Harris, je ne veux pas me mêler de votre travail. Vous êtes le maître à bord. Mais je crois que je ferais mieux de me présenter pour le cas où vous auriez besoin d'un coup de main. Je suis le Commodore Hansteen.

Harris regarda, stupéfait, l'homme qui avait dirigé la première expédition sur Pluton, l'homme qui probablement s'était posé sur plus de planètes et de satellites vierges qu'aucun autre explorateur au cours de l'histoire. Tout ce qu'il trouva à dire pour exprimer son étonnement fut :

— Vous ne figuriez pas sur la liste des passagers.

Le Commodore eut un sourire.

— Mon pseudonyme est Hanson, dit-il. Depuis que je suis à la retraite, j'essaie de voyager et de voir des choses sans assumer autant de responsabilités. Et depuis que j'ai fait raser ma barbe, personne ne me reconnaît.

— Je suis très heureux de vous avoir ici, s'écria Harris sur un ton de sincère effusion.

Déjà il se sentait en partie soulagé du poids terrible qui pesait sur ses épaules. Le Commodore serait pour lui comme un pilier de force tranquille au cours des heures difficiles – peut-être même des journées – qui allaient suivre.

— Si cela ne vous ennuie pas, reprit le Commodore sur le même ton de délicate politesse, j'aimerais avoir un renseignement. Pour dire les choses en clair, combien de temps pensez-vous que nous puissions tenir ?

— Comme toujours, c'est l'oxygène qui est le facteur limite. Nous

en avons suffisamment pour sept jours, à supposer qu'aucune fuite ne se produise. Jusqu'à maintenant, je n'ai pas constaté qu'il y en avait.

— Eh bien, cela nous donne le temps de réfléchir. Et en ce qui concerne les vivres et l'eau ?

— Nous aurons peut-être un peu faim, mais c'est tout. Nous avons une réserve de secours d'aliments comprimés, et naturellement les purificateurs d'air nous fourniront autant d'eau que nous pouvons en consommer. Pas de problème, donc, de ce côté-là.

— L'énergie ?

— Nous en aurons en quantité, surtout maintenant que les moteurs ne fonctionnent plus.

— J'ai remarqué que vous n'aviez pas essayé d'appeler la Base.

— C'est inutile. La couverture de poussière nous isole complètement. J'ai mis en marche le signal de haute urgence. C'est notre seul espoir de reprendre un contact avec l'extérieur, et il est mince.

— Ainsi donc il faudra qu'ils nous retrouvent par un autre moyen. Combien de temps pensez-vous que cela pourra demander ?

— Il est très difficile de le dire. Les recherches vont commencer dès qu'on s'apercevra que nous n'avons pas lancé notre signal automatique de 20 heures, et ils savent d'une façon générale dans quelle zone nous nous trouvons. Mais il est possible que nous ayons disparu sans laisser aucune trace. Vous avez vu comment cette poussière efface tout… Et même s'ils nous retrouvent…

— … il restera à savoir comment ils pourront nous sortir de là…

— Très exactement.

Le capitaine du « Croiseur de Poussière » de vingt places et le Commodore de l'Espace se regardèrent en silence, tandis que leurs esprits affrontaient les mêmes problèmes.

Brusquement, au-dessus du murmure des conversations, une voix très britannique se fit entendre :

— Oh ! Miss… Voilà la première tasse de thé convenable que je bois depuis que je suis sur la Lune. Je pensais que personne ici ne savait faire le thé. Mes félicitations.

Le Commodore eut un petit rire.

— C'est vous, Capitaine, dit-il, qu'il devrait remercier, et non pas l'hôtesse.

Tout en prononçant ces mots, il montrait la jauge de pression.

Pat lui répondit par un pâle sourire. C'était vrai : maintenant qu'il avait augmenté la pression dans la cabine, l'eau devait bouillir à une température presque anormale, celle de l'ébullition au niveau de la mer sur la planète natale. Au moins ils pouvaient avoir quelques boissons chaudes, et non pas l'habituel liquide insipide et tiède. Mais cela semblait une façon assez extravagante de faire du thé, et qui

ressemblait plutôt à la fameuse méthode des Chinois qui, pour faire rôtir un cochon, mettaient le feu à la maison.

— Notre plus gros problème, dit le Commodore (et Pat ne se formalisa pas de l'entendre dire « nous ») est de maintenir le moral de ces gens. Je pense, par conséquent, qu'il serait bon que vous leur fassiez un petit speech sur les méthodes de recherche qui dès maintenant doivent être appliquées. Mais ne soyez pas trop optimiste. Ne leur donnez pas l'impression que quelqu'un va frapper à la porte d'ici une demi-heure. Cela pourrait compliquer les choses si… Si nous devions attendre plusieurs jours.

— Oh ! Il ne me faudra pas longtemps pour décrire l'organisation « mooncrash », fit Pat. A dire vrai, elle n'était pas destinée à faire face à des situations comme la nôtre. Quand un astronef fait une chute ou une escale accidentelle sur la Lune il peut être repéré très rapidement par un des deux satellites artificiels – soit Lagrange II pour le côté tourné vers la Terre, soit Lagrange I pour l'autre Côté. Mais je doute que dans notre cas ils puissent nous aider. Comme je vous l'ai dit, nous nous sommes probablement enfoncés sans laisser de trace.

— Voilà qui est difficile à croire. Quand, sur la Terre, un bateau fait naufrage, il laisse toujours quelque chose à l'endroit où il a disparu : un bouillonnement, des flaques d'huile ou de pétrole, des épaves.

— Rien de semblable ne se produit ici. Et je ne vois absolument aucun moyen d'envoyer quoi que ce soit à la surface, quelle que soit la profondeur à laquelle nous sommes.

— Ainsi donc nous n'avons rien d'autre à faire qu'à attendre.

— Oui, dit Pat.

Il jeta un regard sur l'appareil indiquant quelle était la réserve d'oxygène et il ajouta :

— Il est une chose en outre dont nous pouvons être parfaitement sûrs : c'est que nous ne pourrons pas attendre plus d'une semaine.

* * *

A cinquante mille kilomètres au-dessus de la Lune, Tom Lawson posa la dernière des photos qu'il venait d'examiner.

Il les avait toutes scrutées à la loupe, millimètre carré par millimètre carré. Elles étaient d'excellente qualité. L'intensificateur électronique, des millions de fois plus sensible que l'œil humain, avait révélé clairement tous les détails, d'autant plus que la lumière du jour commençait à éclairer très faiblement cette partie de la Mer de la Soif.

Il avait même repéré un des minuscules « glisseurs », ou plus exactement son ombre portée. Mais il n'avait trouvé aucune trace du *Séléné*. La mer était aussi nette, aussi unie qu'elle l'avait été avant l'arrivée de l'homme. Et comme elle le serait encore, selon toute probabilité, quand il aurait disparu.

Tom détestait admettre un échec, même lorsqu'il s'agissait de choses moins importantes que celle-là.

Il croyait que tout problème pouvait être résolu si on l'abordait de la façon convenable, avec l'équipement voulu.

Ce qui lui arrivait était comme un défi à son esprit scientifique, et indépendamment du fait que des vies humaines étaient en jeu. Le docteur Tom Lawson n'avait qu'une très faible pratique des êtres humains, mais il respectait l'Univers. Il s'agissait là d'un combat privé entre l'univers et lui.

Il considéra la situation avec une froide intelligence critique. Comment le grand Sherlock Holmes aurait-il abordé ce problème ? (C'était un des traits caractéristiques de Tom que l'un des rares hommes qu'il admirât réellement n'eût jamais existé.)

Il venait d'éliminer la zone située en pleine mer. Cela ne laissait qu'une possibilité : le *Séléné* avait dû avoir son accident le long de la côte ou près des montagnes – probablement dans la région désignée (il examina sa carte) comme le Lac du Cratère. Cela d'ailleurs était très plausible : un accident était plus probable en de tels endroits qu'au large sur la Mer de la Soif.

Il regarda de nouveau les photographies, concentrant cette fois son attention sur les montagnes.

Mais immédiatement il tomba dans une nouvelle difficulté. Il y avait des quantités de petits pics et de rochers isolés le long de la côte. Chacune de ces protubérances pouvait être le *Séléné*.

Pire encore, il y avait des zones qu'il ne pouvait pas examiner du tout parce qu'elles étaient cachées par les montagnes elles-mêmes. Du point où il se trouvait, la Mer de la Soif lui apparaissait presque à l'extrémité de la courbure de la Lune. Il la voyait en raccourci. Le Lac du Cratère, par exemple, était presque totalement invisible pour lui, enfoui qu'il était entre des murailles rocheuses. Cette zone ne pouvait être inspectée que par les « glisseurs », au niveau de la surface. En l'occurrence, le fait que Lawson se trouvait en un point remarquablement propice ne jouait plus.

Il estima qu'il valait mieux appeler la Lune et transmettre immédiatement son rapport.

— Ici Lawson, sur Lagrange II, dit-il dès que la communication fut établie. J'ai fait des recherches dans la Mer de la Soif. Je n'ai rien vu au large. Votre bateau a dû être sinistré près de la côte.

— Merci, lui dit une voix inquiète. Vous êtes bien sûr de ce que

vous avancez ?

— Absolument. J'ai pu voir vos « glisseurs ». Et leur taille n'est que le quart de celle du *Séléné*.

— Et vous n'avez rien vu le long de la côte ?

— Il y a trop de minuscules détails pour qu'une recherche soit possible. J'ai vu une cinquantaine, et même une centaine d'objets dont la dimension pourrait correspondre à celle du bateau. Dès que le soleil sera levé, je pourrai les examiner avec plus de précision. Mais rappelez-vous qu'il fait encore nuit à cet endroit-là.

— Nous apprécions votre aide. Si vous découvrez quelque chose, faites-nous le savoir.

* * *

A Clavius City, le directeur du Comité Touristique prit connaissance de ce rapport avec résignation. Voilà qui réglait les choses : il valait mieux maintenant diffuser la nouvelle. Il n'aurait pas été sage – et il eût probablement été impossible – de garder le secret plus longtemps.

Il appela l'officier du Contrôle du Trafic et lui demanda :

— Avez-vous la liste des passagers ?

— Elle vient d'arriver à l'instant par « téléfax » de Port Roris. La voici.

Il tendit la feuille de papier à Davis en lui demandant :

— Y a-t-il quelqu'un d'important à bord ?

— *Tous* les touristes sont importants, répondit froidement le directeur, sans lever les yeux.

Mais presque aussitôt il poussa une exclamation.

— Oh ! Mon Dieu !

— Qu'y a-t-il ?

— Le Commodore Hansteen est à bord du *Séléné !*

— Quoi ? Je ne savais pas qu'il était sur la Lune.

— Nous avions gardé la chose secrète. Nous pensions que ce serait une bonne idée, maintenant qu'il est à la retraite, de l'avoir dans notre conseil d'administration. Avant de se décider, il désirait voir un peu les choses, *incognito*.

Il y eut un silence tendu tandis que les deux hommes méditaient sur l'ironie de cette situation : un des plus grands héros de l'espace mis en danger, tout comme un touriste ordinaire, par un accident stupide survenu dans cette banlieue de la Terre qu'était la Lune !

— C'est très triste pour le Commodore, dit enfin le Contrôleur du

Trafic, mais c'est une bonne chose pour les passagers… S'ils sont encore vivants.

— Oui… Il leur faudra énormément de chance pour s'en tirer, maintenant que l'observatoire de Lagrange II s'est déclaré impuissant.

Davis avait raison sur le premier point, mais pas sur le second, car Tom Lawson avait encore quelques tours dans sa manche.

Et il fallait compter aussi avec le Père Vincent Ferraro, de la Société de Jésus, un savant d'une sorte très différente. Il était dommage que Tom Lawson et lui ne se fussent jamais rencontrés : cela aurait fait un très intéressant feu d'artifice. Le Père Ferraro croyait en Dieu et en l'homme. Lawson ne croyait en rien du tout.

Le prêtre avait commencé sa carrière scientifique comme géophysicien, puis, changeant de monde, il était devenu un sélénophysicien – bien que ce fût là un titre dont il ne faisait usage que dans ses moments de pédanterie. Aucun autre homme n'avait une connaissance plus approfondie que la sienne de l'intérieur de la Lune. Il disposait d'une batterie d'instruments stratégiquement placés sur toute la surface du satellite.

Or ces instruments venaient de lui donner des indications intéressantes. A 19 heures 35 minutes 47 secondes G.M.T. il y avait eu un important séisme dans la zone générale du Golfe de l'Arc-en-ciel. La chose était assez surprenante, car cette zone était habituellement des plus stables, et passait même pour très tranquille sur la paisible Lune.

Le Père Ferraro mit au travail ses computeurs pour déterminer le foyer de la secousse. Il les laissa pour aller déjeuner, et c'est alors qu'un de ses collègues lui apprit ce qui était arrivé au *Séléné*.

Aucun computeur électronique ne peut rivaliser avec l'esprit humain pour établir des rapports entre des faits apparemment sans liens. Le Père Ferraro n'eut que le temps d'avaler une cuillerée de potage avant d'arriver à une conclusion parfaitement raisonnable mais qui pouvait avoir des conséquences désastreuses.

Chapitre V

— Mesdames et Messieurs, telle est la situation, conclut le Commodore Hansteen. Nous ne sommes pas dans un danger immédiat, et je n'ai pas le moindre doute que nous serons bientôt repérés. En attendant, il nous faut prendre les choses au mieux.

Il fit une pause, tout en examinant rapidement les visages anxieux tournés vers lui.

Déjà il avait noté, parmi les passagers, ceux qui pourraient causer des ennuis : ce petit homme avec un tic nerveux, cette dame au visage acide, couleur de prune, et qui tordait son mouchoir entre ses mains. Peut-être pourraient-ils se neutraliser mutuellement si on les faisait s'asseoir l'un à côté de l'autre.

— Le capitaine Harris et moi-même – c'est lui le maître à bord et je ne suis que son conseiller – avons préparé un plan d'action. La nourriture, qui est des plus simples, sera rationnée, mais elle restera suffisante, d'autant plus que vous n'aurez à vous livrer à aucun effort physique. Nous demanderons à quelques-unes des dames d'aider Miss Wilkins. Elle aura un tas de travail supplémentaire à faire et aura besoin de quelque assistance. Franchement, notre plus grand problème sera de lutter contre l'ennui. A ce propos, certains d'entre vous ont-ils apporté des livres ?

Plusieurs personnes se mirent à fouiller dans les sacs à main et les paniers. Au total, on découvrit tout un assortiment de guides lunaires, un exemplaire d'un best-seller *L'Orange et la Pomme,* dont le thème était une histoire d'amour entre Nell Gwynn et Sir Isaac Newton, une édition de *Shane* sortant des Harvard Press avec des annotations par un professeur d'anglais, une introduction au positivisme d'Auguste Comte et un numéro vieux d'une semaine du *New York, Times,* édition terrestre. Tout cela ne faisait pas une bien grosse bibliothèque, mais en rationnant aussi les lectures, cela pouvait aider à passer les heures à venir.

— Je pense qu'il serait bon de former un Comité des Loisirs pour établir un programme, et d'abord pour décider de la façon dont nous utiliserons ces ouvrages, bien que je ne voie pas bien ce que nous pourrons faire d'Auguste Comte. Et maintenant que vous connaissez notre situation, y a-t-il quelques points sur lesquels vous aimeriez que le capitaine Harris ou moi-même nous vous donnions une explication plus détaillée ?

— Il y a une chose que j'aimerais vous demander, monsieur, fit la même voix britannique qui avait prodigué des compliments à propos du thé. Y a-t-il quelque chance pour que nous puissions remonter à la surface ? Je veux dire, si cette substance qui nous entoure est comme

de l'eau, ne remonterons-nous pas tôt ou tard, comme un bouchon ?

Cette question déconcerta le Commodore. Il regarda Pat et lui dit en grimaçant un sourire :

— A vous de répondre. Avez-vous quelque idée sur ce point ?

Pat secoua la tête.

— Je crains bien, dit-il, que nous ne remontions pas de nous-mêmes à la surface. Il est exact que l'air qui est dans notre coque pourrait nous faire flotter, mais la résistance de cette poussière est énorme. Il est possible que nous flottions… dans quelques milliers d'années.

L'Anglais, sembla-t-il, ne se laissa pas aisément décourager.

— J'ai remarqué, dit-il, qu'il y avait un scaphandre dans la valve d'entrée. Quelqu'un pourrait-il sortir et nager jusqu'à la surface ? Ceux qui nous cherchent nous retrouveraient plus facilement.

Le capitaine Harris eut un très léger mouvement de mécontentement. Il était le seul qualifié pour mettre ce scaphandre, qui d'ailleurs n'était là que pour les cas d'urgence.

— Je suis presque sûr que c'est impossible, répondit-il. Je doute qu'un homme puisse se mouvoir dans cette poussière. En outre il serait complètement aveugle et ignorerait s'il va vers le haut ou vers le bas. En outre, comment refermerait-on la porte extérieure derrière lui ? Une fois que la poussière aurait envahi la valve, il n'y aurait aucun moyen de l'évacuer. On ne pourrait certainement pas la rejeter au dehors.

Il aurait pu en dire davantage encore, mais il préféra ne pas insister.

Il était possible qu'ils finissent par en être réduits à de tels expédients si vers la fin de la semaine il n'y avait encore aucun signe qu'ils puissent être secourus. Mais c'était là un cauchemar que pour le moment il valait mieux rejeter à l'arrière-plan de son esprit, sinon on risquerait de voir son courage sapé.

— S'il n'y a pas d'autres questions, dit Hansteen, je suggère que nous nous présentions les uns aux autres. Que cela nous plaise ou non, il nous faudra vivre ensemble et nous y habituer. Le mieux est donc que nous sachions qui nous sommes. Je vais faire le tour de la cabine, et je pense que chacun de vous voudra bien m'indiquer son nom, sa profession, son lieu de résidence. A vous d'abord, monsieur.

— Robert Bryan, ingénieur civil, retraité. Kingston, Jamaïque.

— Irving Schuster, avocat à Chicago. Et ma femme, Myra.

— Nihal Jayawardene, professeur de zoologie, Université de Ceylan, Paradeniya.

Tandis que le Commodore continuait, Pat Harris, une fois de plus, se sentit heureux et reconnaissant de l'aide qu'un bon hasard lui avait apportée dans cette situation désespérée.

Par tempérament et par expérience, le Commodore Hansteen était un meneur d'hommes. Déjà il commençait à faire de ce groupe de gens réunis par hasard un tout cohérent, de créer cet esprit de corps qui transforme une foule en une équipe.

Il avait appris ces choses pendant que sa flottille – la première à s'être aventurée au-delà de l'orbite de Neptune, à presque trois milliards de kilomètres du soleil – avait vécu de semaine en semaine dans les immensités vides entre les planètes. Pat Harris, qui était plus jeune de trente ans et qui ne s'était jamais éloigné du système Terre-Lune, n'éprouvait aucune rancœur du fait que le commandement avait tacitement changé de mains. Le Commodore était d'ailleurs très aimable de dire que c'était toujours lui le maître à bord. Mais Hansteen savait mieux que lui comment s'y prendre.

— Duncan McKenzie, physicien, observatoire du mont Stromlo, Canberra.

— Pierre Blanchard, agent comptable, Clavius City, Lune.

— Phyllis Morley, journaliste, Londres.

— Karl Johansen, ingénieur atomiste, Base Tsiokovski, Lune.

Tels étaient ces gens : une collection de compétences. Car ceux qui visitaient la Lune sortaient généralement de l'ordinaire, ne fût-ce que sous le rapport de l'argent.

Mais toute l'habileté professionnelle, toute l'expérience réunies en cet instant dans le *Séléné* ne servaient à rien, pensa Harris, pour les tirer de la situation dans laquelle ils se trouvaient.

Toutefois, cela n'était pas tout à fait vrai, ainsi que le Commodore Hansteen allait bientôt le prouver.

Il savait, aussi bien que quiconque, qu'il leur faudrait lutter contre l'ennui tout autant que contre la peur. Ils en étaient réduits à leurs propres ressources. A une époque de communications et de divertissements universels, ils avaient soudain été coupés de tout le reste de la race humaine. La radio, la télévision, les feuilles d'information par « téléfax », le cinéma, le téléphone – toutes ces choses étaient aussi éloignées d'eux qu'elles l'avaient été de l'homme des cavernes.

Ils étaient comme une ancienne tribu réunie autour d'un feu de camp, dans un pays sauvage où il n'y avait pas d'autres hommes.

Même pendant son expédition sur Pluton, pensait le Commodore Hansteen, ses compagnons et lui n'avaient jamais éprouvé un pareil sentiment de solitude. Ils avaient une intéressante bibliothèque et toute une collection de divertissements en conserves. Ils pouvaient correspondre avec les planètes intérieures tout autant qu'ils le voulaient.

Sur le *Séléné,* il n'y avait même pas un jeu de cartes.

Mais c'était une idée !

— Miss Morley, en votre qualité de journaliste, je pense que vous avez un bloc-notes.

— Euh… oui, Commodore.

— Est-ce qu'il y reste encore cinquante-deux feuilles ?

— Je crois que oui.

— Alors je vais vous demander de bien vouloir nous le sacrifier. Il faudra couper les pages et dessiner dessus des cartes à jouer. Il n'est pas nécessaire que ce soit très artistique, pourvu que l'on comprenne ce qui est représenté et qu'on ne le voie pas au dos.

— Et comment fera-t-on, demanda quelqu'un, pour battre des cartes en papier ?

— Voilà un bon problème pour notre Comité des Loisirs. Quelqu'un pense-t-il avoir des dispositions pour le résoudre ? Et avez-vous aussi d'autres idées ?

— J'ai joué sur une scène, dit Myra Schuster d'une voix plutôt hésitante.

Son mari n'eut pas l'air satisfait de cette révélation, mais elle réjouit le Commodore.

— Excellent, dit-il. Bien que nous manquions de place, j'espérais que nous pourrions faire un peu de théâtre.

Mrs Schuster prit alors une mine aussi déconfite que son mari.

— Oh ! Il y a bien longtemps de cela, dit-elle. Et je… je n'ai jamais beaucoup parlé sur la scène.

Il y eut quelques petits rires et le Commodore lui-même eut du mal à garder son sérieux. Mrs Schuster avait dépassé la cinquantaine. Elle avait dépassé aussi les cent kilos, et il était difficile de l'imaginer sous les traits d'une « chorus girl » – ce qu'elle avait dû être autrefois.

— Ça ne fait rien, dit-il. C'est l'esprit qui compte. Qui veut aider Mrs. Schuster ?

— J'ai fait un peu de théâtre d'amateur, déclara le professeur Jayawardene. Surtout du Brecht et de l'Ibsen, il est vrai.

Cet « il est vrai » indiquait que le professeur était bien d'accord pour penser qu'en la circonstance on aurait apprécié quelque chose de plus léger – par exemple une de ces comédies décadentes mais amusantes qui étaient à la mode vers 1980 et qui avaient envahi les ondes après la suppression de la censure en télévision.

Il n'y eut pas d'autres volontaires. Le Commodore fit asseoir Mrs Schuster et le professeur Jayawardene l'un à côté de l'autre. Il leur demanda de constituer à eux deux le Comité des Loisirs et de préparer un programme. Il semblait peu probable qu'un couple aussi mal assorti pût élaborer quelque chose d'intéressant, mais on ne savait jamais. L'essentiel était de ne pas laisser les gens inactifs. Chacun devait inventer quelque chose ou coopérer avec les autres.

— Laissons cela pour le moment, fit Hansteen. Si vous avez

quelques idées brillantes, communiquez-les au Comité. En attendant, je propose que vous allongiez vos jambes et que vous fassiez plus ample connaissance. Chacun de vous a fait connaître sa profession et sa résidence. Beaucoup d'entre vous ont certainement des intérêts communs. Ou des amis communs. Cela vous fera beaucoup de sujets de conversation.

Il pensa aussi, mais sans le dire : « Et vous aurez beaucoup de temps pour bavarder… »

Quelques instants plus tard, il s'entretenait avec Pat dans la petite cabine de pilotage quand ils furent rejoints par le docteur McKenzie, le physicien australien. Ce dernier semblait soucieux – et même plus soucieux que la situation ne le méritait.

— Il y a quelque chose que je voudrais vous dire, Commodore, fit-il sur un ton qui impliquait l'urgence. Si je ne me trompe pas, ces sept journées de réserve d'oxygène ne signifient absolument rien. Car il y a un danger beaucoup plus sérieux.

— Lequel ?

— La chaleur…

L'Australien, d'un geste de la main, eut l'air de désigner le monde extérieur.

— Nous sommes enveloppés par cette matière, reprit-il, et elle constitue le meilleur des isolants. A la surface, la chaleur engendrée par les machines et par nos corps pouvait se dissiper dans l'espace. Mais maintenant elle reste enfermée. Cela signifie qu'il va faire de plus en plus chaud – jusqu'à ce que nous cuisions.

— Oh ! Mon Dieu ! fit le Commodore. Je n'avais pas pensé à cela. Combien de temps pensez-vous que nous pourrons tenir ?

— Donnez-moi une demi-heure, pour calculer la chose approximativement. A vue de nez, nous ne devons pas pouvoir résister plus d'une journée.

Le Commodore sentit une vague d'impuissance passer sur lui. Il éprouva une horrible nausée au creux de l'estomac, comme la seconde fois où il s'était trouvé en chute libre. (Pas la première, car alors il était sur ses gardes ; mais pour la seconde, il s'était montré trop sûr de lui.)

Si l'estimation du physicien était correcte, tous leurs espoirs étaient balayés. En fait, ils étaient déjà minces, mais s'ils avaient pu disposer d'une semaine, il y avait une petite chance pour que quelque chose pût survenir. Mais avec une seule journée, c'était hors de question. Même si on les découvrait, on n'aurait pas le temps de les sauver.

— Vous pourriez vérifier la température de la cabine, reprit McKenzie. Cela nous donnera une indication.

Hansteen s'approcha du panneau de contrôle et se pencha sur les

cadrans et les indicateurs.

— Je crains bien que vous n'ayez raison, dit-il. La température a déjà monté de deux degrés.

— Plus d'un degré à l'heure. C'est bien à peu près ce que j'avais calculé.

Le Commodore se tourna vers Harris qui avait écouté cette discussion avec une crainte grandissante.

— Y a-t-il quelque chose que nous puissions faire pour augmenter le rafraîchissement ? Quelle réserve d'énergie avez-vous dans vos appareils de conditionnement d'air ?

Avant que Harris ait pu répondre, le physicien intervenait.

— Cela ne servirait à rien, dit-il sur un ton légèrement impatient. Tout ce que les appareils de réfrigération peuvent faire consiste à pomper la chaleur dans la cabine et à la faire se dissiper au dehors par radiation. Or c'est exactement ce qu'ils ne peuvent plus faire maintenant que cette poussière nous entoure. Si nous essayons de les faire marcher plus vite, cela ne fera qu'empirer les choses.

Il y eut un pénible silence. Le Commodore le rompit en disant :

— Faites ces calculs, je vous prie, et donnez-moi le résultat dès que vous le pourrez. Mais, pour l'amour de Dieu, que personne d'autre, en dehors de nous trois, ne sache ce qui se passe.

Il se sentit soudain très vieux.

Au début, il s'était presque réjoui de ce commandement qui lui était inopinément échu. Maintenant il semblait bien que cela ne durerait qu'une seule journée…

* * *

A cet instant même – mais personne ne le sut – un des « glisseurs » qui effectuaient des recherches passait juste au-dessus de leurs têtes.

Construit pour la rapidité, l'efficacité et l'économie, et non pour le confort des touristes, ces « glisseurs » ne ressemblaient que fort peu au *Séléné.* En fait, ils avaient tout l'aspect de traîneaux ouverts avec deux sièges – l'un pour le pilote, l'autre pour un observateur, et tous les deux devaient être revêtus de scaphandres. Ils avaient au-dessus de leur tête un toit léger pour les protéger du soleil. Le tableau de bord était simple. Il y avait à l'arrière un moteur et deux propulseurs en éventails, un coffre pour les outils et l'équipement.

Les « glisseurs », quand ils allaient habituellement exécuter certains travaux, pouvaient emmener derrière eux un et même deux

ou trois traîneaux-remorques destinés au matériel. Mais celui qui faisait en ce moment des recherches ne s'était pas encombré de remorques. Il avait déjà parcouru en zigzag plusieurs centaines de kilomètres carrés sur la Mer de la Soif, et il n'avait absolument rien découvert.

Avec son appareil d'inter-communication, le pilote dit à son compagnon :

— Que penses-tu qu'il a pu leur arriver, George ? Je ne crois pas qu'ils soient par ici.

— Et où pourraient-ils être ? Kidnappés par des créatures venues des étoiles ?

— Je serais presque tenté de le croire, répondit le pilote sur un ton à demi sérieux.

Tous les astronautes croyaient que tôt ou tard la race humaine rencontrerait ailleurs des êtres intelligents. Cette rencontre n'était peut-être que pour un très lointain futur, mais en attendant, ces êtres hypothétiques faisaient partie de la mythologie de l'espace, et on rejetait sur eux la responsabilité de ce qui ne pouvait pas être expliqué autrement.

Il était assez facile de croire à leur existence lorsqu'on n'était qu'avec une poignée de compagnons sur quelque monde étrange et hostile où même les rochers et l'air (s'il y avait de l'air) prenaient des apparences fantastiques. Rien ne pouvait être tenu pour certain, et l'expérience de mille générations humaines liées à la Terre devenait inutile.

De même que l'homme primitif avait peuplé les régions inconnues qui l'entourait de dieux et d'esprits, de même *l'homo astronauticus* regardait pardessus son épaule lorsqu'il se posait sur un monde nouveau, en se demandant *qui* était déjà là. Pendant quelques siècles l'homme s'était imaginé être le seigneur de l'univers, et il avait enfoui dans son subconscient ses craintes et ses espoirs primitifs. Mais maintenant ceux-ci étaient plus forts que jamais et il y avait pour cela de bonnes raisons, car plus il regardait la face brillante des cieux, plus il se demandait quelle puissance et quelle science inconnues pouvaient s'y cacher.

— Il vaut mieux faire notre rapport à la Base, dit George. Nous avons couvert la zone qui nous était assignée et il ne servirait à rien de recommencer. En tout cas pas avant le lever du soleil, car alors il nous sera possible de mieux voir. Ce maudit clair de Terre me flanque la frousse.

Il mit en marche la radio et donna son indicatif.

— Ici *Glisseur II.* J'appelle le Contrôle du Trafic.

— Ici Contrôle du Trafic à Port Roris. Avez-vous trouvé quelque chose ?

— Pas la moindre trace. Avez-vous une indication de votre côté ?

— Nous ne pensons pas que le sinistre se soit produit au large. L'Ingénieur en Chef voudrait vous parler.

— Très bien. Passez-le-moi.

— Allô, *Glisseur II*. Ici Lawrence. L'observatoire Platon vient de nous signaler qu'il y a eu une secousse sismique près des Montagnes Inaccessibles. Cela s'est produit à 19 heures 35, c'est-à-dire à peu de chose près au moment où le *Séléné* devait se trouver dans le Lac du Cratère. L'observatoire nous suggère qu'il a pu être pris sous une avalanche quelque part dans cette zone. Dirigez-vous donc vers les montagnes et voyez s'il n'y a pas eu quelques récentes chutes de rochers.

— Y a-t-il quelque risque de nouvelles secousses ? demanda le pilote du « glisseur » d'une voix un peu anxieuse.

— Les risques sont très faibles, d'après l'observatoire. Ils disent que maintenant que la pression a cessé, il s'écoulera peut-être mille ans avant qu'une chose semblable se reproduise.

— J'espère qu'ils ont raison. J'appellerai dès que nous serons dans le lac du Cratère, ce qui va demander une vingtaine de minutes.

Il ne s'écoula que onze minutes avant que le pilote de *Glisseur II* rappelle, et ce qu'il dit réduisit à néant les derniers espoirs de ceux qui écoutaient.

— Ici *Glisseur II*. Vos suppositions, je le crains, étaient fondées. Nous n'avons pas encore atteint le Lac du Cratère. Nous sommes dans la gorge qui y mène. Mais l'observatoire a raison. Il y a eu plusieurs avalanches de rochers, et même par endroits nous avons eu du mal à passer. A l'instant où je vous parle, j'ai sous les yeux un amas de cailloux qui doit bien peser dix milles tonnes. Si le *Séléné* est là-dessous, nous ne le retrouverons jamais. Cela ne vaudrait même pas la peine d'essayer…

Le Contrôle du Trafic resta si longtemps silencieux que le pilote reprit la parole :

— Allô, la Base… M'entendez-vous ?

— Oui, je vous entends, dit l'Ingénieur en Chef d'une voix lasse. Voyez tout de même si vous ne pouvez pas retrouver leur trace. Je vous envoie *Glisseur I* pour vous aider. Êtes-vous sûr qu'il n'y a aucune chance de les déterrer ?

— Cela demanderait des semaines, et à condition qu'on les ait localisés. J'ai vu un glissement de rochers qui s'étend sur trois cents mètres de long. Si on essayait de creuser, cela provoquerait peut-être de nouvelles avalanches.

— Soyez prudents. Mettez-vous en contact avec moi tous les quarts d'heure, même si vous ne trouvez rien.

Lawrence posa l'écouteur.

Il était mentalement et physiquement exténué. Il n'y avait plus rien qu'il pût faire. Ou que quiconque pût faire, pensait-il.

Il essayait de mettre de l'ordre dans ses pensées. Il alla jusqu'à la fenêtre d'observation qui faisait face au Sud et contempla le croissant de la Terre.

Il était difficile de croire que la planète mère restait immuablement fixée en ce même point du ciel, tout près de l'horizon ; que jamais, pas même en un million d'années, elle ne se coucherait ou monterait plus haut dans l'espace. Si longtemps que l'on ait vécu dans cet endroit, c'était là un fait que l'esprit n'acceptait jamais tout à fait, tant il semblait contraire aux antiques habitudes et connaissances de l'espèce humaine.

Par-delà le gouffre immense qui séparait la Lune de la Terre (un gouffre qui pourtant s'était beaucoup rétréci pendant la durée d'une génération qui déjà oubliait le temps où on l'estimait infranchissable) bientôt allait se répandre la nouvelle qui causerait de l'émotion et des deuils. Parce que la Lune avait eu un léger sursaut dans son sommeil, bien des hommes et des femmes allaient pleurer.

Lawrence était si bien plongé dans ses tristes pensées qu'il lui fallait un moment pour comprendre que l'officier chargé des communications essayait d'attirer son attention.

— Excusez-moi, monsieur… Vous n'avez pas appelé *Glisseur I*. Dois-je le faire ?

— Quoi ?… Oui, oui… Appelez-le. Dites-lui de rejoindre *Glisseur II* dans le Lac du Cratère. Dites-lui que nous avons renoncé à poursuivre les recherches au large, dans la Mer de la Soif…

Chapitre VI

La nouvelle que les recherches étaient abandonnées dans la Mer de la Soif parvint à Lagrange II au moment où Tom Lawson, les yeux rougis par le manque de sommeil, avait presque achevé les modifications sur son télescope de cent centimètres.

Il avait lutté contre le temps, et maintenant il avait la sensation que tous ses efforts n'avaient été que du gaspillage.

Le *Séléné* n'était pas dans la Mer de la Soif, mais dans un endroit où il n'aurait pas pu le découvrir – caché qu'il était par les remparts du Lac du Cratère, et de surcroît probablement enterré sous quelques milliers de tonnes de rochers.

La première réaction de Tom ne fut pas de pitié envers les victimes, mais de colère provoquée par le temps perdu et les efforts inutiles.

On ne verrait jamais, sur les écrans d'information à travers l'univers, ce titre énorme : « *Un jeune astronome retrouve des touristes disparus.* »

Devant l'effondrement de ses rêves de gloire, il poussa des jurons pendant une bonne demi-minute, avec une volubilité qui aurait étonné ses collègues. Puis, toujours furieux, il commença à démonter l'équipement qu'il avait emprunté ou subtilisé dans les autres sections du satellite.

Il était sûr que ce qu'il avait mis au point aurait fonctionné. Il s'était basé sur une théorie parfaitement saine, et qui d'ailleurs était confirmée par presque un siècle de pratique.

Les examens par rayons infrarouges remontaient en effet aussi loin que la deuxième guerre mondiale, durant laquelle ils avaient été utilisés pour repérer les usines camouflées au moyen de la chaleur qu'elles dégageaient.

Bien que le *Séléné* n'ait laissé aucune trace apparente à la surface de la mer de poussière, il devait sûrement y avoir laissé un indice repérable à l'infrarouge. Ses éventails propulseurs avaient brassé cette substance jusqu'à une certaine profondeur, ramenant vers l'extérieur très froid une partie des couches internes plus chaudes. Un œil capable de voir le rayonnement thermique aurait pu suivre le trajet du bateau pendant des heures après son passage.

Tom avait calculé qu'il avait encore le temps de se livrer à cet examen avant que le soleil ne vînt effacer sur la Mer de la Soif le faible sillage thermique qui subsistait dans la nuit lunaire.

Mais maintenant, de toute évidence, cela ne servirait à rien d'essayer…

* * *

C'était une bonne chose, à bord du *Séléné,* que personne n'ait appris que les recherches dans la Mer de la Soif avaient été abandonnées, et que les « glisseurs » concentraient maintenant leurs efforts dans le Lac du Cratère.

Il était bon aussi qu'aucun des passagers ne connût les déductions faites par le Docteur Mc Kenzie.

Le physicien, sur une bande enregistreuse qu'il avait fabriquée lui-même, avait établi le graphique probable des hausses de température. Toutes les heures, en outre, il notait la température dans la cabine et la reportait sur la feuille. Il avait la satisfaction déprimante de constater que sa théorie était justifiée. En vingt heures, la température atteindrait 110 degrés Fahrenheit, et les premières morts par congestion commenceraient à survenir.

De quelque façon qu'il considérât les choses, il estimait qu'il ne leur restait plus qu'une journée à vivre. Dans ces conditions, les efforts faits par le Commodore Hansteen pour maintenir le moral ressemblaient à une plaisanterie. Qu'il y parvienne ou non, le résultat serait le même dans vingt-quatre heures.

Mais était-ce vrai ? Bien qu'ils n'eussent plus d'autre choix que de mourir comme des hommes ou de mourir comme des bêtes, la première solution semblait la meilleure.

Oh ! Il n'y aurait pas de différence, surtout si le *Séléné* demeurait jusqu'au bout des temps sans être découvert et si personne ne savait jamais comment ses occupants avaient passé leurs dernières heures. Mais il s'agissait là d'une chose qui dépassait la logique et la raison, d'une de ces choses qui étaient d'une importance extrême pour l'homme quant à son attitude devant la vie et devant la mort.

Le Commodore Hansteen en avait parfaitement conscience tandis qu'il préparait un programme pour le peu d'heures qu'ils avaient encore devant eux.

Certains hommes sont nés pour être des chefs, et il était l'un d'eux. La sensation de vide qu'il avait éprouvée en prenant sa retraite avait maintenant disparu. Pour la première fois depuis qu'il avait quitté le « pont » du vaisseau-amiral *Le Centaure,* il se sentait de nouveau lui-même.

Tant que sa petite équipe serait occupée, il n'avait pas de souci à se faire pour son moral. Peu importait ce qu'ils faisaient, pourvu qu'ils le trouvent intéressant et absorbant.

Cette partie de poker, par exemple, passionnait l'agent comptable, l'ancien ingénieur civil et les deux hommes d'affaires de New York qui étaient en vacances. Au premier coup d'œil, on pouvait voir qu'ils

étaient des fanatiques de ce jeu. Le problème serait plutôt de les arrêter que de les laisser à cette occupation.

La plupart des autres passagers s'étaient réunis par petits groupes et bavardaient avec animation. Le Comité des Loisirs siégeait toujours : le professeur Jayawardene prenait de temps à autre des notes tandis que Mrs Schuster évoquait l'époque où elle jouait dans des « burlesques » – malgré les tentatives de son mari pour la faire taire.

La seule personne qui semblait un peu à l'écart était Miss Morley. Elle écrivait, avec lenteur et minutie, dans ce qui restait de son bloc-notes. En bonne journaliste, elle devait probablement tenir le « journal » de ses aventures. Le Commodore Hansteen se dit que celui-ci serait malheureusement plus court qu'elle ne le supposait, et que même le peu de pages qui lui restait ne serait pas rempli. Si en tout cas il l'était, il doutait que quelqu'un pût jamais lire ce qu'elle avait noté.

Il regarda sa montre et fut surpris de constater qu'il était déjà si tard. Il aurait déjà dû être de l'autre côté de la Lune, de retour à Clavius City. Il avait été invité à un dîner au « Lunar Hilton », après quoi… Mais il n'avait plus aucune raison de penser à cet avenir qui n'existerait pas. Le bref présent devait suffire pour l'occuper maintenant.

Peut-être vaudrait-il mieux dormir un peu avant que la température ne devînt insupportable. Le *Séléné* n'avait pas été conçu pour servir de dortoir – ni non plus de tombe – mais il fallait s'en accommoder. Cela supposait quelques arrangements et peut-être même aussi quelques dommages causés aux biens du Comité Touristique.

Il réfléchit à ce problème pendant une vingtaine de minutes, puis, après une rapide conférence avec le capitaine Harris, il s'adressa aux passagers.

— Mesdames et messieurs, leur dit-il, nous avons tous eu une journée très chargée et je pense que la plupart d'entre vous seraient heureux de prendre un peu de sommeil. Cela soulève quelques problèmes, mais je me suis livré à diverses expériences et j'ai découvert que les accoudoirs des fauteuils, si l'on insistait un peu, consentaient à sortir de leurs charnières. Ils n'étaient pas faits pour cela, mais je doute que le Comité du Tourisme engage des poursuites contre nous. De cette façon, dix d'entre nous pourront s'allonger en travers des sièges. Les autres devront se contenter du plancher.

Il reprit après une courte pause :

— Autre chose encore… Vous avez tous constaté qu'il fait de plus en plus chaud, et cela va continuer pendant quelque temps. C'est pourquoi je vous conseille de quitter les vêtements qui ne vous sont

pas nécessaires. Le confort est plus important que la pudeur. (Et la volonté de survivre, ajouta-t-il dans son for intérieur, est plus importante que le confort. Mais il ne fallait pas parler de cela avant plusieurs heures.)

Il ajouta encore :

— Nous éteindrons les lumières dans la cabine principale. Mais, pour ne pas nous trouver dans une obscurité totale, nous garderons allumée une lampe à faible puissance. L'un de nous restera de garde sur le siège du capitaine. Mr. Harris prépare une liste des relèves qui se feront de deux heures en deux heures. Avez-vous quelques objections à formuler ou quelques questions à poser ?

Personne ne dit mot et le Commodore poussa un soupir de soulagement.

Il avait redouté que quelqu'un ne voulût savoir pourquoi la température montait et il ne savait pas bien ce qu'il aurait répondu. Parmi ses nombreuses qualités ne figurait pas le don de savoir mentir. Et il avait le souci de voir les passagers jouir d'un sommeil aussi paisible que possible.

A moins d'un miracle, ce serait leur dernier sommeil…

Miss Wilkins, qui commençait à perdre un peu de son impeccable allure professionnelle, apporta des boissons pour ceux qui en désiraient.

La plupart des passagers avaient déjà retiré une partie de leurs vêtements. Les plus timides attendaient que les principales lumières se soient éteintes. Quand elles le furent et que ne subsista qu'une lueur rougeâtre, l'intérieur du *Séléné* prit un aspect fantastique – un aspect qui aurait été inconcevable quand le bateau avait quitté Port Roris quelques heures plus tôt.

Vingt-deux hommes et femmes, qui pour la plupart n'avaient plus que leurs sous-vêtements, gisaient épars sur les sièges et sur le plancher. Quelques-uns – les plus heureux – ronflaient déjà. Mais pour beaucoup le sommeil serait plus long à venir.

Le capitaine Harris s'était installé à l'arrière. En fait, il n'était pas dans la cabine, mais dans la petite cuisine qui faisait corps avec la valve de sortie. C'était un excellent point d'observation. Maintenant que la porte de communication avait été rabattue, il pouvait voir toute la longueur de la cabine et garder son œil sur chacun de ceux qui s'y trouvaient.

Il se fit un coussin avec son uniforme et le posa sur le plancher. Six heures allaient s'écouler avant qu'il ne prît son tour de garde et il espérait que d'ici là il pourrait dormir un peu.

Dormir ! Il savait qu'il vivait les dernières heures de sa vie. Et pourtant il n'avait rien de mieux à faire. Il se demanda comment dormaient les condamnés à mort durant la nuit qui précédait leur

exécution.

Il était si désespérément fatigué que même cette pensée ne lui causa aucune émotion. La dernière chose qu'il remarqua avant de perdre conscience fut le geste du docteur McKenzie, qui faisait un nouveau relevé de température et le reportait soigneusement sur sa feuille – comme un astrologue en train de préparer un horoscope.

A quinze mètres au-dessus d'eux – une distance qui aurait pu être parcourue d'un seul bond avec la faible pesanteur sur la Lune – le jour venait de poindre.

Il n'y a pas de crépuscule sur ce satellite, mais depuis plusieurs heures déjà le ciel portait la promesse de l'aube. Bien avant qu'apparaisse le soleil se manifestait la brillante pyramide de la lumière zodiacale, si peu souvent visible sur la Terre. Avec une lenteur infinie elle se frayait son chemin au-dessus de l'horizon, devenant de plus en plus étincelante à mesure qu'approchait le moment du lever du soleil.

Maintenant celui-ci émergeait dans une couronne de gloire opalescente, faisant courir une tresse de feu le long de l'horizon. Il réapparaissait après quinze jours de ténèbres. Il faudrait plus d'une heure – tant la Lune tournait lentement sur son axe – pour que le globe solaire tout entier fût au-dessus de l'horizon. Mais déjà la nuit avait pris fin.

Une marée d'encre, chassée par la terrible lumière de l'aube, s'éloignait sur la Mer de la Soif. Maintenant celle-ci semblait ratissée par des rayons presque horizontaux. Le moindre objet qui se serait dressé à sa surface aurait projeté une ombre jusqu'à des centaines de mètres, révélant aussitôt sa présence à quiconque aurait fait des recherches.

Mais il n'y avait plus de chercheurs dans cette zone. *Glisseur* I et *Glisseur II* menaient maintenant leur quête futile à quinze kilomètres de là, dans le Lac du Cratère.

Celui-ci était toujours dans l'obscurité. Il faudrait encore deux jours pour que le soleil se soit élevé au-dessus des pics environnants, qui eux étaient déjà illuminés.

Tandis que les heures passeraient, le mince filet de lumière se glisserait le long du flanc des montagnes – sans aller plus vite, par endroits, qu'un homme marchant au pas – et quand le soleil serait assez haut, ses rayons enfin frapperaient le fond du cratère.

Mais des lumières d'origine humaine étaient déjà visibles sur le lac. C'étaient celles des chercheurs qui erraient entre les rochers effondrés et qui photographiaient les endroits où des avalanches s'étaient produites pendant les brefs instants où la Lune était sortie de son sommeil.

D'ici une heure, ces photos auraient atteint la Terre. Une heure

plus tard, on les connaîtrait dans tout l'univers habité.

Ce serait une mauvaise chose pour l'industrie touristique lunaire.

* * *

Quand le Capitaine Harris se réveilla, il faisait déjà beaucoup plus chaud.

Mais ce n'était pas la chaleur oppressante qui avait interrompu son sommeil une bonne heure avant le moment où il aurait dû prendre son tour de garde.

Bien qu'il n'eût jamais passé la nuit à bord du *Séléné,* Pat connaissait tous les bruits qui pouvaient se produire dans le bateau. Quand les moteurs ne fonctionnaient pas, il était presque silencieux. Il fallait tendre l'oreille pour saisir le murmure des pompes à air et la pulsation sourde des appareils rafraîchisseurs. Ces sons existaient toujours et étaient les mêmes qu'avant qu'il ne s'endormit. Aucun changement à cet égard. Mais il y avait maintenant un bruit nouveau.

Cela ressemblait à un chuchotement presque imperceptible – si faible même que pendant un moment il se demanda s'il ne se l'imaginait pas. Que ce bruit ait atteint son subconscient à travers les barrières du sommeil semblait incroyable. Maintenant qu'il était éveillé, il ne pouvait pas l'identifier ni même se rendre compte de quelle direction il venait.

Brusquement il sut pourquoi il avait repris conscience. En une seconde, toute trace de sommeil disparut en lui. Il se leva rapidement et colla son oreille contre la porte de la valve d'entrée. Car ce bruit mystérieux venait de l'extérieur de la coque.

Maintenant, il l'entendait mieux, faible mais distinct. Il sentit sa peau se hérisser de peur. Le doute n'était pas possible. Ce qu'il entendait était le murmure de myriades de grains de poussière qui coulaient le long des parois du *Séléné* – une sorte de tempête de sable fantomale.

Mais qu'est-ce que cela signifiait ? La mer s'était-elle une fois encore remise en mouvement ? S'il en était ainsi, allait-elle emporter le *Séléné ?*

Pourtant il n'y avait dans le bateau lui-même aucune vibration, aucun indice de mouvement. C'était le monde extérieur, seul, qui bruissait.

Très délicatement, en prenant grand soin de ne pas réveiller ses compagnons endormis, Pat traversa sur la pointe des pieds la cabine presque obscure.

Le docteur McKenzie était en train de monter la garde. Le savant était juché sur le siège du pilote, regardant dehors à travers les panneaux aveuglés. Il se retourna tandis que Pat approchait et murmura :

— Quelque chose qui ne va pas à l'arrière ?

— Je ne sais pas… Venez voir…

Parvenus dans la cuisine, ils collèrent leurs oreilles contre la porte et écoutèrent pendant un long moment ce mystérieux crépitement. Bientôt McKenzie dit :

— Il n'y a pas de doute, c'est la poussière qui bouge. Mais je ne vois pas pourquoi. Voilà encore un autre problème à résoudre…

— Un autre ?

— Oui. Je ne sais pas ce qui se passe en ce qui concerne la température, elle continue de monter, mais beaucoup moins vite qu'elle ne le devrait.

Le physicien semblait réellement ennuyé que ses calculs aient été incorrects. Mais pour Pat, ce fut la première bonne nouvelle depuis le désastre.

— Ne prenez pas cet air embêté, dit-il. Nous commettons tous des erreurs. Et si celle-ci nous donne une prolongation de vie, ce n'est pas moi qui m'en plaindrai…

— Mais je ne peux pas avoir commis de faute… Il s'agissait d'un calcul tout à fait élémentaire. Nous savons combien vingt-deux personnes engendrent de chaleur, et que cette chaleur doit aller quelque part.

— Elles en produisent moins quand elles dorment. C'est peut-être là l'explication.

— Vous ne pensez tout de même pas que j'aie négligé un élément aussi évident, reprit le savant avec vivacité. Et le fait que les gens dorment, de toute façon, ne serait pas suffisant. Il y a une autre raison pour que la température n'ait pas monté autant qu'elle l'aurait dû.

— Contentons-nous de constater la chose, dit Pat, et d'en être heureux. En attendant, que pensez-vous de ce bruit ?

Avec une visible répugnance McKenzie tourna son esprit vers ce nouveau problème.

— La poussière bouge, dit-il, mais nous ne bougeons pas. Il ne peut donc s'agir que d'un phénomène local. En fait, il ne semble se produire qu'à l'arrière du bateau. Je me demande si cela peut signifier quelque chose.

Il fit un geste vers la cloison qui était derrière eux.

— Qu'y a-t-il de l'autre côté ?

— Les moteurs, la réserve d'oxygène, les appareils de refroidissement.

— Les appareils de refroidissement ! Parbleu ! Je me rappelle

avoir noté cela lorsque je suis monté à bord. Et les ailettes des radiateurs sont là-derrière, n'est-ce pas ?

— C'est exact.

— Maintenant je vois ce qui s'est passé. Ces ailettes sont devenues si chaudes que la poussière s'est mise à circuler, comme l'aurait fait n'importe quel autre liquide chauffé. Il y a un courant de poussière là derrière, une sorte de fontaine, qui emporte notre surplus de chaleur. Avec un peu de chance, la température va se stabiliser maintenant. Nous ne serons pas très à l'aise, mais nous pourrons survivre.

Dans la lumière atténuée, les deux hommes se regardaient. Un nouvel espoir naissait en eux. Pat dit, lentement :

— Je suis sûr que c'est la bonne explication. Notre chance est peut-être en train de tourner.

Il regarda sa montre et fit un rapide calcul mental.

— Le soleil maintenant est en train de se lever sur la Mer de la Soif. La Base a certainement envoyé des « glisseurs » pour nous rechercher, et ils connaissent approximativement notre position. Je parierais à dix contre un que d'ici quelques heures ils nous auront retrouvés.

— Devons-nous prévenir le Commodore ?

— Non. Laissons-le dormir. Il a eu une journée plus pénible qu'aucun d'entre nous. Cette nouvelle peut attendre jusqu'à ce qu'il se réveille.

Lorsque McKenzie l'eut quitté, Pat essaya de reprendre son sommeil interrompu. Mais il ne le put pas. Il resta les yeux grands ouverts, dans la faible clarté rougeâtre, songeant à ce tour étrange du destin.

La poussière qui les avait engloutis puis les avait menacés de les faire mourir de chaleur, maintenant venait à leur aide, avec ce courant qui évacuait le surplus de calories vers la surface. Mais ce courant continuerait-il à fonctionner quand le soleil frapperait la Mer de la Soif de ses rayons ardents ? Il n'en savait rien…

Derrière la paroi, la poussière continuait à murmurer, et soudain il se souvint d'un vieux sablier qu'on lui avait montré quand il était enfant. Lorsqu'on le retournait, le sable coulait à travers un étroit passage, glissant de la poche supérieure à la poche inférieure et marquant ainsi l'écoulement des minutes et des heures.

Avant l'invention des horloges, des tas d'hommes avaient ainsi mesuré le temps au moyen de grains de sable en mouvement. Mais personne encore, assurément, n'avait vu le temps qui lui restait à vivre scandé par une fontaine de poussière.

Chapitre VII

A Clavius City, l'Administrateur en Chef Olsen et le directeur du Comité Touristique Davis achevaient de discuter avec le Service Juridique.

Ce n'avait pas été une réunion très gaie. Le gros de la conversation avait porté sur les formules de désistement de responsabilité que les touristes disparus avaient signées avant de s'embarquer sur le *Séléné*.

Davis avait été hostile à cette méthode lorsque les excursions avaient commencé. Il avait affirmé que cela effraierait les clients. Mais les conseillers juridiques avaient insisté sur ce point, et maintenant il était très heureux qu'ils aient eu finalement gain de cause.

Il était également satisfait de voir que les autorités de Port Roris avaient fait leur travail convenablement, car les questions de ce genre étaient parfois considérées comme secondaires et on négligeait les formalités nécessaires. Or la liste des signatures données par les passagers du *Séléné* était complète – à une exception près sur laquelle les juristes continuaient à discuter.

Le Commodore, voyageant incognito, avait été en effet enregistré sous le nom de R.S. Hanston, et il semblait bien que c'était de ce nom-là qu'il avait signé. La signature, toutefois, était si illisible que cela aurait pu tout aussi bien être Hansteen.

Tant qu'un fac-similé n'aurait pas été transmis à la Terre par radio, il n'était pas possible de se prononcer. Cela, au reste, n'avait peut-être pas beaucoup d'importance. Comme le Commodore voyageait en quelque sorte avec une mission officielle de l'administration, celle-ci serait obligée d'accepter une certaine responsabilité en ce qui le concernait. Pour les autres passagers, elle n'était responsable que moralement, sinon légalement.

Mais avant tout, un effort s'imposait pour retrouver les disparus et pour leur faire des funérailles décentes. On s'était déchargé de ce petit problème sur l'Ingénieur en Chef Lawrence, qui était encore à Port Roris.

Ce dernier n'avait jamais rien entrepris avec moins d'enthousiasme. Tant qu'il y avait eu un espoir de retrouver vivants les passagers du *Séléné,* il aurait remué le Ciel et la Terre – et la Lune pour les sauver. Mais maintenant qu'ils étaient certainement morts, il n'était pas enchanté à l'idée de risquer des vies humaines pour les repérer et pour les déterrer. Personnellement il n'aurait pas songé à un meilleur endroit pour être inhumé que parmi ces montagnes éternelles.

Que les passagers fussent morts, l'Ingénieur en Chef Robert

Lawrence n'en avait plus le moindre doute : tous les faits concordaient trop bien pour le prouver. Le séisme s'était produit juste au moment où le *Séléné* devait se trouver dans le Lac du Cratère. Et la gorge qui y donnait accès était maintenant presque obstruée par les avalanches. Même la moindre de celles-ci aurait écrasé le bateau comme un jouet de carton. Ceux qui étaient à bord avaient dû périr ou immédiatement ou en quelques secondes lorsque l'air de la cabine avait fait irruption au-dehors.

Si, par on ne sait quelle chance sur un million, ils avaient échappé à l'écrasement, leur radio aurait continué à fonctionner et leurs appels auraient été enregistrés. Le solide petit appareil automatique lançant un signal sur la bande « mooncrash » avait été conçu pour résister à des chocs même assez violents. Il fallait donc, pour qu'il ne fonctionnât plus, qu'il y ait eu un choc très violent.

Le premier problème serait de retrouver le lieu du sinistre. Cela pourrait être assez facile, même si le bateau était enfoui sous un million de tonnes de pierraille. Il existait des instruments de prospection et toute une gamme de détecteurs de métaux qui pourraient remplir cet office.

Si la coque était brisée, l'air aurait surgi au-dehors, dans le vide quasi total qui entourait la Lune, et même maintenant, après des heures, des traces d'oxygène et d'oxyde de carbone pourraient être repérées par un des détecteurs de gaz utilisés pour la recherche des fuites par les astronefs.

Dès que les « glisseurs » reviendraient à la Base pour se ravitailler il les ferait pourvoir de détecteurs de fuites et les enverrait « renifler » autour des avalanches rocheuses.

Non, retrouver le lieu du sinistre ne serait pas trop compliqué. Ce qui le serait davantage, ce serait de sortir le bateau.

Peut-être même une telle tâche était-elle impossible, à moins d'y consacrer des sommes folles. Lawrence n'aurait pas voulu garantir qu'on s'en tirerait à moins de cent millions de dollars. (Et il imaginait la tête que ferait le directeur du Comité Touristique s'il mentionnait une pareille somme.)

Pour commencer, ce serait presque une impossibilité matérielle d'amener sur place l'équipement lourd qui serait nécessaire – un équipement capable de déblayer des milliers de tonnes. Les légers petits « glisseurs » seraient inutilisables pour un travail de ce genre. Pour déplacer les rochers, il faudrait amener à travers la Mer de la Soif des sortes de bulldozers spéciaux et des cargaisons complètes de gélignite pour se tailler à coups d'explosions un chemin à travers les montagnes…

Tout cela lui semblait absurde. Il comprenait fort bien le point de vue de l'administration, mais il préférerait se laisser damner plutôt

que d'engager le personnel de ses services dans un pareil travail de Sisyphe !

Avec autant de tact que possible – car l'Administrateur en Chef n'était pas de ces hommes qui acceptent aisément qu'on leur réponde « non » – il se mit à rédiger son rapport. Et ce rapport, résumé, revenait à ceci :

— Cette besogne est presque absolument impossible.

— A supposer qu'on puisse la réaliser, cela coûterait des millions et il pourrait y avoir de nouvelles pertes en vies humaines.

— Il est donc inutile de l'entreprendre.

Présenté sous une forme aussi abrupte, le rapport aurait certainement paru déplaisant aux intéressés. Lawrence le délaya dans trois mille mots.

Quand il eut fini de dicter, il fit une pause pour effectuer une révision de ses idées, puis, ne voyant rien d'autre à ajouter, il dit :

— Exemplaires pour l'Administrateur en Chef, pour l'Ingénieur en Chef de l'autre face de la Lune, pour le Superviseur du Contrôle du Trafic, pour le Directeur du Comité Touristique, pour les Archives Centrales. A classer comme confidentiel.

Il appuya sur le bouton du transcripteur…

Moins de vingt secondes plus tard, son rapport de douze pages, impeccablement dactylographié et ponctué, avec quelques petites fautes de grammaire corrigées, sortit du «téléfax ».

Il le relut rapidement, pour le cas où la secrétaire électronique aurait commis des erreurs, ce qui arrivait parfois, notamment aux heures de pointe, quand « elle » devait prendre sous la dictée des textes provenant simultanément d'une douzaine de sources différentes. En tout cas aucune machine « saine d'esprit » ne pouvait s'accommoder de toutes les bizarreries d'une langue comme l'anglais. C'est pourquoi les utilisateurs se montraient sages en relisant leur copie avant de l'expédier. Certains d'entre eux, faute de le faire, étaient parfois les victimes d'incidents comiques.

Lawrence avait presque achevé ce travail lorsque la sonnerie du téléphone retentit.

— Lagrange II sur la ligne, lui dit l'opérateur. C'est un certain docteur Lawson qui désire vous parler.

Lawson ? Qui diable était-ce ? C'est la question que se posa l'Ingénieur en Chef. Puis il se souvint. Il s'agissait de l'astronome qui avait fait des recherches au télescope. Quelqu'un certainement lui avait dit que c'était maintenant inutile…

L'Ingénieur en Chef n'avait jamais eu le mince privilège de rencontrer le docteur Lawson. Il ne savait pas que cet astronome était un jeune homme très nerveux et très brillant et que de surcroît – ce qui était le plus important en l'occurrence – il était particulièrement

entêté.

Lawson, comme on le sait déjà, avait d'abord commencé à démonter l'appareil à infrarouge branché sur son télescope lorsque brusquement il s'était arrêté pour réfléchir. Puisqu'il avait mis au point le dispositif, il se dit qu'il pouvait tout aussi bien l'essayer, ne serait-ce que par pure curiosité scientifique.

Tom Lawson se flattait, à juste raison, d'être avant tout un expérimentateur, ce qui était assez peu habituel à une époque où la plupart des soi-disant astronomes étaient en fait des mathématiciens qui n'avaient jamais mis les pieds dans un observatoire.

Il était maintenant si fatigué qu'il lui fallait quelque perversité pour continuer à travailler. Il se dit que si le détecteur ne fonctionnait pas du premier coup, il se remettrait à cet examen après avoir pris un peu de sommeil. Mais, par une de ces chances qui est quelquefois la récompense de l'habileté, le détecteur fonctionna.

Il ne fallut que quelques petits ajustements pour que l'image de la Mer de la Soif commençât à se préciser sur l'écran de projection.

Elle apparut ligne par ligne, comme dans les vieux postes de télévision, tandis que le détecteur à infrarouge balayait la face de la Lune. Les taches lumineuses indiquaient les zones relativement chaudes tandis que les zones froides restaient obscures.

La Mer de la Soif était presque totalement enténébrée à l'exception d'une bande brillante du côté où elle avait été touchée par les premiers rayons du soleil. Mais dans ces ténèbres, tandis que Tom examinait attentivement, il put voir quelques traces très légères, qui brillaient aussi faiblement que les sillages laissés par les escargots, au clair de lune, dans les jardins de la Terre.

Sans aucun doute, c'étaient les traces thermiques du *Séléné*. Il y avait aussi, beaucoup plus faibles, et en zig-zags, les traces qu'avaient laissées les « glisseurs » en effectuant leurs recherches.

Toutes ces pistes très faiblement lumineuses convergeaient vers les Montagnes Inaccessibles, et là disparaissaient au-delà du champ de vision.

Tom était trop fatigué pour les examiner avec un très grand soin, et de toute façon cela n'avait plus d'importance. Ce qu'il voyait ne faisait que confirmer ce que l'on savait déjà. Sa seule satisfaction – et pour lui elle était importante – venait de ce qu'il avait fait la preuve qu'un appareillage mis au point par lui obéissait à sa volonté.

Pour garder un document, il photographia l'image qui était sur l'écran – puis en titubant de fatigue il gagna son lit afin de rattraper son retard de sommeil.

Trois heures plus tard, il sortit d'une somnolence agitée. Bien qu'il eût pris une heure de repos supplémentaire, il était toujours fatigué. Quelque chose l'avait tracassé et l'avait empêché de dormir

profondément.

De même que le léger murmure de la poussière en mouvement avait troublé Pat Harris dans le *Séléné* englouti, de même, à cinquante mille kilomètres de là, Tom Lawson avait été tiré de son sommeil par quelque chose qui ne lui semblait pas normal…

L'esprit humain renferme beaucoup de chiens de garde. Parfois ils se mettent à aboyer sans nécessité. Mais un homme sage ne doit jamais négliger leurs avertissements.

Les yeux encore ensommeillés, Tom Lawson quitta la petite cellule encombrée qui lui servait de cabine privée à bord du Lagrange. Il s'accrocha à la ceinture mobile la plus proche et se laissa emporter, le long du couloir sans pesanteur, jusqu'à son observatoire. Il échangea un bonjour morose (bien que d'après les règles arbitraires en vigueur dans le satellite artificiel on fût à une heure avancée de la nuit) avec des collègues qui eurent le bon goût de ne pas le retarder. Puis, heureux de se retrouver seul dans son observatoire, il s'installa parmi les appareils qui étaient ce qu'il aimait le plus au monde.

Il tira la photographie de la chambre noire où elle était restée depuis qu'il était parti se coucher et se mit à l'examiner.

C'est alors qu'il vit une mince petite trace qui semblait sortir des Montagnes Inaccessibles et qui se terminait brusquement, pas très loin de celles-ci, mais au large, dans la Mer de la Soif.

Il aurait dû la voir avant de dormir, quand il avait examiné l'écran. Mais il ne l'avait pas remarquée. Pour un savant, c'était une faute sérieuse, presque impardonnable, et Tom Lawson éprouva de la colère contre lui-même. Il avait laissé des idées préconçues affecter son pouvoir d'observation.

Mais que signifiait cette trace ?

Il examina la photo soigneusement, à la loupe.

La trace se terminait sur une petite tache diffuse, qu'il estima avoir environ deux cents mètres de large.

C'était très étrange. Et un peu comme si le *Séléné,* après être sorti des montagnes et avoir parcouru une certaine distance sur la Mer de la Soif s'était brusquement envolé à la façon d'un astronef.

La première hypothèse qui vint à l'esprit de Tom Lawson fut que le bateau avait dû faire explosion et que la tache de chaleur était le résidu de cette catastrophe. Mais dans ce cas, il y aurait eu des tas d'épaves, et certaines d'entre elles auraient été assez légères pour flotter sur la poussière. Les « glisseurs » n'auraient pas manqué de les voir, d'autant plus que la trace de l'un de ceux-ci passait tout près de cet endroit.

Il devait y avoir une autre explication, bien que tout cela semblât absurde.

Il était presque impossible d'imaginer que quoi que ce fût de la

taille du *Séléné* ait pu s'enfoncer sans laisser de trace dans la Mer de la Soif, simplement parce qu'il y avait eu une secousse sismique dans le voisinage.

Il ne pouvait évidemment pas appeler la Lune sur la seule foi de cette unique photographie et dire : « Vous ne cherchez pas au bon endroit. »

Bien qu'il fût d'avis que l'opinion des autres ne comptait pas pour lui, il était terrifié à l'idée qu'il pourrait se rendre ridicule. Avant de lancer une hypothèse aussi fantastique, il fallait qu'il recueille davantage de preuves.

Dans le télescope, la mer de poussière était maintenant une surface plate et éclatante de lumière. Une observation visuelle ne fit que confirmer ce qu'il avait déjà observé avant le lever du soleil : aucun objet digne d'intérêt ne projetait son ombre sur cette surface. Quant au détecteur à infrarouge, il ne lui serait probablement pas d'un grand secours, maintenant que les traces thermiques avaient disparu complètement, balayées depuis plusieurs heures par le soleil.

Tom régla son appareil de façon à lui donner le maximum d'intensité et examina la zone où la trace se terminait de façon abrupte.

Peut-être restait-il quelque faible indice qu'il pourrait encore déceler – quelque résidu de chaleur qui aurait persisté suffisamment pour qu'on le détectât malgré le réchauffement provoqué par le matin lunaire ? Car le soleil était encore très bas et ses rayons n'avaient pas encore atteint la terrible puissance qu'ils auraient quand ils seraient presque verticaux.

Était-ce l'imagination de Tom Lawson qui travaillait ?

Il avait poussé la sensibilité de l'appareil jusqu'aux limites mêmes de l'instabilité, mais aussi à l'extrême de son pouvoir détecteur et il voyait – ou du moins il croyait voir – un minuscule frisson de chaleur à l'endroit même où sur la photo prise quelques heures plus tôt la trace s'était arrêtée.

Il était difficile de conclure, et cela le rendait furieux. Car ce n'était pas là tout à fait la sorte de preuve dont un savant a besoin, surtout s'il a le désir de la communiquer.

S'il ne disait rien, personne ne saurait jamais ce qu'il pensait avoir découvert – mais toute sa vie il serait hanté par des doutes. En revanche, s'il s'engageait, il allait peut-être susciter de faux espoirs, devenir la risée de tout le système solaire, ou être accusé d'avoir essayé de se faire une publicité personnelle.

Mais il ne pouvait pas rester dans cette situation. Il fallait qu'il choisisse.

Après beaucoup d'hésitations, et en sachant qu'ensuite il ne pourrait pas revenir en arrière, il prit le téléphone de l'observatoire.

— Ici Lawson, dit-il. Passez-moi le Central Lunaire. En priorité.

CHAPITRE VIII

A bord du *Séléné,* le petit déjeuner, adapté aux circonstances, fut assez peu apprécié.

Plusieurs passagers se plaignirent. Ils estimaient que des biscuits, de la viande «comprimée », un soupçon de miel et un verre d'eau tiède ne constituaient pas un honnête breakfast.

Mais le Commodore s'était montré inflexible.

— Nous ne savons pas combien de temps cela durera, dit-il, et je crains bien que nous ne puissions pas avoir des repas chauds. Nous n'avons aucun moyen de les préparer, et la chaleur, au surplus, est déjà assez élevée dans la cabine. Franchement, cela ne fera de mal à personne d'absorber un peu moins de calories pendant quelques jours.

Il avait lâché ces paroles sans songer à Mrs Schuster, et il espéra qu'elle ne les considérerait pas comme un affront personnel.

Cette dame, qui s'était mise à l'aise comme tout le monde pour dormir, ressemblait maintenant à un hippopotame débonnaire, répandu sur un fauteuil et demi.

— Au dehors, reprit Hansteen, le soleil vient juste de se lever. Ceux qui nous cherchent sont certainement en plein travail et ce n'est maintenant qu'une question d'heures pour qu'ils nous retrouvent. Quelqu'un a proposé qu'on fasse de petits paris sur le temps qu'il faudra. Miss Morlay, qui en tiendra la comptabilité, est prête à enregistrer vos mises.

Il se tourna ensuite vers le professeur Jayawardene.

— Et maintenant, professeur, où en sommes-nous pour notre programme de la journée ? Peut-être allez-vous nous faire connaître ce que le Comité des Loisirs a décidé…

Le professeur était un petit homme à tête d'oiseau dont les aimables yeux noirs semblaient trop grands pour lui. Il était visible qu'il avait pris très au sérieux la tâche de distraire les passagers. Il tenait dans sa main délicate une impressionnante liasse de notes, qu'il avait prises à cet effet.

— Comme vous le savez, dit-il, ma spécialité est le théâtre, mais je ne crois pas que cela nous serve à grand-chose. Il serait agréable d'avoir une lecture de pièce, et j'ai pensé à écrire quelques scènes. Malheureusement nous n'avons pas assez de papier pour que la chose soit possible. Il nous a donc fallu penser à d'autres thèmes de distraction.

« Nous n'avons pas à bord beaucoup de lecture, et elle est, en partie, trop spécialisée. Mais nous avons deux romans : une édition universitaire d'un western classique, *Shane,* et ce nouveau roman historique qui est intitulé *l'Orange et la Pomme.* Je suggère que nous

formions un groupe de lecteurs afin de les faire entendre aux passagers. Quelqu'un a-t-il une objection à formuler ? Ou une meilleure idée à proposer ?

— Nous pourrions jouer au poker, dit une voix ferme au fond de la cabine.

— Mais vous ne pouvez pas jouer constamment au poker ! protesta le professeur, montrant ainsi une certaine ignorance d'un monde non académique.

Le Commodore vint à son secours.

— La lecture n'empêche pas nécessairement le poker, dit-il. Mais je suggère aux joueurs de prendre de temps à autre une petite récréation. Sans cela les cartes ne dureront pas longtemps.

— Eh bien, par quel livre allons-nous commencer ? Et y a-t-il des volontaires pour cette lecture ? Je serais très heureux de la faire moi-même. Mais la chose demande un peu de variété.

— Permettez une objection, dit Miss Morley. J'estime que ce serait gaspiller son temps que de lire *L'Orange et la Pomme.* Ce livre est très ordinaire. Il est même, par endroits… presque pornographique.

— Comment le savez-vous ? demanda David Barrett, cet Anglais qui avait fait des compliments sur le thé.

La réponse fut une sorte de reniflement dédaigneux.

Le professeur Jayawardene semblait très malheureux. Il se tourna vers le Commodore comme pour lui demander son aide. Mais Hansteen regardait d'un autre côté. Si les passagers devaient s'en remettre à lui pour tous les problèmes, cela risquait de devenir dangereux ! Il fallait que chacun, autant que possible, apprenne à, se conduire tout seul.

— Très bien, dit le professeur. Afin d'éviter toute discussion, nous commencerons donc par *Shane.*

Mais il y eut plusieurs protestations :

— Nous voulons entendre *L'Orange et la Pomme !*

Le professeur resta ferme.

— C'est un livre très long, dit-il, et je ne pense pas que nous puissions avoir le temps de le terminer avant que nous ne soyons secourus.

Il toussota pour s'éclaircir la voix, fit du regard le tour de la cabine pour voir s'il y avait d'autres objections et il se mit à lire sur un ton extrêmement agréable, bien qu'un peu monotone :

« Introduction… Le rôle des westerns à l'époque de l'espace, par Karl Adams, professeur d'anglais… »

Les joueurs de poker semblaient hésitants. L'un d'eux examinait avec nervosité les chiffons de papiers qui leur servaient de cartes. Les autres passagers s'étaient assis. Les uns semblaient vaguement ennuyés ; d'autres attendaient la suite avec curiosité.

Miss Wilkins était retournée dans la cuisine, pour y vérifier les provisions.

La voix mélodieuse continuait :

« Un des phénomènes littéraires les plus inattendus de notre temps a été la renaissance, après un demi-siècle de quasi oubli, du genre de romans connu sous le nom de «westerns ». Ces récits – qui tous se situaient dans un décor à la fois limité dans le temps et dans l'espace : les États-Unis d'Amérique entre 1865 et 1900 – furent pendant une longue période une des formes de fiction les plus populaires que le monde ait connues. Des millions de ces ouvrages furent écrits, presque tous publiés dans des magazines ou des livres à bon marché, mais un petit nombre seulement d'entre eux ont survécu, à la fois en raison de leurs qualités littéraires et de leur caractère de documents sur une époque, – bien que nous ne devions pas oublier que les écrivains qui évoquaient celle-ci étaient nés beaucoup plus tard.

«Avec les débuts, en 1870, de la navigation dans le système solaire, le décor même des westerns américains sembla si ridiculement limité que le public cessa de s'y intéresser. Mais c'était, au fond, aussi illogique qu'il l'eût été, par exemple, de dédaigner Hamlet *sous prétexte que les événements qui y étaient rapportés ne pouvaient pas avoir de signification universelle parce qu'ils se déroulaient dans un sombre petit château danois…*

« Au cours de ces dernières années, toutefois, « une réaction s'est produite. Je suis informé d'une façon sûre que les histoires de westerns figurent de nouveau parmi les plus demandées dans les bibliothèques des grands astronefs de transport qui circulent entre les planètes. Essayons de voir si nous pouvons découvrir les raisons de cet apparent paradoxe, et le lien qu'il peut y avoir entre les vieux espaces des westerns et les nouveaux espaces de la navigation interplanétaire.

« Peut-être comprendrons-nous mieux tout cela en faisant abstraction de nos conquêtes scientifiques modernes et en nous imaginant revenus dans ce monde incroyablement primitif de 1870. Imaginez une vaste plaine ouverte, s'étendant comme à l'infini jusqu'à ce qu'elle rencontre une ligne de montagnes brumeuses. A travers cette plaine, avec une affligeante lenteur, rampe un convoi de véhicules rustiques. Autour d'eux on voit des hommes à cheval, portant des pistolets et des fusils – car on est en territoire indien.

« Il faudra plus de temps à ces voitures pour atteindre ces montagnes qu'il n'en faut à un astronef pour accomplir le voyage de la Terre à la Lune. Ces immenses prairies, pour les hommes qui les affrontaient alors, étaient relativement aussi vastes que l'est pour nous aujourd'hui le système solaire. Voilà donc un des points communs que nous trouvons avec les westerns. Il y en a d'autres, encore plus fondamentaux. Pour les comprendre, nous devons considérer le rôle du sentiment épique dans la

littérature… »

Le Commodore, qui écoutait, eut l'impression que tout allait très bien.

D'ici une heure, le professeur Jayawardene en aurait terminé avec l'introduction et serait entré dans le vif du récit. Mais il faudrait interrompre celui-ci – et passer à autre chose – au moment où les auditeurs seraient le plus accrochés, afin qu'ils aient le désir d'y revenir un peu plus tard.

Tout compte fait, cette seconde journée sous la couche de poussière n'avait pas trop mal commencé. Tout le monde semblait de bonne humeur.

Mais combien de journées auraient-ils à passer encore ainsi ?

* * *

La réponse à cette question dépendait de deux hommes. Et ces deux hommes, bien qu'ils fussent séparés l'un de l'autre par cinquante mille kilométres, avaient éprouvé une antipathie mutuelle dès l'instant où ils étaient entrés en communication téléphonique à travers l'espace.

Tandis qu'il écoutait le docteur Lawson rendre compte de ses découvertes, l'Ingénieur en Chef était en proie à des sentiments contradictoires.

L'astronome avait une façon déplaisante de s'adresser à lui – d'autant plus déplaisante qu'il n'était qu'un jeune homme parlant à un haut fonctionnaire chevronné et deux fois plus âgé que lui.

« Il me parle, pensait Lawrence – tout d'abord plus amusé qu'en colère – comme si j'étais un enfant arriéré à qui il faut expliquer les choses avec les mots les plus simples. »

Quand Lawson eut fini, l'Ingénieur en Chef resta silencieux quelques instants.

Il examinait les deux photos qui étaient arrivées par le « téléfax » tandis qu'ils parlaient. La première, celle qui avait été prise un peu avant le lever du soleil, était certainement intéressante, bien qu'elle ne fût pas, à son avis, suffisamment démonstrative et probante. Quant à la seconde, prise après l'aube, elle ne montrait absolument rien du tout sur la reproduction qu'il en avait reçue.

Il était possible qu'il y eût quelque chose sur l'épreuve originale, mais Lawrence se sentait peu disposé à prendre à la lettre tout ce que lui affirmait ce déplaisant jeune homme.

— C'est très intéressant, Docteur Lawson, dit-il finalement. Il est

tout à fait dommage que vous n'ayez pas continué vos observations après avoir pris la première photo, car nous aurions peut-être pu avoir quelque chose de plus concluant.

Tom réagit instantanément à cette critique, bien qu'elle fût – ou peut-être même précisément parce qu'elle l'était – des plus fondées.

Il répliqua d'une voix sèche :

— Si vous pensez que quelqu'un aurait pu faire mieux…

— Oh ! Je ne dis pas cela, fit Lawrence, soucieux de ne pas envenimer la discussion. Mais où cela peut-il nous mener ? Le point que vous indiquez est assurément très petit, mais sa position est incertaine, au moins à un demi-kilomètre près. Il n'y a rien de visible à la surface, même à la lumière du jour. Existe-t-il un moyen de déterminer ce point plus exactement ?

— Il y a une méthode très simple et qui tombe sous le sens. Faites usage de la même technique que moi au niveau du sol. Parcourez la zone en question avec un détecteur à infrarouge. Il vous permettra de localiser un point plus chaud que les autres, même si la différence de température n'est que d'une infime fraction de degré par rapport à celle de la surface environnante.

— C'est une bonne idée, dit Lawrence. Je vais voir ce que nous pouvons faire dans ce sens. Je vous rappellerai si j'ai besoin d'informations complémentaires. Je vous remercie beaucoup, Docteur.

Il raccrocha et se passa la main sur le front. Au bout de quelques secondes, il rappela le satellite.

— Lagrange II ? Ici l'Ingénieur en Chef, Lune, côté Terre. Passez-moi le directeur, je vous prie.

L'instant d'après, il poursuivait :

— Le Professeur Kotelnikov ? Ici Lawrence. Oui, ça va bien, merci. Je viens de parler avec un de vos collaborateurs, le docteur Lawson. Non, il n'y a rien qui cloche, si ce n'est qu'il a failli me faire perdre mon sang-froid. Il s'est livré à des observations pour nous, au sujet du bateau disparu dans la Mer de la Soif, et il croit qu'il l'a retrouvé. Ce que je voudrais savoir, c'est… s'il est réellement compétent ?

Pendant les cinq minutes qui suivirent, l'Ingénieur en Chef apprit des tas de choses sur le jeune docteur Lawson. En fait il en apprit beaucoup plus qu'il n'aurait dû en savoir, même sur un circuit confidentiel.

Quand le professeur Kotelnikov fit une pause pour reprendre son souffle, Lawrence lui dit sur un ton de compassion :

— Je comprends pourquoi vous vous accommodez de lui… Le pauvre gosse ! Je pensais que les orphelinats de ce genre avaient disparu depuis Dickens et avec le vingtième siècle. C'est une bonne chose que celui-là ait été incendié. Pensez-vous que c'est lui qui y a

mis le feu ? Non, ne me répondez pas… Vous m'avez dit que c'est un observateur de première classe, et c'est tout ce que je désirais savoir. Mille fois merci… Et à un de ces jours.

Pendant la demi-heure qui suivit, Lawrence donna une douzaine de coups de téléphone en divers points de la Lune et recueillit ainsi un certain nombre d'informations intéressantes. Maintenant, il fallait qu'il passe aux actes…

A l'observatoire Platon, le Père Ferraro pensait que l'hypothèse de Lawson était parfaitement plausible. En fait, il avait déjà suspecté que l'épicentre du séisme était sous la Mer de la Soif plutôt que dans les Montagnes Inaccessibles, mais il ne pouvait pas le prouver, car cette mer de poussière avait le don d'atténuer toutes les vibrations.

Lawrence avait appris aussi qu'un relevé complet des profondeurs de la Mer de la Soif n'avait jamais été fait : se livrer à des sondages multipliés aurait été fastidieux et aurait pris beaucoup trop de temps.

Le Père Ferraro avait fait lui-même quelques sondages avec des tubes télescopiques et avait toujours atteint le fond, à moins de quarante mètres. Il estimait que la profondeur moyenne était supérieure à dix mètres et qu'elle devait être moindre près des bords. Il ne possédait pas de détecteur à infrarouge, mais les astronomes qui se trouvaient sur l'autre face de la Lune pourraient peut-être lui en procurer un.

A l'observatoire Dostoïevsky on avait répondu à Lawrence :

— Mille regrets… Nous n'avons pas de détecteur à infrarouge. Notre travail se fait dans l'ultraviolet. Voyez l'observatoire Verne.

La réponse de ce dernier n'avait pas été plus satisfaisante :

— Oui, nous avons fait, il y a deux ans, quelques petits travaux en utilisant l'infrarouge… Nous prenions des spectrogrammes des planètes rouges géantes. Mais, voyez-vous, l'atmosphère de la Lune, bien que quasi nulle, était néanmoins trop gênante pour permettre des observations absolument correctes, et ce travail a été confié à ceux qui sont dans l'espace. Voyez Lagrange.

Ayant appris tout cela, Lawrence s'adressa alors au Contrôle du Trafic pour connaître les horaires des astronefs venant de la Terre et pour constater qu'il avait de la chance.

Mais la démarche qu'il allait faire ensuite impliquait une dépense assez considérable, et seul l'Administrateur en Chef pouvait l'autoriser.

Olsen avait un bon côté : il ne discutait jamais avec les techniciens sur les questions qui étaient de leur ressort. Il écouta très attentivement ce que lui dit Lawrence, puis il alla tout droit au point principal :

— Si la théorie que vous m'exposez est exacte, dit-il, il y a peut-être une chance, après tout, pour que ces gens soient encore vivants.

— Plus qu'une chance, dit Lawrence. A mon avis, c'est même infiniment probable. Nous savons que la mer est peu profonde. Donc ils ne peuvent pas être enfouis sous des couches très épaisses de poussière. La pression sur la coque doit être relativement faible. Elle doit être encore intacte.

— Ainsi donc vous désireriez avoir ce Lawson pour vous aider dans vos recherches ?

Lawrence eut un geste résigné.

— Il est bien la dernière personne que je désire avoir. Mais je crains bien que nous ne puissions pas nous passer de lui.

Chapitre IX

La capitaine de l'astronef-cargo *Auriga* était furieux. Et son équipage l'était aussi.

Alors qu'ils avaient déjà navigué pendant dix heures depuis la Terre, et qu'ils n'étaient plus qu'à cinq heures de la Lune, ils reçurent l'ordre de faire une halte à Lagrange II, avec tout ce que cela comportait de gaspillage de vitesse et de calculs supplémentaires. Et comme si on avait voulu rendre les choses plus désagréables encore, ils étaient détournés de Clavius City et avaient mission d'aller se poser dans ce misérable petit trou de Port Roris, pratiquement sur l'autre face de la Lune.

Il y eut ce jour-là beaucoup de messages annulant des dîners et des rendez-vous en divers points de l'hémisphère sud.

Le disque d'argent de la Lune, presque totalement éclairé, avec ses chaînes de montagnes orientales parfaitement visibles, formait une stupéfiante toile de fond à Lagrange II tandis que l'*Auriga* se préparait à faire halte à une centaine de kilomètres de la station, du côté de celle-ci tourné vers la Terre.

Il ne lui était pas permis d'approcher plus près. Les interférences produites par ses appareils et par ses réacteurs auraient gravement contrarié le bon fonctionnement des instruments hyper-sensibles qui se trouvaient sur le satellite artificiel.

On ne pouvait approcher de celui-ci qu'en utilisant de vieilles fusées à propulsion chimique : tout autre mode de locomotion plus moderne était strictement interdit.

Emportant une petite valise de vêtements et une caisse où était son matériel, Tom Lawson pénétra dans le cargo vingt minutes après avoir quitté Lagrange. Le pilote de la fusée-navette avait refusé de se presser davantage malgré l'impatience des gens de l'Auriga.

Le nouveau passager fut accueilli à bord sans aucune chaleur. Il aurait sans doute été reçu d'une façon différente si on avait connu sa mission. L'Administrateur en Chef, toutefois, avait exigé qu'elle fût tenue secrète pour le moment. Il ne voulait pas susciter de faux espoirs parmi les parents des passagers disparus.

Le directeur du Comité Touristique avait demandé, au contraire, que la nouvelle fût aussitôt diffusée, pour bien montrer qu'ils faisaient de leur mieux. Mais Olsen avait déclaré avec fermeté :

— Attendez qu'il y ait un résultat… Alors vous pourrez donner quelque chose à vos amis des agences d'information.

Mais à bord de *l'Auriga* se trouvait Maurice Spenser, chef de service des Informations Interplanétaires. Il venait de Pékin où il avait travaillé précédemment et il rejoignait son nouveau poste à Clavius

City. Il se demandait si pour lui c'était un avancement ou si au contraire on l'avait rétrogradé. Ce serait en tout cas un changement.

A l'inverse des autres passagers, il n'était pas du tout ennuyé par le changement d'itinéraire. Ce retard compterait dans son temps de travail, et comme tout vieux journaliste il accueillait avec faveur tout ce qui venait rompre la monotonie d'une tâche routinière.

Il est certainement bizarre, se disait-il, qu'un vaisseau de l'espace accomplissant un service régulier entre la Terre et la Lune perde plusieurs heures et consomme un supplément d'énergie considérable, pour faire une halte à Lagrange, afin d'y prendre un jeune homme au visage peu avenant et son maigre bagage. Pourquoi cette diversion de Clavius City à Port Roris ?

— Il s'agit d'instructions données en haut lieu sur la Terre, disait le capitaine.

Et celui-ci semblait être sincère lorsqu'il affirmait ne pas en savoir davantage.

C'était un mystère, et élucider les mystères faisait partie du métier de Spenser. Il réfléchit sur les motifs de tout cela, et du premier coup il les devina – ou presque.

Il songea aussitôt qu'il y avait quelque chose à tirer de cette histoire de bateau perdu qui faisait déjà tant de bruit au moment où il avait quitté la Terre. Ce savant de Lagrange II devait avoir quelques lumières sur ce sujet, ou en tout cas être appelé à participer aux recherches. Mais pourquoi tout ce secret ? Peut-être y avait-il là-dessous quelque scandale ou quelque faute que l'administration de la Lune essayait de cacher.

Au fond, Spenser ne découvrit pas tout à fait la simple et véritable raison.

Il évita d'engager la conversation avec Lawson pendant le reste du voyage qui fut rapide. Il nota avec amusement que les quelques passagers qui tentaient de parler au savant se heurtaient à de promptes rebuffades.

Spenser attendait son moment, et ce moment vint trente minutes avant l'atterrissage.

Ce n'était pas par hasard qu'il se trouvait assis à côté de Lawson quand la consigne fut passée d'ajuster les ceintures des fauteuils en vue de la décélération.

Avec les quinze autres passagers, il se trouvait dans la petite cabine obscure, contemplant la Lune qui approchait rapidement. Projetée sur un écran par un objectif qui se trouvait en dehors de la coque, l'image semblait encore plus intense et brillante qu'au naturel. C'était un peu comme s'ils se trouvaient dans un vieux cinéma à l'ancienne mode. Mais ce moyen de voir était beaucoup plus sûr que s'ils avaient eu une vision directe à travers un hublot d'observation.

Les constructeurs d'astronefs avaient toujours lutté bec et ongles contre de tels dispositifs.

Le tragique paysage qui s'étalait sous leurs yeux était impressionnant et inoubliable. Pourtant Spenser ne lui accordait qu'une faible partie de son attention. Il observait l'homme qui était assis à côté de lui, son nez aquilin, ses traits ingrats, à peine éclairés par la lumière de l'écran.

— N'est-ce pas dans cette région que nous voyons, demanda le reporter de sa voix la plus neutre, que s'est perdu ce bateau de touristes ?

— Si, fit l'autre après un assez long moment.

— Je ne connais rien à la Lune… Avez-vous une idée du point où l'on pense que ça s'est produit ?…

Même l'homme le plus taciturne – et c'était une constatation que Spenser avait faite depuis longtemps – ne résiste guère au désir de vous donner un renseignement si, en lui posant une question, vous avez l'air de lui demander une faveur, et si vous lui donnez l'occasion de faire montre d'un savoir supérieur au vôtre. Neuf fois sur dix cette méthode donnait de bons résultats. Elle en donna avec Lawson.

— Ils sont là, dit-il en montrant le centre de l'écran. Vous voyez là les Montagnes Inaccessibles. Et tout autour, c'est la Mer de la Soif.

Spenser contempla, avec un effroi qui n'était pas feint, les taches blanches et noires, au dessin aigu, que formaient les montagnes vers lesquelles ils tombaient. Il espéra que le pilote – humain ou électronique – connaissait bien son métier.

Le vaisseau semblait encore se mouvoir à une vitesse considérable. Mais Spenser comprit bientôt qu'il dérivait vers une région plus plate sur la gauche de l'écran. Les montagnes et la curieuse zone grisâtre qui les entouraient n'étaient maintenant plus au centre de l'image, et glissaient vers la droite.

— Port Roris, s'exclama Tom d'une façon inattendue, en montrant une petite tache sombre à peine visible sur le côté gauche. C'est là que nous allons nous poser.

— Eh bien, dit Spenser – qui était décidé à ne pas laisser se ralentir la conversation – je n'aurais pas aimé atterrir dans ces montagnes. On ne retrouvera jamais ces pauvres diables s'ils sont perdus dans ce désert tourmenté. N'a-t-on pas dit qu'ils avaient été pris sous une avalanche de rochers ?

Tom eut un petit rire donnant à penser qu'il en savait davantage.

— On l'a dit, fit-il sur un ton de scepticisme.

— Quoi ? Ne serait-ce pas exact ?

Tom Lawson, un peu tard, s'avisa qu'il avait peut-être été trop loin.

— Je ne peux pas vous en dire davantage, fit-il de sa voix un peu

criarde.

Spenser n'insista pas.

Il en avait déjà appris suffisamment pour se convaincre de diverses choses.

Clavius City attendrait : il était préférable qu'il reste quelque temps à Port Roris.

Sa conviction fut encore raffermie lorsqu'il constata après l'atterrissage, avec un œil d'ailleurs envieux, que pour Tom Lawson, les habituelles formalités sanitaires, douanières et autres ne durèrent pas plus de trois minutes.

* * *

Quelqu'un qui aurait pu écouter les bruits qui se produisaient à l'intérieur de la coque du *Séléné* aurait été déconcerté. Il aurait entendu un chœur assez peu mélodieux fait de vingt-et-une voix chantant sur tous les registres la célèbre chanson : « Heureux Anniversaire ! »

Quand ce vacarme se fut apaisé, le Commodore Hansteen demanda :

— Y a-t-il quelqu'un d'autre parmi vous, en dehors de Mrs. Williams, dont nous puissions aussi célébrer l'anniversaire ? Je sais, naturellement, que certaines dames, quand elles ont atteint un certain âge, n'aiment pas beaucoup que l'on évoque la date de leur naissance…

Il n'y eut pas d'autres volontaires. Mais la voix du physicien David McKenzie, dominant les rires, se fit entendre.

— A propos des anniversaires, dit-il, on constate quelque chose de bizarre. Et j'ai souvent, grâce à cela, gagné des paris. Sachant qu'il y a trois cent soixante-cinq jours dans l'année, combien de personnes, à votre avis, faudrait-il réunir pour qu'il y ait cinquante pour cent de chances que deux d'entre elles aient leur anniversaire à la même date ?

Il y eut un bref instant de silence. Les passagers examinaient la question. L'un d'eux répondit :

— Eh bien, je pense qu'il faudrait prendre la moitié de trois cent soixante-cinq. Disons cent quatre-vingts.

— C'est la réponse qui vient évidemment à l'esprit – mais elle est complètement fausse. A partir de vingt-quatre personnes formant un groupe vous avez déjà de bonnes chances pour que deux d'entre elles soient nées le même jour du même mois.

— C'est absurde… Vingt-quatre comparé à trois cent soixante-cinq…

— Je regrette, mais c'est ainsi. Et s'il y a plus de quarante personnes, neuf fois sur dix deux d'entre elles auront le même anniversaire. Je suis même convaincu qu'il y a une chance pour que ce soit le cas dans notre petit groupe. Que diriez-vous si nous vérifiions la chose, Commodore ?

— Très bien… D'accord. Je vais faire le tour de la cabine et demander à chacun la date de sa naissance.

— Non, non, protesta McKenzie. Pas de cette façon-là. Il y en a qui pourraient tricher. Les dates doivent être écrites, afin que personne ne les entende…

Une page presque vierge d'un des guides de tourisme fut sacrifiée à cette fin. Elle fut coupée en vingt-deux petits morceaux.

Quand on lut les résultats, on put constater, à l'étonnement de chacun et à la grande joie de McKenzie, que Pat Harris et Robert Bryant étaient nés l'un et l'autre le 23 mai.

— Pur hasard, dit un sceptique.

Sur quoi une demi-douzaine de passagers du sexe masculin se lancèrent dans une discussion mathématique. Mais cela n'enchanta pas les dames. Ou bien les mathématiques ne les intéressaient pas, ou bien elles préféraient ne pas penser à leur date de naissance.

Quand le Commodore estima que cela avait assez duré, il interrompit la discussion.

— Mesdames et Messieurs, dit-il, passons à la partie suivante de notre programme. Je suis heureux de vous faire savoir que notre Comité des Loisirs, qui est composé de Mrs Schuster et du professeur Jaya… Jayawardene, a eu une idée qui est susceptible de nous donner quelque divertissement. Il suggère que nous instaurions un tribunal et que nous soumettions chacun de nous à un interrogatoire. Le but du tribunal est de trouver une réponse à cette question : pourquoi êtes-vous venus sur la Lune ? Naturellement il est possible que certains passagers ne désirent pas être interrogés – car je présume que bon nombre d'entre vous sont ici parce qu'ils fuient la police, ou leurs femmes… Vous aurez donc le droit de refuser de répondre, mais ne nous blâmez pas si nous tirons de ce refus des déductions aussi fâcheuses que possible. Eh bien, que pensez-vous de cette idée ?

Elle fut accueillie avec un enthousiasme visible par les uns et, par d'autres, avec des grognements de désapprobation. Mais comme il n'y avait pas d'opposition vraiment massive, le Commodore passa outre.

Presque automatiquement, Hansteen fut élu président de cette Cour, et non moins automatiquement Irving Schuster fut nommé avocat-général.

Les deux premiers fauteuils furent retournés, de façon à faire face

à l'auditoire : ils rempliraient l'office de l'estrade sur laquelle siège la Cour, et l'avocat-général tout comme le président y prirent place aussitôt.

Lorsque tout le monde fut installé et que le greffier – Pat Harris pour la circonstance – eût invité la foule à faire silence, le président prononça une brève allocution :

— Nous ne sommes pas encore engagés dans une procédure criminelle, dit-il en s'efforçant de garder son sérieux. Ceci n'est qu'une enquête préliminaire. Si un témoin se sent intimidé par mon éminent collègue, il pourra en appeler à la Cour. Greffier, veuillez faire avancer le premier témoin.

— Heu… Votre honneur… Qui est le premier témoin ? demanda le greffier non sans raison.

Il fallut dix minutes de discussion entre la Cour, l'éminent avocat et les membres du public portés aux arguties pour régler ce point important.

Finalement il fut décidé que l'on tirerait au sort, et le premier nom désigné fut celui de David Barrett.

Avec un léger sourire, le témoin s'avança et prit place dans l'étroit espace entre le public et la Cour.

Irving Schuster, qui avait l'impression de ne pas être très imposant en gilet et en caleçon – et qui en effet ne l'était qu'assez peu – s'éclaircit bruyamment la gorge.

— Votre nom est David Barrett.

— C'est exact.

— Votre profession.

— Ingénieur agronome, en retraite.

— Mr. Barrett, voulez-vous dire à la Cour exactement pourquoi vous êtes venu dans la Lune.

— J'étais curieux de voir à quoi cela ressemblait ici. Je disposais du temps et de l'argent nécessaires.

Irving Schuster regarda obliquement Barrett, à travers les verres épais de ses lunettes. Il avait remarqué depuis longtemps que cela avait le don d'intimider les témoins.

Porter des lunettes était d'ailleurs un signe d'excentricité à cette époque, mais les médecins et les avocats – en particulier les plus vieux – continuaient à les recommander, en sorte que les lunettes avaient fini par symboliser le barreau et la médecine.

— Vous étiez curieux de voir à quoi la Lune ressemblait ? répéta Schuster. Ce n'est pas une explication. Pourquoi aviez-vous cette curiosité ?

— Je crains bien que cette question ne soit un peu vague et que je ne puisse pas y répondre. Pourquoi fait-on certaines choses ?

Le Commodore Hansteen se détendit avec un sourire de plaisir.

Tout se passait exactement comme il l'avait souhaité. Ce qu'il fallait, c'était amener les passagers à parler librement d'une chose qui présentait pour tous un intérêt commun et qui ne susciterait ni passion ni controverse. (Et si cela venait à se produire, il lui appartiendrait d'y mettre bon ordre.)

— J'admets, reprit l'avocat, que ma question aurait pu être posée d'une façon un peu plus précise. Je vais essayer de la formuler autrement…

Il réfléchit un instant et fouilla dans ses papiers. Ceux-ci consistaient en pages arrachées à un guide touristique et dans les marges desquelles il avait gribouillé quelques-unes des questions qu'il voulait poser. En fait, il n'avait ces papiers que pour se donner une contenance. Il n'avait jamais aimé officier dans un tribunal sans tenir quelque chose à la main : à certains moments, il était très utile, pour se donner le temps de la réflexion, d'avoir l'air de chercher quelque chose dans ses notes.

— Serait-il correct de demander si vous avez été attiré par les beautés pittoresques de la Lune ?

— Oui. Cela a fait partie de l'attraction qu'elle a exercée sur moi. J'avais lu, naturellement, la littérature touristique, et j'avais vu des films. Je me demandais si la réalité serait aussi bien…

— Et elle le fut ?

— Je dirai, répondit l'autre froidement, qu'elle a très largement dépassé mon attente.

Il y eut un éclat de rire général.

Le Commodore Hansteen frappa sur le dossier de son siège.

— Silence ! dit-il. S'il y a du désordre je ferai évacuer le tribunal.

Ces paroles, comme il l'avait prévu, soulevèrent des rires plus bruyants encore, et il les laissa paisiblement s'apaiser d'eux-mêmes. Quand l'explosion de joie se fut calmée, Schuster reprit la parole. Il le fit sur le ton où il aurait demandé : « Où étiez-vous pendant la nuit du 22 ? »

— Tout cela est très intéressant, Mr. Barrett, dit-il. Ainsi vous êtes venu jusqu'ici à grands frais pour contempler le paysage. Dites-moi, avez-vous jamais vu le Grand Canyon du Colorado ?

— Non. Et vous ?

— Votre Honneur, gémit Schuster, ce témoin met de la mauvaise volonté dans ses réponses.

Hansteen regarda avec sévérité Mr. Barrett, qui ne sembla pas le moins du monde confus.

— Ce n'est pas vous qui menez cette enquête, Mr. Barrett. Vous avez à répondre aux questions, mais il ne vous appartient pas d'en poser.

— Je m'excuse, Mylord, fit le témoin.

— Heu… fit Hansteen, suis-je « Mylord » ? Je croyais plutôt que j'étais « Votre Honneur »…

Il jeta à Schuster un regard Interrogateur.

— Votre Honneur… dit l'avocat, je suggère que chaque témoin vous donne le titre qui est en usage dans son propre pays. Dès l'instant où la déférence requise envers la Cour est observée, cela me semble suffisant.

— Très bien. Continuons…

Schuster se tourna de nouveau vers le témoin.

— J'aimerais savoir, Mr. Barrett, pourquoi vous avez éprouvé le besoin de visiter la Lune alors qu'il y a tant de choses intéressantes sur la Terre que vous n'aviez pas encore vues ? Pouvez-vous nous donner une raison réellement valable de ce comportement illogique ?

C'était une bonne question, une de celles qui pouvaient intéresser tout le monde, et Barrett fit un sérieux effort pour y répondre.

— J'ai déjà vu pas mal de choses sur la Terre, dit-il lentement, avec son accent britannique très prononcé – une chose qui était devenue presque aussi rare que les lunettes de Schuster. J'ai séjourné à l'Hôtel Everest. J'ai vu les deux pôles. Je suis allé au fond du gouffre de Calypso. Je connais donc assez bien notre planète. Disons qu'elle a perdu la faculté de m'étonner. La Lune, au contraire, est un monde complètement nouveau – et un monde qui n'est même pas à vingt-quatre heures du nôtre. Je n'ai pas pu résister à l'attrait de cette nouveauté.

Hansteen n'écoutait que d'une oreille assez distraite cette consciencieuse analyse. Il observait l'auditoire tandis que Barrett parlait. Il commençait déjà à se faire une opinion sur l'équipage et sur les passagers du *Séléné* et à repérer ceux sur qui on pourrait compter au cas où les choses prendraient une vilaine tournure, et ceux qui pourraient donner des ennuis.

L'homme-clef, naturellement était le Capitaine Harris. Le Commodore connaissait bien ce type humain. Il l'avait rencontré souvent dans l'espace – et plus souvent encore dans les établissements d'entraînement pour l'astrotechnique. Chaque fois qu'il avait eu l'occasion de faire un speech devant ces jeunes gens, il avait toujours vu au premier rang une collection de Pat Harris soigneusement rasés et dans des tenues impeccables.

Pat était un jeune technicien compétent mais sans grandes ambitions et qui avait trouvé un travail qui lui convenait parfaitement, un travail n'exigeant de lui que beaucoup de soins et beaucoup de courtoisie. Hansteen était absolument certain que les charmantes passagères n'avaient jamais eu à se plaindre de lui.

C'était de toute évidence un homme loyal, consciencieux, doté de peu d'imagination. Il saurait accomplir son devoir jusqu'au bout, tel

qu'il le voyait, et au besoin il saurait mourir correctement, sans faire d'embarras.

C'était là une vertu que ne possédaient pas beaucoup d'hommes plus doués que lui, et c'était de cette vertu-là que l'on aurait surtout besoin à bord du bateau si dans quatre ou cinq jours ils y étaient encore enfermés.

Miss Wilkins, l'hôtesse, était presque aussi importante à cet égard que le capitaine. Elle ne correspondait certainement pas à l'image stéréotypée de l'hôtesse classique : charmes vaporeux et sourire figé. Cette jeune femme, Hansteen en était sûr, possédait, outre une excellente éducation, un solide caractère. Il est vrai que beaucoup d'hôtesses de l'espace qu'il avait connues avaient ces mêmes qualités.

Au fond, il était très satisfait de l'équipage.

Mais les passagers ?

Bien entendu, et d'une façon générale, ils étaient tous nettement au-dessus de la moyenne. Autrement ils ne seraient pas venus ou n'auraient pas pu venir sur la Lune.

Il y avait, à bord du *Séléné,* une impressionnante réserve de compétences et de talents. Malheureusement, par une ironie de leur situation, aucune de ces compétences, aucun de ces talents ne pouvaient leur être d'un grand secours.

Ce qui était nécessaire, c'était du caractère, de la force d'âme – et, pour tout dire d'un seul mot, du courage.

Peu d'hommes, à cette époque, s'étaient trouvés dans le cas d'avoir à se montrer courageux.

De leur naissance jusqu'à leur mort, ils n'avaient jamais à affronter le danger. Les hommes et les femmes qui se trouvaient dans la cabine du *Séléné* n'avaient aucun entraînement pour faire face à ce qui les attendait peut-être, et Hansteen ne pourrait pas indéfiniment occuper leur esprit avec des jeux et autres distractions.

Il calcula que d'ici douze heures, les premières défaillances allaient se produire. A ce moment-là, il semblerait clair à tout le monde que les équipes de secours qui les recherchaient se heurtaient à de sérieuses difficultés, et que si malgré tout elles finissaient par découvrir le bateau, ce serait peut-être trop tard.

Le Commodore Hansteen jeta un rapide coup d'œil autour de la cabine. En dehors de leurs vêtements légers et du fait qu'ils n'avaient guère pu se livrer à des soins de toilette, ceux qui étaient là gardaient tous l'allure de gens raisonnables, en possession de leur sang-froid.

Quel serait le premier à perdre la tête ?

Chapitre X

Le docteur Tom Lawson, ainsi que l'Ingénieur en Chef Lawrence en fut rapidement convaincu, était une exception au vieux dicton : « Tout savoir, c'est tout pardonner. »

La science que l'astronome avait accumulée en lui, au cours d'une jeunesse sans amour, passée dans une morne institution, il l'avait acquise – réussissant ainsi à échapper au sort que lui réservait son origine – par des prodiges d'intelligence et de persévérance, mais au détriment de certaines autres qualités humaines. Tout cela aidait à mieux le comprendre, sinon à l'aimer davantage.

C'était une malchance, pensait Lawrence, qu'il fût le seul savant, dans un rayon de trois cent mille kilomètres, à avoir un détecteur à infrarouge et à savoir s'en servir.

L'astronome était maintenant assis sur le siège d'observation de *Glisseur II,* apportant les derniers ajustements au grossier mais efficace dispositif qu'il avait aménagé. Un trépied de caméra avait été fixé sur le toit de l'esquif et le détecteur avait été monté sur ce trépied de façon à pouvoir se mouvoir dans toutes les directions.

Il semblait fonctionner, mais il était difficile de l'affirmer avec certitude dans ce petit hangar pressurisé où il y avait dans tous les coins des sources de chaleur. Le seul test valable serait celui qui serait fait dans la Mer de la Soif.

— Tout est prêt, dit bientôt Lawson à l'Ingénieur en Chef. Mais je voudrais dire un mot à l'homme qui va s'en servir.

Lawrence le regarda pensivement. Il semblait hésiter. Il y avait de très forts arguments pour et contre ce qu'il envisageait. Mais il ne fallait pas que ses sentiments personnels influent sur la décision qu'il allait prendre. Le problème était trop important pour cela.

— Vous savez porter un scaphandre, n'est-ce pas ? demanda-t-il brusquement à Lawson.

— Je n'en ai jamais porté de ma vie. Sur Lagrange II, on ne s'en sert que quand il est nécessaire de faire un travail à l'extérieur, et nous laissons cela aux ingénieurs.

— Eh bien, je vais vous donner une occasion d'apprendre, dit Lawrence, en feignant d'ignorer le geste de refus de Lawson. (Si toutefois c'était un geste de refus : la plupart des attitudes rogues de l'astronome, pensa l'ingénieur, n'étaient peut-être qu'indifférence envers les bonnes manières plutôt que franche hostilité). Ce n'est pas très compliqué quand vous voyagez dans un « glisseur ». Vous n'avez qu'à rester assis dans le siège de l'observateur, et l'auto-régulateur prendra soin de l'oxygène, de la température et du reste. Il n'y a qu'un seul problème…

— Qui est ?

— Êtes-vous sujet à des malaises quand vous êtes enfermé dans un espace étroit ?

Tom hésita. Il n'aimait pas avouer ses faiblesses. Il avait naturellement passé les tests pour pouvoir séjourner dans l'espace, et il soupçonnait – à juste raison d'ailleurs – qu'il avait eu des notes assez basses après certaines épreuves. Il ne souffrait évidemment pas de claustrophobie aiguë, sans quoi il n'aurait jamais pu monter dans un astronef. Mais il y avait une grosse différence entre un astronef et un scaphandre.

— Je pourrai faire ce que vous me demandez, dit-il finalement.

— N'essayez pas de nous faire croire que vous le pourrez si vous ne le pouvez pas, insista Lawrence. Je pense qu'il serait bon que vous veniez avec nous. Mais je ne veux pas vous pousser dans la voie d'un héroïsme mal placé. Tout ce que je vous demande, c'est que vous preniez raisonnablement votre décision avant que nous quittions ce hangar. Ensuite, quand nous serons à vingt kilomètres en mer, il serait un peu tard pour que vous ayez des arrière-pensées.

Tom regarda le « glisseur » et se mordit la lèvre. L'idée de naviguer sur ce frêle engin à travers cette infernale mer de poussière lui semblait folle. Mais ces hommes le faisaient tous les jours… Et si quelque chose n'allait pas avec le détecteur, il y avait au moins une chance pour que lui, Lawson, pût le remettre en marche.

— Nous avons un scaphandre qui vous ira, lui dit Lawrence. Essayez-le. Cela vous aidera peut-être à prendre votre décision.

Tom dut lutter pour se glisser dans ce vêtement à la fois souple et rêche. Il tira sur la fermeture éclair qui bouclait le devant. Il n'avait pas encore mis le casque. Il se sentait passablement ridicule. La bouteille d'oxygène fixée à son harnachement lui parut absurdement petite, et Lawrence nota son regard anxieux.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il. Cette bouteille constitue simplement la réserve pour quatre heures.

Vous n'aurez même pas à vous en servir. La réserve principale est sur le « glisseur ». On va vous mettre le casque. Faites attention à votre nez…

Tom put voir, à l'expression de ceux qui l'entouraient, qu'il s'agissait d'un acte important.

Tant que vous n'aviez pas le casque sur la tête, vous faisiez encore partie de l'espèce humaine. Ensuite, vous étiez seul, à l'intérieur d'un minuscule univers mécanique. Même s'il y avait des hommes à quelques centimètres de vous, vous ne pouviez plus les voir qu'à travers une épaisse plaque de matière plastique, vous ne pouviez plus leur parler que par radio. Vous ne pouviez même pas les toucher, sauf à travers une double couche de peau artificielle.

Quelqu'un a écrit un jour que la mort dans un scaphandre était une mort affreusement solitaire. Pour la première fois en cet instant, Tom comprit combien cela devait être vrai.

Soudain il entendit la voix de l'Ingénieur en Chef : elle sortait des petits microphones qui se trouvaient à l'intérieur du casque.

— Le seul appareil dont vous ayez à vous occuper, lui disait Lawrence, est l'appareil d'intercommunication, qui est sur le petit panneau à votre droite. Normalement, vous êtes relié au pilote. Le circuit fonctionnera tant que vous serez tous les deux sur le « glisseur ». Vous pouvez parler tant que vous le voulez. Mais dès que vous coupez cette connexion, il faut vous servir de la radio – comme vous le faites en ce moment avec moi. Pressez sur le bouton de transmission, et parlez.

Tom fit ce que l'autre lui disait, puis il demanda :

— Qu'est-ce que c'est que ce bouton rouge qui a l'air de commander un signal d'alarme ?

— Vous n'aurez pas à vous en servir… du moins je l'espère. Il actionne en cas de péril un signal spécial qui fonctionne jusqu'à ce qu'on vienne vous chercher. Mais ne touchez à aucun de ces appareils qui sont sur le scaphandre, et surtout pas à celui-là. Si vous aviez à les utiliser, nous vous le dirions.

— Je ne toucherai à rien, dit Tom. Je suis prêt. Nous pouvons partir.

Il fit quelques pas, très maladroitement, car il n'était accoutumé ni au scaphandre, ni à la pesanteur lunaire. Il prit place sur le siège de l'observateur de *Glisseur II*. Une sorte de cordon ombilical, qui partait de sa hanche droite, fut branché, faisant communiquer son scaphandre avec la réserve d'oxygène et le circuit électrique. Sur cet esquif, il pouvait être maintenu en vie – bien que d'une façon peu confortable – pendant deux ou trois jours.

Le petit hangar était à peine assez grand pour les deux « glisseurs ». Il ne fallut cependant que quelques minutes pour que les pompes évacuent l'air. En sentant son vêtement se raidir autour de lui, Tom éprouva un commencement de panique. Mais comme l'ingénieur et les deux pilotes l'observaient il ne voulut pas leur donner la satisfaction de penser qu'il avait peur. Mais il ignorait qu'aucun homme ne peut se garder d'une certaine appréhension lorsque, pour la première fois de sa vie, il fait connaissance avec le vide sans autre protection qu'un scaphandre.

Les portes en forme de coquilles pivotèrent. Il eut la sensation que des doigts fantomatiques le touchaient tandis que les dernières bouffées d'air se dispersaient dans l'espace, en exerçant sur son vêtement une légère pression.

Alors, la grise surface de la Mer de la Soif, plate et monotone,

s'étendit devant lui jusqu'à l'horizon.

Pendant un moment il lui sembla impossible que ce qu'il voyait tout autour de lui, à quelques mètres, était réel et correspondait aux images qu'il avait étudiées du lointain espace. (Il se demanda qui, maintenant, se servait du télescope de cent centimètres ? Un de ses collègues, du haut de son observatoire sur le satellite artificiel, était-il en train de scruter la Lune ?)

Ce qu'il voyait, lui, n'était pas une image projetée sur un écran par des électrons en mouvement, mais bien la réalité même, cette substance étrange et amorphe qui avait englouti vingt-deux hommes et femmes sans que l'on retrouvât la trace de leur bateau. C'était cette Mer de la Soif à travers laquelle il allait maintenant, lui, Tom Lawson, s'aventurer sur un engin fragile.

Mais il n'eut pas le temps de beaucoup réfléchir. Le « glisseur » vibra au dessous de lui et les propulseurs se mirent en mouvement. A la suite de *Glisseur I,* l'appareil sur lequel il était se mit à avancer lentement sur la surface nue de la Lune.

Les longs rayons du soleil qui commençait à monter dans le ciel les frappèrent dès qu'ils sortirent de l'ombre des bâtiments du port. Même avec la protection des filtres automatiques, il était dangereux de regarder en face cette terrible lumière d'un bleu blanchâtre qui surgissait du ciel oriental.

Le ciel oriental ? Non. Tom corrigea aussitôt cette erreur qu'il venait de faire. Il n'était pas sur la Terre, mais sur la Lune. Le soleil se levait à l'ouest.

« Ainsi, se disait-il, nous allons vers le nord-est, à travers le Sinus Roris, suivant le trajet même qui fut celui du *Séléné* – de ce bateau qui n'est pas revenu. »

Maintenant que les dômes assez bas du port s'amenuisaient à l'horizon, l'astronome éprouva un peu l'ivresse et l'excitation que donnent toutes les formes de vitesse. Mais cette sensation ne dura que quelques minutes, jusqu'au moment où tous les repères qui se trouvaient au sol eurent disparu. Il eut alors l'impression illusoire de se trouver au centre même d'une plaine infinie.

Malgré les remous des propulseurs en éventails et les retombées silencieuses des paraboles de poussière derrière eux, ils semblaient ne plus bouger.

Tom, bien que sachant qu'ils allaient à une vitesse qui leur permettrait de traverser la mer en deux heures, dut pourtant lutter contre la peur qu'ils ne fussent à des années-lumière de toute possibilité de secours. C'est à ce moment-là qu'il commença, un peu tardivement, à éprouver, en rechignant, du respect pour les hommes avec lesquels il travaillait.

L'endroit lui parut propice pour commencer à vérifier son

équipement. Il brancha son détecteur et le fit se mouvoir dans toutes les directions au-dessus de l'étendue déserte qu'ils venaient de traverser. Avec une paisible satisfaction, il nota les deux traces de lumière aveuglante que laissaient derrière eux leurs esquifs sur la surface obscure de la mer.

Ce test, il est vrai, était d'une facilité enfantine. Le fantôme de la puissance thermique du *Séléné* serait un million de fois plus malaisé à détecter dans la chaleur croissante de l'aube. Mais le résultat n'en était pas moins encourageant. S'il ne s'était pas produit, il aurait été inutile de continuer la recherche.

— Comment ça marche ? demanda l'Ingénieur en Chef qui avait dû l'observer de l'autre « glisseur ».

— J'ai l'impression, répondit prudemment Tom, que ça va normalement.

Il pointa le détecteur vers le croissant lumineux de la Terre. C'était un objectif un peu plus difficile mais pas réellement redoutable, car une très grande sensibilité n'était pas nécessaire pour capter la douce chaleur que la planète mère irradiait dans la froide nuit de l'espace.

Le résultat ne se fit pas attendre… La Terre, à l'examen par l'infrarouge, donnait une image étrange et tout d'abord déroutante. Elle ne ressemblait plus à un croissant nettement délimité et géométriquement parfait, mais à une sorte de champignon déchiré dont la tige se serait trouvée le long de l'équateur.

Il ne fallut à Tom que quelques secondes pour interpréter cette image. Les deux pôles avaient disparu – ce qui était très compréhensible, car ils étaient trop froids pour être détectés avec ce degré de sensibilité. Mais pourquoi cette protubérance en travers de la partie non éclairée de la planète ? Il comprit alors que ce qu'il voyait là était produit par les océans tropicaux, qui irradiaient pendant la nuit la chaleur qu'ils avaient emmagasinée durant le jour.

Avec l'infrarouge, la nuit équatoriale était plus brillante que le jour polaire.

Cela lui remit en mémoire le fait qu'aucun savant ne devrait jamais oublier : les sens humains ne reçoivent qu'une image partielle et déformée de l'univers.

Tom Lawson n'avait jamais entendu parler du thème platonicien des prisonniers enchaînés dans une caverne ; ces prisonniers voyaient des ombres projetées sur le mur et essayaient d'en déduire la réalité du monde extérieur. Platon aurait été certainement intéressé par la question suivante : des deux images de la Terre, celle qui la montrait sous la forme d'un croissant parfait, visible pour l'œil, et celle où elle avait l'aspect d'un champignon déchiqueté, laquelle était réelle ? Ni l'une ni l'autre, peut-être…

* * *

Le bureau était petit, même pour Port Roris.

Port Roris n'était qu'une station de transit entre là face de la Lune tournée vers la Terre et l'autre face, et un point de départ pour les touristes qui visitaient la Mer de la Soif. Mais pendant quelque temps, il n'y aurait certainement personne pour songer à faire des promenades de ce côté-là…

Le port avait eu un bref moment de célébrité trente ans plus tôt. C'était une base utilisée par un des rares forbans de la Lune qui aient réussi, un nommé Jerry Budker, qui avait fait une petite fortune en vendant de fausses reliques provenant, disait-il, de *Lunik II*. Le personnage n'était évidemment pas aussi excitant que Robin Hood ou Billy le Kid, mais la Lune n'avait rien à offrir de mieux.

Maurice Spenser était plutôt satisfait que Port Roris ne fût qu'une aussi petite ville, bien tranquille, avec son dôme unique. Mais il suspectait que cette tranquillité ne durerait pas bien longtemps, notamment quand ses collègues de Clavius City apprendraient qu'un chef de service des Informations Interplanétaires s'attardait ici sans raison apparente et ne semblait pas pressé de gagner la grande ville de la Lune (Clavius City comptait 52.647 habitants.)

Quant à ses supérieurs sur la Terre, à qui il avait envoyé un message, ils se fieraient à son jugement et devineraient sans doute sur quelle affaire il était. Mais tôt ou tard, les concurrents le devineraient aussi. En attendant, toutefois, il avait sur eux une belle avance…

L'homme avec qui il s'entretenait était le capitaine de l'*Auriga*. Celui-ci était toujours de mauvaise humeur. Il venait de passer au téléphone une heure vaine et compliquée pour essayer de régler avec les agents de sa firme le transbordement de sa cargaison. McIver, McDonald, MacCarthy et McCulloch (société à responsabilité limitée) semblaient penser que c'était sa faute si l'*Auriga* avait dû se poser à Port Roris. Finalement, il avait raccroché après avoir demandé que la chose soit réglée avec le bureau central. Comme à Édimbourg c'était un dimanche matin, cela pourrait demander un bon bout de temps.

Le capitaine Anson se radoucit après le second whisky. Un homme capable de trouver du « Teacher » à Port Roris méritait de la considération. Il demanda à Spenser comment il avait pu se le procurer.

— La puissance de la Presse, répondit l'autre en riant. Un reporter ne révèle jamais ses sources. S'il le faisait, il ne resterait pas longtemps

dans le métier.

Il ouvrit sa serviette et en tira un paquet de cartes et de photos.

— Je vais avoir à faire, dit-il, un très gros travail avant longtemps, et je vous serais obligé, Capitaine, de ne parler à personne de ce que je vais vous dire. C'est extrêmement confidentiel, tout au moins pour le moment.

— Naturellement. Il s'agit, n'est-ce pas, du *Séléné ?*…

— Ainsi vous l'avez deviné ? Vous avez raison… Tout cela peut ne mener à rien. Mais il faut que je m'y prépare.

Il étala une des photos sur le bureau. C'était une vue de la Mer de la Soif, provenant d'une série standard éditée par les Services Géographiques de la Lune. La photo avait été prise à basse altitude par un satellite de reconnaissance. Bien que le photographe eût opéré l'après-midi, et que les ombres fussent orientées en sens opposé, l'image était presque identique à celle que Spenser avait vue sur l'écran un peu avant l'atterrissage. Il l'avait étudiée si minutieusement que maintenant il la connaissait par cœur.

— Voici les Montagnes Inaccessibles, dit-il. Elles se dressent d'une façon très abrupte au-dessus de la mer et elles ont une altitude de près de deux mille mètres. Cet ovale sombre est le Lac du Cratère.

— C'est là que le *Séléné* s'est perdu ?

— Il a pu s'y perdre, mais il semble qu'on ait maintenant quelques doutes à ce sujet. Notre jeune ami si sociable que nous avons pris sur Lagrange II a la preuve que le bateau a en fait sombré dans la Mer de la Soif, quelque part dans cette zone… Dans ce cas, les gens qui étaient à bord sont sans doute encore vivants. Et s'ils le sont, Capitaine, il va y avoir, à une centaine de kilomètres d'ici, une opération de sauvetage du tonnerre de Dieu ! Port Roris va devenir le point de mire du système solaire.

— Bah ! C'est votre job de vous occuper de cela. Qu'est-ce que je viens faire là-dedans ?

Une fois de plus, Spenser posa son doigt sur la carte.

— Ici, Capitaine. C'est ici que je veux aller. Je désire louer votre cargo. Et je voudrais que vous me déposiez, avec un cameraman et deux cents kilos de matériel de télévision, sur la falaise occidentale des Montagnes Inaccessibles…

* * *

— Je n'ai pas d'autre question à poser, Votre Honneur, déclara l'avocat Schuster.

Et il s'assit brusquement.

— Très bien, fit le Commodore Hansteen. Je demande au témoin de ne pas quitter l'enceinte du tribunal.

Parmi les éclats de rire, David Barrett regagna son fauteuil. Il s'était très bien comporté. Bien que la plupart de ses réponses eussent été méditées et sérieuses, elles avaient été égayées par des pointes d'humour et l'auditoire avait été constamment tenu en haleine.

Si les autres témoins savaient se montrer aussi intéressants, cela résoudrait le problème des distractions jusqu'au moment où il ne se poserait plus. Car si chacun devait évoquer les souvenirs de toute sa vie pour expliquer son point de vue, il y aurait encore quelqu'un qui parlerait quand les réservoirs d'oxygène arriveraient au bout de leur rouleau…

Hansteen regarda sa montre. Il y avait encore une heure à tuer avant leur frugal repas. Convenait-il de changer d'exercice ? De revenir à *Shane,* ou bien (en dépit des objections de Miss Morley) de passer à cet absurde roman historique ? Mais ne valait-il pas mieux continuer sur la lancée, maintenant que tout le monde était dans un état réceptif ?

— Si vous êtes du même avis que moi, dit le Commodore, je pourrai appeler un autre témoin…

— Je suis tout à fait d'accord, s'écria Barrett, qui maintenant se sentait à l'abri d'un nouvel interrogatoire.

Même les joueurs de poker se montrèrent favorables. Le greffier tira donc un autre nom de la cafetière dans laquelle les petits morceaux de papier avaient été mélangés.

Il eut l'air si surpris en regardant celui qu'il avait pris dans sa main que Hansteen lui demanda :

— Qu'y a-t-il ? Est-ce votre propre nom que vous avez tiré ?

— Heu… non, fit le greffier en jetant à l'avocat un sourire malicieux. C'est le nom de Mrs. Myra Schuster.

Mrs. Schuster se leva lentement. Elle était imposante, formidable, bien qu'elle eût perdu un kilo ou deux depuis qu'ils avaient quitté Port Roris.

— Votre Honneur, dit-elle, j'élève une objection…

Elle montrait du doigt l'avocat, son mari, qui semblait embarrassé et tentait de se cacher derrière ses notes.

— Est-il convenable que ce soit lui qui me questionne ? demanda la grosse dame.

— Je suis prêt à me retirer, dit Irving Schuster.

— J'allais moi-même, fit Hausteen, soutenir l'objection de Mrs. Schuster. Je suis disposé à me charger de l'interrogatoire. A moins qu'il n'y ait quelqu'un de qualité qui veuille le faire…

Il y eut un bref silence. Puis – à la surprise et à la satisfaction de

Hansteen – un des joueurs de poker se leva.

— Bien que je ne sois pas avocat, votre Honneur, j'ai une certaine expérience juridique. Je suis prêt à vous assister.

— Très bien, Mr. Harding. Voici votre témoin.

Harding prit la place de Schuster en face de l'auditoire. C'était un homme bien bâti, au visage énergique. Il s'était présenté comme directeur de banque, mais cette profession ne s'accordait pas avec son aspect extérieur, et Hansteen se demandait s'il leur avait dit la vérité sur ce point.

— Votre nom est Myra Schuster ? Commença-t-il.

— Oui.

— Et que faites-vous, Mrs Schuster, sur la Lune ?

La grosse dame sourit.

— C'est une question à laquelle il est facile de répondre. On m'a dit qu'ici je ne pèserais que vingt kilos… C'est pourquoi je suis venue.

— Mais pourquoi désirez-vous ne peser que vingt kilos ?

Elle regarda Harding comme si celui-ci lui demandait quelque chose de très stupide.

— Autrefois, dit-elle, j'étais danseuse…

Elle prit soudain une expression rêveuse et ajouta :

— J'ai dû y renoncer, naturellement, quand j'ai épousé Irving.

— Pourquoi dites-vous « naturellement » ?

Elle regarda son mari, qui semblait assez mal à l'aise. On aurait dit qu'il allait soulever quelques objections, mais il resta silencieux.

— Oh ! Il affirmait que ce n'était pas suffisamment décent. Et je crois qu'il avait raison… En tout cas en ce qui concerne le genre de danse que je pratiquais.

C'en fut trop pour Mr. Schuster. Il se leva brusquement et sans tenir le moindre compte de la Cour, il s'écria :

— Voyons, Myra ! Il n'était pas nécessaire de…

Elle répliqua immédiatement, retrouvant un accent argotique quelque peu démodé :

— Oh ! Irv, quelle importance cela a-t-il maintenant ? Cessons de jouer et soyons nous-mêmes. Cela m'est égal que ces gens sachent que je dansais à *l'Astéroïde Bleu* et que tu m'as tirée de là un jour où la police faisait une descente dans l'établissement…

Irving se rassit en bredouillant tandis que l'auditoire était saisi d'une quinte de rire que Son Honneur ne fit rien pour apaiser.

Ce qu'Hansteen souhaitait le plus, c'était précisément des détentes de ce genre. Quand les gens riaient ils n'avaient pas peur.

Mais il continuait à s'étonner au sujet de Mr. Harding, dont les questions banales mais malicieuses avaient provoqué ces joyeux éclats. Pour un homme qui déclarait ne pas être avocat, il s'en était bien tiré, et il serait curieux de voir comment il se comporterait quand il se

trouverait à son tour dans le rôle du témoin et que Schuster aurait repris sa place.

Chapitre XI

Enfin il y eut quelque chose pour rompre la monotonie de la Mer de la Soif.

Un point lumineux minuscule mais très brillant venait de surgir au-dessus de l'horizon. Il fut suivi d'un second, puis d'un troisième, tandis que les « glisseurs » continuaient leur course. Les pics des Montagnes Inaccessibles commençaient à pointer par-dessus le bord de la Lune.

Comme d'habitude, il n'y avait aucun moyen de juger de leur distance. Ils auraient pu n'être que de tout petits rochers très proches – ou au contraire ils auraient pu ne pas faire partie de la Lune mais appartenir à un autre monde géant et hérissé, situé à des millions de kilomètres dans l'espace.

En réalité, les montagnes étaient à une cinquantaine de kilomètres. Les « glisseurs » les auraient atteintes d'ici une demi-heure.

Tom Lawson fut content de les voir. Maintenant il avait quelque chose pour occuper ses yeux et son esprit. Il commençait à se demander s'il n'allait pas devenir fou à force de contempler cette plaine qui apparemment semblait infinie. Il s'en voulait à lui-même de se montrer si illogique. Il savait que l'horizon était réellement très près, et que la Mer de la Soif n'était qu'une petite partie de la surface de la Lune, qui elle-même n'était pas très grosse. Pourtant, tandis qu'il était là assis dans son scaphandre, avec l'impression de n'aller nulle part, il se souvenait de ces horribles cauchemars au cours desquels on se débat de toutes ses forces pour échapper à quelque effrayant péril, sans toutefois pouvoir bouger.

Tom avait souvent eu de tels cauchemars, et il lui semblait qu'en ce moment même il en vivait un.

Mais l'apparition des montagnes lui démontra qu'ils avaient avancé. L'ombre que projetait leur « glisseur » ne semblait plus figée comme il en avait eu parfois l'impression. Il pointa le détecteur dans la direction des pics illuminés et obtint une vive réaction.

Comme il s'y était attendu, ces rochers, du côté où ils étaient tournés vers le soleil, avaient déjà emmagasiné une forte chaleur. Bien que la journée lunaire fût à peine commencée, les montagnes étaient déjà brûlantes. Il faisait plus froid au niveau de la « mer ». La surface poussiéreuse n'atteindrait sa température maxima que vers le milieu de la journée – c'est-à-dire après l'équivalent de sept jours terrestres. Et c'était là une chose importante en ce qui concernait le travail auquel ils allaient se livrer : bien qu'il fît jour maintenant, il avait encore une petite chance de détecter une source de chaleur même extrêmement faible.

Vingt minutes plus tard les montagnes se dressaient devant eux, toutes proches et énormes. Les « glisseurs » ralentirent.

— Il vaut mieux ne pas dépasser leur trace, expliqua Lawrence. Regardez avec attention… Juste au-dessous de ce double pic, sur la droite, vous voyez une ligne verticale sombre. Vous y êtes ?

— Oui, je vois…

— C'est l'entrée de la gorge qui mène au Lac du Cratère. Le point thermique que vous avez repéré s'en trouve à trois kilomètres à l'ouest. Nous ne pouvons pas encore le voir car il est au-dessous de l'horizon. Par quel côté désirez-vous que nous l'approchions ?

Lawson réfléchit. Il faudrait que ce soit par le nord ou par le sud. S'ils arrivaient de l'ouest, ils auraient ces rochers brûlants dans leur champ de vision. Par l'est l'approche était encore moins recommandée ; car ils auraient dans les yeux le soleil levant.

— Faites un détour pour aborder l'endroit par le nord, dit-il. Et indiquez-moi quand nous en serons à deux kilomètres.

Les « glisseurs » accélérèrent.

Bien qu'il n'y eût aucune chance de repérer quoi que ce fût pour le moment, Tom mit en marche son appareil de détection et le fit aller et venir, balayant la surface qui était devant eux. Il voulait simplement vérifier une supposition qu'il avait faite – à savoir que les couches supérieures de poussière devaient être à une température uniforme, toute différence ne pouvant être due qu'à l'homme. S'il se trompait…

Or il se trompait. Il avait fait une hypothèse absolument fausse. Sur l'écran, la mer apparut comme un confus mélange de taches claires et de taches sombres, plus exactement comme un mélange de zones de chaleur et de froid. Les différences de température n'étaient que d'une fraction de degré, mais le tableau était désespérément embrouillé. Il n'y aurait aucune possibilité de localiser, dans cette confusion thermique, une source individuelle de chaleur.

Tom Lawson en eut le cœur chaviré. Ses regards quittèrent l'écran pour se poser, incrédules, sur la surface poussiéreuse. A l'œil nu, elle semblait absolument unie, homogène. Partout la même étendue grisâtre. Mais avec l'infrarouge, elle ressemblait à une mer terrestre, par un temps quelque peu nuageux, alors que les lumières et les ombres jouent à la surface des eaux.

Pourtant il n'y avait pas de nuages ici pour projeter leurs ombres sur cette mer aride. Ce bariolage devait avoir une autre cause. Quelle qu'elle fût, Tom se sentait trop déprimé pour rechercher une explication scientifique.

Il avait fait tout ce chemin pour venir jusque sur la Lune, il avait risqué sa vie et son équilibre mental sur ce stupide esquif – et tout cela pour que finalement ses espérances, basées sur une expérimentation

soigneusement conduite, soient ruinées par une fantaisie de la nature ! C'était la pire chose qui pouvait lui arriver, et il éprouvait de la pitié envers lui-même.

Il lui fallut plusieurs minutes pour s'apitoyer aussi sur le sort des gens qui se trouvaient à bord du *Séléné.*

* * *

— Ainsi donc, dit le capitaine de *l'Auriga,* avec un calme exagéré, vous voudriez atterrir sur les Montagnes Inaccessibles ? C'est une idée bigrement intéressante.

Il était évident pour Spenser que le capitaine Anson ne l'avait pas pris au sérieux. Ce dernier sans doute pensait qu'il avait à faire à un journaliste un peu fou et ne se rendant pas très bien compte de ce qu'une telle demande impliquait. Cela eût été vrai vingt-quatre heures plus tôt, lorsque le plan de Spenser n'était encore qu'un vague rêve dans son esprit. Mais maintenant, il avait toutes les informations voulues sous la main et il savait exactement ce qu'il faisait.

— Capitaine, dit-il, je vous ai entendu vous vanter que vous pourriez poser votre astronef à moins d'un mètre d'un point donné. Est-ce exact ?

— Eh bien… En étant un peu aidé par le computeur… Oui…

— Parfait. Alors, jetez un coup d'œil sur cette photographie.

— Qu'est-ce qu'elle représente ? Glasgow un samedi soir où il y a du brouillard ?

— Oh ! Il s'agit d'un agrandissement assez mauvais, mais néanmoins il nous montre tout ce que nous désirons savoir. Il représente la zone qui se trouve juste au-dessous du pic occidental dans ces montagnes. Dans quelques heures, j'aurai une épreuve bien meilleure, et une carte avec des indications précises – le Service Géographique de la Lune est en train de me préparer cela. Mon opinion est qu'il y a ici une large terrasse au flanc de la montagne – une terrasse suffisamment grande pour qu'une douzaine d'astronefs puissent s'y poser. Et elle est suffisamment plate, en particulier ici… Et ici… Ainsi donc un atterrissage ne poserait pas de problèmes, de votre point de vue…

— Pas de problèmes techniques, peut-être. Mais avez-vous une idée de ce que cela pourrait coûter ?

— C'est mon affaire, Capitaine… Nous pensons que cela peut en valoir la peine…

Spenser aurait pu en dire davantage, mais il n'est pas bon, en

affaires, de montrer à quelqu'un jusqu'à quel point on a besoin de ses services. Ce qu'il projetait serait peut-être le plus gros événement, en matière d'information, qu'on ait enregistré en dix ans : le premier sauvetage effectué dans l'espace sous les yeux mêmes des caméras de télévision.

Il y avait eu déjà, on ne le savait que trop, beaucoup d'accidents et de désastres survenus dans le vide interplanétaire, mais ils avaient manqué d'éléments dramatiques et de suspense. Les victimes avaient péri instantanément. Ou lorsqu'on avait appris le sinistre, tout espoir de les secourir avait été absolument impensable. De telles tragédies faisaient une grosse information, mais dont l'intérêt était aussitôt épuisé. On ne pouvait pas en tirer des récits passionnants sur le plan humain, comme ce pouvait être le cas cette fois-ci.

— Et il n'y a pas seulement la question d'argent, dit le capitaine (bien que son ton impliquât qu'elle était néanmoins de la plus haute importance). Même si les propriétaires du cargo sont d'accord, il vous faudra avoir une autorisation spéciale du Contrôle de l'Espace sur cette face de la Lune.

— Je sais… Et quelqu'un précisément s'en occupe à l'heure qu'il est. Tout cela peut très bien s'organiser…

— Et pour l'assurance ? Notre police ne couvre pas de petites opérations comme celle-ci…

Spenser se pencha en travers de la table pour laisser tomber son argument massue.

— Capitaine, dit-il, les Informations Interplanétaires sont disposées à faire un dépôt couvrant la valeur assurée de l'astronef – c'est-à-dire, si je suis bien renseigné, la somme d'ailleurs un peu surfaite de six millions quatre cent vingt-cinq mille dollars sterling.

Le capitaine Anson eut un battement des paupières et son attitude changea aussitôt. Il se servit à boire, pensivement, et il dit :

— Je n'aurais jamais imaginé que j'allais faire de l'alpinisme à mon âge. Mais si vous êtes assez fous pour risquer six millions de dollars, alors je me sentirai le courage d'affronter les montagnes…

* * *

Au grand soulagement de son mari, l'interrogatoire de Mrs Schuster fut interrompu pour le déjeuner.

C'était une dame bavarde, et elle avait été évidemment très heureuse de l'occasion – qui ne lui avait pas été offerte depuis des années – de pouvoir parler tout à sa guise.

Sa carrière, pour autant qu'il semblait, n'avait pas été des plus distinguées jusqu'au moment où le destin et la police y avaient mis fin brusquement. Mais elle avait vu pas mal de choses et connu de grandes vedettes au début du siècle. Ce qu'elle raconta éveilla des souvenirs lointains de leur propre jeunesse dans l'esprit des passagers les plus âgés. A un moment même, et sans que la Cour protestât, elle amena tout l'auditoire à reprendre avec elle cette vieille et agréable rengaine : *Spacesuit Blues.*

En sa qualité de mainteneur du moral dans le groupe, le Commodore Hansteen estima que Mrs Schuster valait son pesant d'or – ce qui n'était pas peu dire.

Après le déjeuner – que certains passagers s'arrangèrent pour faire durer une heure et demie, car ils ne mangeaient qu'avec une lenteur extrême – on reprit la lecture, et ceux qui avaient réclamé *l'Orange et la Pomme* l'emportèrent finalement. Comme le roman se passait en Angleterre, il fut décidé que seul Mr Barrett était qualifié pour cette lecture. Il protesta vigoureusement, mais toutes ses objections furent étouffées.

— Très bien, dit-il à contre-cœur. Alors, commençons. Chapitre un. Drury Lane… 1665…

Ah ! L'auteur n'avait pas perdu de temps ! Moins de trois pages après le début, Sir Isaac Newton expliquait les lois de la gravitation à Mistress Gwynn, qui avait déjà laissé entendre qu'elle le paierait en retour. Quelle forme prendrait cette promesse, Pat Harris pouvait aisément le deviner. Mais son travail l'appelait ailleurs. Les distractions étaient pour les passagers. L'équipage avait autre chose à faire.

— Il y a un casier de vivres de secours que je n'ai pas encore ouvert, lui dit Miss Wilkins tandis que la porte de la valve d'entrée se refermait doucement derrière eux, étouffant les phrases soigneusement articulées par Mr Barrett. Nous n'avons plus beaucoup de biscuits et de confiture. Mais la situation est meilleure en ce qui concerne la viande comprimée.

— Cela ne m'étonne pas, répondit Pat. Les passagers en sont dégoûtés. Regardons un peu ces feuilles d'inventaires.

L'hôtesse lui tendit les feuilles dactylographiées, qui portaient de nombreuses annotations au crayon.

— Nous allons commencer avec cette caisse.

— Qu'y a-t-il dedans ?

— Du savon et des serviettes de papier.

— Bon. Ce n'est pas comestible. Et dans celle-ci ?

— Du sucre candi. Je voulais le garder pour quand nous fêterions… Pour quand on nous aurait retrouvés…

— C'est une bonne idée… Mais vous pourriez nous en donner un

peu ce soir. Un petit morceau pour chacun. Dans un grog. Et ceci ?

— Une boîte de mille cigarettes.

— Assurez-vous bien que personne ne les a vues. J'aurais préféré que vous ne me le disiez pas.

Pat adressa à Sue un pâle sourire et passa à la caisse suivante. Il était clair que la nourriture ne posait pas un problème majeur, mais il fallait néanmoins veiller à sa distribution.

Il connaissait les manies de l'administration.

Après leur sauvetage, un quelconque employé – ou un appareil électronique – leur demanderait tôt ou tard des comptes précis sur la façon dont les vivres avaient été utilisés.

Après leur sauvetage… Croyait-il réellement que cela se produirait ? Il y avait plus de deux jours qu'ils avaient disparu, et ils n'avaient pas enregistré le moindre signe prouvant que l'on s'occupait d'eux. Comment ce signe aurait-il pu se manifester ? Il n'en savait rien, mais il avait espéré quelque chose.

Le voyant plongé dans sa méditation, Sue lui demanda anxieusement :

— Qu'est-ce qui ne va pas, Pat ?

— Oh ! Rien, dit-il sur un ton un peu sarcastique. Nous rentrerons au port dans cinq minutes. Ce fut une charmante promenade, ne pensez-vous pas ?

Elle le regarda avec un air d'incrédulité, et soudain elle rougit, tandis que ses yeux s'embuaient de larmes.

— Excusez-moi, dit Pat, brusquement confus. Je n'avais pas l'intention de… Tout cela a exigé pour nous deux une grosse tension d'esprit, et vous avez été merveilleuse. Je ne sais pas ce que nous aurions pu faire sans vous, Sue…

Elle s'essuyait le nez avec son mouchoir. Elle lui fit un rapide sourire et lui dit :

— Oh ! Je vous comprends. Mais tout va très bien.

Ils restèrent un instant silencieux et elle ajouta :

— Croyez-vous réellement que nous nous tirerons de là ?

Il eut un geste d'impuissance.

— Qui pourrait le dire ? En tout cas, pour les passagers, il faut que nous gardions un air confiant.

Et nous pouvons être bien certains que toute la Lune s'occupe de nous. Je ne puis pas croire que nous restions longtemps encore dans cette situation.

— Mais même s'ils nous trouvent… Comment feront-ils pour nous sortir de là ?

Les regards de Pat se posèrent sur la porte extérieure.

Il aurait pu la toucher sans bouger d'où il était. En fait, s'il avait manœuvré le verrou de sûreté, il aurait pu l'ouvrir – car elle s'ouvrait

sur l'intérieur. De l'autre côté de cette paroi il y avait on ne savait combien de tonnes de poussière qui seraient entrées, comme l'eau entre dans un bateau qui sombre.

A combien de mètres au-dessus d'eux se trouvait la surface ? C'était là une question qui l'avait préoccupé depuis le début, mais il n'avait aucun moyen d'y répondre.

Il ne pouvait pas répondre davantage à la question posée par Sue. Il était difficile d'imaginer ce qui se passerait lorsqu'ils auraient été repérés. Mais si on les retrouvait, alors, sûrement, on les sauverait. L'espèce humaine, lorsqu'elle aurait découvert qu'ils étaient encore vivants, ne pourrait pas les laisser mourir…

Mais c'était là une pensée sentimentale, et non pas une pensée logique.

Des centaines de fois dans le passé, des hommes et des femmes avaient été pris dans quelque piège comme ils l'étaient maintenant, et toutes les ressources de grandes nations n'avaient pas suffi pour les sauver.

Il pensait aux mineurs enterrés dans des galeries, aux équipages des sous-marins qui avaient sombré – et, avant tout, aux astronautes dont les vaisseaux se plaçaient sur de folles orbites et qu'il était totalement impossible de secourir. Très souvent, les gens qui s'étaient trouvés dans ces situations dramatiques avaient pu garder un contact avec le reste du monde, parler à leurs amis, à leurs parents, jusqu'à la fin.

C'est ce qui était arrivé deux ans plus tôt, quand le propulseur principal du *Cassiopée* s'était enrayé et que toute l'énergie disponible n'avait servi qu'à pousser l'astronef de plus en plus loin du soleil. Ce vaisseau continuait encore sa route vers Canope, sur une orbite dont on connaissait avec précision les caractéristiques. Les astronomes avaient même pu calculer ce que seraient ses positions successives – à quelques milliers de kilomètres près – pendant près d'un million d'années. Mais on se demandait si cela avait pu être une grande consolation pour l'équipage, qui maintenant était dans une tombe plus durable encore que celle des pharaons.

Pat détourna son esprit de ces rêveries singulièrement vaines. Il leur restait encore des chances. Et prévoir un désastre risquait de le provoquer.

— Dépêchons-nous de terminer cet inventaire, dit-il. Je voudrais savoir ce que Nell Gwynn et Sir Isaac ont pu faire.

Les pensées de cette sorte étaient plus agréables, surtout si vous vous trouviez – comme c'était le cas pour Pat – tout près d'une fille attrayante et assez peu vêtue.

Dans une situation comme celle-ci, pensait le jeune capitaine, les femmes ont un grand avantage sur les hommes. Susan était toujours

charmante, bien qu'avec cette chaleur tropicale elle ait dû quitter son uniforme. Tandis que lui – et c'était aussi le cas de tous les autres hommes dans le bateau – se sentait assez mal à l'aise dans sa tenue légère et avec sa barbe de trois jours. Mais il n'y avait aucun remède à cela.

Sue, toutefois, ne parut pas se soucier beaucoup de cette barbe dure lorsque (Pat ayant renoncé à feindre de travailler et s'étant approché tout près d'elle) elle en sentit le piquant sur sa propre joue. Elle n'affecta pas non plus de l'enthousiasme. Elle resta simplement où elle était, près d'une caisse à demi vide, comme si elle s'était attendue à ce qui se produisait et n'en était pas le moins du monde surprise.

C'était une réaction déconcertante, et Pat, après quelques secondes, se retira en disant :

— J'imagine que vous devez me prendre pour un loup sans scrupule qui essaie de tirer avantage de la situation.

— Pas particulièrement, répondit-elle.

Elle eut un rire plein de lassitude et ajouta :

— Je suis heureuse de constater que je ne me suis pas laissé aller. Aucune femme ne prête beaucoup d'attention à un homme qui commence à lui faire des avances. C'est quand il ne s'arrête pas en route que cela devient embêtant.

— Désirez-vous que je m'arrête ?

— Nous n'éprouvons pas d'amour l'un pour l'autre, Pat. Pour moi, c'est assez important, même dans la situation où nous sommes.

— Est-ce que vous trouveriez cela encore important si vous saviez que nous ne nous tirerons pas d'affaire ?

Elle réfléchit et sur son front se formèrent de petites rides.

— Je ne sais pas, fit-elle. Mais vous avez dit vous-même qu'il nous fallait supposer qu'on nous retrouverait et qu'on nous sauverait… Si cela ne devait pas être, alors tout deviendrait bien égal…

— Excusez-moi, dit Pat. Je ne vous désire pas dans ces conditions-là… Je vous aime bien trop pour cela…

— Je suis heureuse de vous l'entendre dire. Vous savez que j'ai toujours été contente de travailler avec vous… Il y a des tas d'autres emplois pour lesquels j'aurais pu aisément me faire désigner…

— Il est dommage pour vous, répondit Pat, que vous ne l'ayez pas fait.

La brève bouffée de désir qui l'avait envahi, et qui avait été provoquée par la solitude, la légèreté de leurs vêtements et une tension d'esprit purement émotionnelle, s'était déjà évaporée.

— Vous redevenez pessimiste, dit Sue. Voyez-vous… C'est là ce qu'il y a de plus grave en vous. Vous laissez les choses vous abattre. Vous ne faites rien pour vous imposer… N'importe qui peut vous évincer…

Pat la regarda, avec plus de surprise que d'irritation.

— Je ne pensais pas, dit-il, que vous m'aviez étudié aussi minutieusement.

— Oh ! Je n'ai rien fait de semblable. Mais quand on s'intéresse à une personne, et qu'on travaille avec elle, on ne peut pas s'empêcher d'apprendre beaucoup de choses sur elle.

— Je ne crois tout de même pas que quelqu'un m'ait évincé.

— Non ? Qui dirige le bateau, maintenant ?

— Si vous voulez parler du Commodore, c'est différent. Il était mille fois plus qualifié que moi pour prendre les affaires en main. Et il s'est montré parfaitement correct. Il n'a jamais cessé de me demander mon accord.

— Il s'en soucie peu, maintenant. En tout cas, ce n'est pas là la question. N'êtes-vous pas heureux qu'il ait pris les choses en main ?

Pat réfléchit un instant. Puis il regarda Sue avec un respect maussade.

— Peut-être avez-vous raison. Je n'ai jamais eu le souci de jeter mon poids dans la balance, ou d'affirmer mon autorité, si tant est que j'en aie. Je pense que c'est pour cela que je suis conducteur d'une sorte d'autobus lunaire au lieu d'être capitaine d'un astronef. Il est un peu tard maintenant pour y changer quelque chose.

— Vous n'avez même pas trente ans.

— Merci pour cette aimable parole. J'en ai trente-deux. Dans ma famille, nous gardons toujours un air de jeunesse jusqu'à un âge assez avancé. Nous avons au moins cela…

— Trente-deux ans… Et pas d'amie attitrée ?

« Ah ! pensa Pat Harris, il y a diverses choses me concernant qu'elle ne sait pas. Mais à quoi servirait de lui parler de Clarissa et de son petit appartement à Copernic City. Tout cela me semble si loin… Clarissa est-elle bouleversée en ce moment ? Et quel est le garçon qui s'emploie à la consoler ? Peut-être Sue a-t-elle raison, après tout. Je n'ai pas d'amie attitrée. Je n'en ai pas eu depuis Yvonne, et cela remonte à cinq ans… Non, à sept ans… »

— Oh ! fit-il, un de ces jours je me déciderai à m'établir.

— Mais peut-être direz-vous encore cela quand vous aurez quarante ans… Ou cinquante… Il y a tant d'hommes de l'espace qui se comportent ainsi. Ils ne se sont pas encore décidés quand ils prennent leur retraite… Et alors il est trop tard. Voyez le Commodore, par exemple…

— Encore lui ! C'est un sujet qui commence à me fatiguer.

— Il a passé toute sa vie dans l'espace. Il n'a pas de famille, pas d'enfants. La Terre ne peut pas signifier grand-chose pour lui… Il n'y a vécu que si peu de temps. Il a dû se sentir complètement perdu quand il a cessé de travailler. Ce qui nous est arrivé a été un bienfait pour

lui… Il est de nouveau satisfait de lui-même.

— Tant mieux, il le mérite. Je serais heureux si, en arrivant à son âge, j'avais fait le dixième de ce qu'il a fait. Mais c'est une perspective qui me paraît exclue pour le moment.

Pat s'avisa qu'il tenait toujours à la main les feuilles de l'inventaire. Il les avait complètement oubliées. Elles vinrent lui rappeler que leurs ressources allaient en diminuant, et il les regarda avec dégoût.

— Au travail, dit-il. Nous devons penser aux passagers.

— Si nous restons ici plus longtemps, ils vont commencer à se demander ce que nous faisons…

C'était plus vrai qu'elle ne le pensait.

Chapitre XII

L'Ingénieur en Chef estima que le silence du docteur Lawson avait assez duré. Il était temps de reprendre la communication.

— Est-ce que tout va bien, Docteur ? demanda-t-il de sa voix la plus amicale.

Il y eut une sorte de grognement coléreux, mais qui s'adressait beaucoup plus à l'univers qu'à l'ingénieur.

— Ça ne marchera pas, répondit Lawson avec amertume. L'image thermique est trop confuse. Il y a des douzaines de points de chaleur, mais rien qui ressemble à ce que nous cherchons.

— Faites arrêter votre « glisseur ». Je viens, et je vais regarder ça.

Glisseur II fit halte, tandis que *Glisseur I* venait se ranger à son côté. Les deux esquifs se touchaient presque.

Avec une aisance surprenante malgré l'encombrement de son scaphandre, Lawrence sauta de l'un dans l'autre en s'accrochant aux montants du toit léger. Il s'installa derrière l'astronome et regarda par-dessus l'épaule de celui-ci l'écran où se formait l'image par infrarouge.

— Je vois ce que vous voulez dire, fit-il. C'est un embrouillamini. Mais pourquoi l'image était-elle uniforme quand vous avez pris vos photos du satellite ?

— Cela doit être un effet provoqué par le soleil levant. La mer se réchauffe et, pour une raison que j'ignore, elle ne se réchauffe pas partout aussi rapidement.

— Peut-être pouvons-nous trouver une explication. Je note qu'il y a des taches nettement plus claires que d'autres. Il doit y avoir une raison à cela. Si nous parvenions à la découvrir, cela nous aiderait.

Tom Lawson s'étira avec effort. La confiance qu'il avait en lui-même venait d'être brutalement secouée par cet incident inattendu, et il se sentait très fatigué. Il n'avait que fort peu dormi depuis deux jours. Il avait été traîné du satellite artificiel jusque dans un astronef, puis de l'astronef jusque sur ce « glisseur ». Et au bout du compte, sa science se trouvait en défaut.

— Il peut y avoir une douzaine d'explications, dit-il d'un air sombre. Cette poussière semble uniforme, mais il peut y avoir dans son sein des amas qui n'ont pas la même conductivité. Et elle doit être plus profonde à certains endroits qu'à d'autres, ce qui est susceptible de modifier le flux thermique…

Lawrence continuait à regarder l'écran, essayant de relier ce qu'il y voyait avec le décor réel qui était autour de lui.

— Attendez, dit-il. Je crois que vous venez de faire une supposition intéressante.

Il se tourna vers le pilote.

— Quelle est la profondeur de la couche de poussière par là autour ?

— Personne ne le sait exactement. La mer n'a jamais été sondée d'une façon méthodique. Mais dans les parages où nous sommes, près de la rive nord, elle est très peu profonde. Il nous arrive parfois, dans ces coins-là, qu'une lame de nos propulseurs heurte un récif invisible.

— C'est si peu profond que cela ? Eh bien voilà, je crois, notre réponse. S'il y a des rochers à quelques centimètres seulement au-dessous de la surface, cela peut influer de toutes sortes de façons sur l'image thermique. Je parie à dix contre un que cette image deviendra plus nette quand nous nous serons éloignés d'ici. Il ne s'agit que d'un effet local, provoqué par les irrégularités du terrain à faible profondeur, juste au-dessous de nous.

— Peut-être avez-vous raison, dit Tom en reprenant quelque peu espoir. Si le *Séléné* a été englouti, il n'a pu l'être que dans une zone où la couche de poussière est nettement plus épaisse. Vous êtes sûr qu'ici la profondeur est très faible ?

— Nous allons voir cela tout de suite. J'ai sur mon « glisseur » une sonde de vingt mètres.

Une simple section du tube télescopique fut suffisante pour prouver ce qu'avait avancé l'ingénieur. Quand celui-ci enfonça sa sonde dans la poussière, elle heurta en effet le fond à moins de deux mètres.

— Combien d'éventails propulseurs avons-nous en réserve ? demanda-t-il d'un air pensif.

— Quatre, répondit le pilote. Deux jeux complets. Mais quand nous heurtons un rocher, les goupilles cèdent et les éventails ne sont généralement pas endommagés. De toute façon, comme ils sont en caoutchouc, ils se contentent habituellement de plier. Je n'en ai perdu que trois au cours de l'an dernier. Le *Séléné* en a changé un l'autre jour, en cours d'excursion, et Pat Harris avait dû sortir pour cela du bateau, ce qui avait donné aux passagers quelques petites émotions.

— Très bien… Alors remettons-nous en marche. Dirigeons-nous vers la gorge qui mène au Lac du Cratère. J'ai idée que la faille se prolonge dans la Mer de la Soif, et qu'à cet endroit-là la poussière doit être plus profonde. Si c'est le cas, les images sur l'écran vont se simplifier, et presque immédiatement.

Sans grand espoir, Tom continua à observer sur son appareil le jeu des lumières et des ombres. Les « glisseurs », maintenant, n'avançaient plus que lentement, pour lui donner le temps d'analyser ce qu'il voyait.

Ils n'avaient pas encore parcouru deux kilomètres lorsque l'astronome comprit que Lawrence avait parfaitement raison.

Les taches d'intensités diverses avaient commencé à disparaître.

Leur mélange confus d'indications de chaleur et de froid devenait un tout uniforme. L'image sur l'écran, tandis que les différences de température s'atténuaient, ne formait plus qu'un gris uni.

Le doute n'était pas possible : la profondeur de la couche de poussière augmentait rapidement au-dessous d'eux.

Tom aurait dû se réjouir de constater que son équipement, une fois de plus, faisait ses preuves. Mais ce fut presque l'inverse qui se produisit. Il ne put pas penser à autre chose qu'aux abîmes cachés au-dessus desquels il naviguait sur un engin dont l'équilibre lui semblait mal assuré.

Au-dessous d'eux il y avait peut-être en ce moment des gouffres qui s'enfonçaient jusqu'au cœur mystérieux de la Lune. A chaque instant les « glisseurs » pouvaient être engloutis comme l'avait été le *Séléné*.

Il avait l'impression de marcher sur une corde raide au-dessus d'un ravin, ou de suivre un sentier étroit et peu solide entre des sables mouvants.

Jamais, au cours de sa vie, il ne s'était senti sûr de lui. Il n'avait connu la sécurité et la confiance qu'au niveau des recherches techniques – mais à aucun moment il ne les avait connues sur le plan des relations personnelles. Et en ce moment, les risques de la position dans laquelle il se trouvait réveillaient ses vieilles peurs inconscientes. Il éprouvait désespérément le besoin de se raccrocher à quelque chose de solide et de stable.

Là-bas se dressaient les montagnes – qui n'étaient pas à plus de trois kilomètres. Elles étaient massives, éternelles, avec leurs racines profondément ancrées dans la Lune. Il contempla avec nostalgie le sanctuaire ensoleillé que formaient ces hauts sommets, comme un homme perdu sur un radeau dans le Pacifique aurait pu contempler un ilot hors de sa portée.

De tout son cœur, il souhaitait que Lawrence s'éloigne de cette mer de poussière, faite d'une substance impondérable et traîtresse, pour regagner la terre ferme.

— Allons vers les montagnes, murmura-t-il sans même s'en apercevoir. Allons vers les montagnes…

Mais on ne jouit d'aucune intimité dans un scaphandre… quand la radio est branchée. A cinquante mètres de là, Lawrence entendit ce murmure plaintif et comprit aussitôt ce qu'il signifiait.

On ne devient pas Ingénieur en Chef pour la moitié d'un monde sans avoir appris beaucoup de choses non seulement sur les machines, mais aussi sur les hommes.

« J'ai pris un risque calculé, songea-t-il. Et j'ai l'impression que les choses tournent mal. Mais je ne lâcherai pas sans combattre… Peut-être ai-je encore la possibilité de désamorcer cette bombe

psychologique avant qu'elle n'éclate. »

Tom Lawson ne se rendit pas compte que le second « glisseur » s'approchait du sien. Il était déjà trop profondément enfoncé dans son propre cauchemar. Mais soudain il fut secoué violemment, si violemment que son front cogna contre le rebord inférieur de son casque.

Pendant un moment, il ne vit plus clair, car ses yeux s'étaient emplis de larmes. Puis, avec colère – mais en même temps avec un inexplicable sentiment de soulagement – il se tourna vers l'Ingénieur en Chef qui le regardait droit dans les yeux et qui lui disait :

— C'en est assez de ces stupidités ! Et je vais bien m'arranger pour que vous n'ayez pas des nausées dans votre scaphandre. Chaque fois que cela arrive, il faut cinq cents dollars pour le remettre en état – et il n'est jamais aussi bon qu'avant.

La voix de Lawrence retentissait dans le casque de Lawson. Celui-ci balbutia.

— Mais… Je ne vais pas être malade… Je…

Il comprit alors que dire la vérité serait pire, et il éprouva de la reconnaissance pour Lawrence qui avait en somme montré beaucoup de tact. Mais avant qu'il ait pu ajouter quoi que ce soit, l'autre reprenait, d'une voix ferme mais plus amicale :

— Personne ne nous entend, Tom. Nous sommes sur un circuit qui ne nous permet de correspondre que tous les deux. Alors, écoutez-moi et ne vous affolez pas. Je sais des tas de choses sur vous. Je sais que la vie a été terriblement dure pour vous, et même infernale. Mais vous avez un cerveau de premier ordre, un fameux cerveau. Alors, ne le gaspillez pas en vous comportant comme un enfant qui a peur. Bien sûr, à un moment ou à un autre, nous sommes tous pareils à des gosses effrayés.

Mais ce n'est pas le moment de se laisser aller. Il y a vingt-deux vies humaines qui dépendent de vous. Dans cinq minutes, nous serons fixés d'une façon ou d'une autre. Alors, gardez vos yeux sur cet écran et oubliez tout le reste. Et soyez tranquille, je vous ramènerai d'ici sain et sauf. N'ayez aucune inquiétude à ce sujet.

Lawrence donna quelques tapes sur l'épaule de l'astronome, gentiment cette fois, et sans cesser de le regarder. Alors, avec un énorme sentiment de soulagement, Lawson se détendit.

Pendant un moment, il resta absolument immobile. Il avait visiblement repris le contrôle de lui-même, mais il semblait écouter quelque voix intérieure.

A quoi peut-il bien penser ? se demandait Lawrence. Peut-être se dit-il qu'il fait partie malgré tout de l'humanité, bien que celle-ci ait semblé le condamner en l'envoyant dans un effroyable orphelinat quand il était enfant. Peut-être se dit-il qu'il existe dans le monde une

personne qui pourrait prendre soin de lui et briser cette enveloppe de glace dans laquelle son cœur est enfermé…

C'était une scène étrange, sur cette mer aussi plate qu'un miroir, entre les Montagnes Inaccessibles et le soleil levant.

Comme des bateaux immobilisés sur des eaux mortes et stagnantes, *Glisseur I* et *Glisseur II* flottaient côte à côte. Leurs pilotes n'avaient pris aucune part au conflit de volontés qui venait de se dérouler, mais ils en avaient vaguement eu conscience.

Quelqu'un qui aurait assisté à cela n'aurait pas pu comprendre ce qui était en jeu : des destinées et des vies humaines. Et par la suite les deux hommes ne devaient jamais en reparler.

En vérité, ils s'occupaient déjà d'autre chose. Car dans le même instant, tous les deux venaient de s'apercevoir qu'ils se trouvaient dans une situation hautement ironique.

Ils ne s'étaient pas avisés – tant ils avaient été occupés par leur propre débat – que depuis un moment ce qu'ils cherchaient était apparu sur l'écran…

* * *

Quand Pat et Sue eurent terminé leur inventaire et quittèrent la cuisine et la valve d'entrée, les passagers étaient profondément plongés dans l'époque de la Restauration en Angleterre. Les rapides conférences sur la physique qu'avait faites Sir Isaac avaient été suivies, comme on pouvait le prévoir, par une leçon d'anatomie beaucoup plus longue donnée par Nell Gwynn. L'auditoire était enchanté, d'autant plus que l'accent de Barrett devenait de plus en plus britannique. Et Barrett lisait ce qui suit :

«— Il est certain, Sir Isaac, que vous êtes un homme dont la science est grande. Toutefois je pense qu'il y a beaucoup de choses qu'une femme pourrait vous enseigner.

— Et lesquelles, ma toute charmante ?

Mistress Nell rougit légèrement.

— Je crains, soupira-t-elle, que vous n'ayez voué votre vie aux choses de l'esprit. Vous avez oublié, Sir Isaac, que le corps lui aussi, possède une étrange sagesse.

— Appelez-moi « Ike », dit le savant d'une voix enrouée, tandis que ses doigts maladroits s'égaraient vers le corsage de Nell.

— Pas ici… Pas dans le Palais, protesta-t-elle, mais sans faire de gros efforts pour l'écarter. Le roi va revenir bientôt.

— Ne vous alarmez pas, ma jolie. Charles est en train de galvauder

avec cet écrivaillon de Pepys. Nous ne le reverrons pas de cette nuit… »

Si jamais nous nous tirons de là, pensa Pat, nous pourrons envoyer une lettre de remerciements à cette écolière de dix-sept ans, habitant la planète Mars, qui est censée avoir écrit ces absurdités. Tout le monde a l'air de s'amuser et c'est bien la seule chose qui compte.

Pourtant il y avait dans la cabine quelqu'un qui vraiment ne s'amusait pas. Pat ne tarda pas à s'aviser que Miss Morley, depuis qu'il était revenu auprès des passagers, le regardait avec insistance. Se rappelant ses devoirs de capitaine, il se tourna vers elle et lui adressa un sourire.

Elle ne le lui rendit pas, mais son expression, au contraire, devint tout à fait hostile. Puis, lentement, et très délibérément, elle regarda Susan Wilkins. Ses regards, enfin, se portèrent de nouveau sur Harris.

Il n'était pas nécessaire qu'elle parlât. Car ses yeux disaient, tout aussi clairement que si elle avait crié à tue-tête : « Je sais ce que vous êtes allés faire, là-bas, dans l'entrée du bateau. »

Pat se sentit rougir d'indignation – la juste indignation d'un homme qui est faussement accusé. Pendant un moment, il resta assis dans un fauteuil, sentant son cœur battre jusque dans ses joues. Puis il murmura : «Ah ! Je vais lui faire voir ça, à cette péronnelle ! »

Il se leva, lança à Miss Morley un sourire d'une douceur empoisonnée, puis dit, juste assez haut pour que Miss Morley l'entendit :

— Miss Wilkins… Je crois que nous avons oublié quelque chose… Voulez-vous revenir dans l'entrée…

Quand ils furent de nouveau enfermés à l'arrière du bateau – interrompant la narration d'un incident qui devait jeter les doutes les plus graves quant à l'ascendance du duc de Sant Albans – Sue Wilkins le regarda, passablement perplexe.

— Avez-vous vu cela ? dit-il, encore bouillant de colère.

— Vu quoi ?

— Miss Morley.

— Oh ! fit Susan, ne vous inquiétez pas pour elle, la pauvre fille ! Elle n'a fait que vous couver des yeux depuis que nous avons quitté la Base. Vous savez de quoi elle souffre, n'est-ce pas ?

— De quoi donc ? demanda Pat, un peu gêné,

— Oh ! Je pense que l'on pourrait appeler cela une virginité invétérée. La chose est assez commune et les symptômes sont toujours les mêmes. Il n'y a d'ailleurs qu'un remède à cela.

Les chemins de l'amour sont étranges et tortueux.

Dix minutes plus tôt Pat et Sue avaient quitté la valve d'entrée ensemble, après être tombés d'accord pour maintenir leurs relations sur un plan de chaste amitié. Mais maintenant l'influence combinée et inattendue de Miss Morley et de Nell Gwinn, et le sentiment qu'il

valait mieux être accusé et pendu pour le vol d'un mouton que pour celui d'un agneau, – ainsi, peut-être, que la certitude inscrite dans leurs corps mêmes que l'amour est la meilleure défense contre la mort – venaient de les emporter et de les submerger.

Pendant un moment, ils restèrent immobiles dans l'étroit espace que formaient l'entrée et la cuisine. Puis, brusquement, sans qu'ils aient pu savoir si l'impulsion venait d'elle ou de lui, ils furent dans les bras l'un de l'autre.

Sue n'eut que le temps de murmurer une phrase avant que Pat ne lui fermât les lèvres par un baiser :

— Pas ici… Pas dans le Palais…

Chapitre XIII

L'Ingénieur en Chef Lawrence examinait l'écran faiblement lumineux, essayant de lire son message.

Comme tous les savants et tous les ingénieurs, il avait passé une bonne partie de sa vie à regarder des scènes dessinées par des électrons en mouvement, à enregistrer des événements trop grands ou trop petits, trop lumineux ou trop obscurs pour que l'œil humain pût les voir.

Il y avait plus de cent ans que le tube à rayons cathodiques avait mis le monde invisible à la portée de l'homme. Mais celui-ci avait déjà oublié qu'il n'avait pas toujours pu l'atteindre…

A deux cents mètres d'où ils se trouvaient, d'après le détecteur à infrarouge, une tache d'une intensité thermique légèrement plus élevée que dans le voisinage, s'établit à la surface du désert de poussière. Elle était presque circulaire et parfaitement isolée. Il n'y avait pas d'autre source de chaleur dans l'ensemble du champ de vision.

Bien que cette tache fût plus petite que celle que Lawson avait photographiée de Lagrange, elle se trouvait au même endroit. Et le doute n'était guère possible : il s'agissait certainement de la même chose.

Toutefois ils n'avaient aucune preuve que c'était bien ce qu'ils cherchaient. Cette tache lumineuse pouvait s'expliquer de plusieurs façons. Peut-être s'agissait-il d'un pic isolé dont le sommet se trouvait tout près de la surface ?

Il n'y avait qu'un seul moyen de le savoir.

— Restez ici, dit Lawrence. Je vais avancer avec *Glisseur I*. Prévenez-moi quand je serai exactement au centre de cette tache.

— Pensez-vous que ce soit dangereux ?

— C'est peu probable. Mais il n'est pas nécessaire que nous prenions tous les deux un risque en même temps.

Très lentement, *Glisseur* I se rapprocha du point énigmatique – qui était invisible pour l'œil mais parfaitement net sur l'écran.

— Un peu sur la gauche, s'écria Tom. Encore quelques mètres. Vous y êtes presque… Voilà, vous y êtes…

Lawrence regarda la poussière grise sur laquelle flottait son esquif. A première vue, elle était exactement la même que partout ailleurs. Mais, quand il regarda plus attentivement, il vit quelque chose qui lui donna la chair de poule.

Son examen se fit plus attentif encore. La poussière semblait un mélange extraordinairement fin de poivre et de sel. Et, où il était, *cela « bougeait*. La surface de la mer semblait ramper vers lui très

lentement, comme si elle avait été poussée par un vent invisible.

Cela ne plut pas du tout à Lawrence.

Sur la Lune, on apprend à se méfier de tout ce qui est anormal et inexpliqué. C'est généralement le signe que quelque chose ne va pas – on pourrait bientôt ne pas aller. Cette poussière qui rampait lentement était à la fois étrange et troublante. Si un bateau avait déjà sombré à cet endroit-là, un esquif aussi petit qu'un « glisseur » pouvait se trouver dans un danger plus grand encore.

— Il vaut mieux vous éloigner, conseilla-t-il à Lawson. Il se passe ici quelque chose de bizarre, que je ne comprends pas.

Avec précision, il décrivit le phénomène à l'astronome. Celui-ci y réfléchit et répondit presque aussitôt :

— Vous dites que cela ressemble à un courant dans la poussière… Et c'est bien cela… Nous savons déjà qu'il y a une source de chaleur à cet endroit… Elle doit être assez forte pour provoquer un courant de convection.

— Qu'est-ce qui pourrait faire cela ? Ce ne peut pas être le *Séléné.*

Il se sentit envahi par la déception… Ils continuaient à errer comme des chasseurs perdus dans la nuit, à la poursuite d'un gibier introuvable. Et dès le début, il avait bien pensé qu'il en serait ainsi. Peut-être s'agissait-il de quelque poche radioactive… Ou d'une fuite de gaz chauds libérés par le séisme… Ou de tout autre cause de ce genre qui, enregistrée par leur appareil, les avait amenés jusqu'en cet endroit désolé.

Plus vite ils en partiraient et mieux cela vaudrait, car l'endroit pouvait être encore dangereux.

— Une minute, dit Lawson. Un bateau avec ses machines et vingt-deux passagers, cela doit produire une bonne quantité de chaleur. Trois ou quatre kilowatts au moins. Si cette poussière est en équilibre, cela doit être suffisant pour provoquer un courant de particules dans son sein.

Lawrence pensa que ce devait être peu probable. Mais il était prêt à se raccrocher à la moindre branche.

Il prit la mince sonde métallique et l'enfonça verticalement dans la poussière. Au début, elle y pénétra presque sans résistance. Mais à mesure que le tube télescopique s'allongeait, il fallait forcer de plus en plus. Lorsque la sonde fut entièrement déployée sur ses vingt mètres de longueur, Lawrence dut user de toutes ses forces pour la pousser encore.

L'extrémité disparut dans la poussière sans qu'il eût rien rencontré de solide. Mais il n'avait pas eu l'espoir de réussir du premier coup. Il fallait qu'il fasse ce travail méthodiquement.

Après quelques minutes d'allées et venues, il avait installé à la surface de la zone intéressée une série de lignes parallèles, à cinq

mètres d'intervalle les unes des autres, et faites de bandes de ruban blanc. Puis, comme un paysan d'autrefois plantant des pommes de terre, il s'était mis à se déplacer le long de ces bandes, enfonçant sa sonde de loin en loin.

Ce n'était pas un travail rapide, car il fallait le faire consciencieusement. Il était comme un aveugle tâtonnant dans la nuit avec une baguette mince et flexible. Si ce qu'il cherchait était hors de portée de sa baguette, il lui faudrait envisager quelque autre moyen. Mais c'était là un problème dont il ne s'occuperait, si c'était nécessaire, qu'au moment voulu.

Il poursuivait ses recherches depuis dix minutes, et il surveillait moins ses gestes. Il lui fallait se servir des deux mains pour manœuvrer sa sonde, surtout quand elle était profondément enfoncée.

Il était en train de la pousser au maximum, le corps penché en avant, à l'extrême bord de l'esquif, lorsqu'il glissa, perdit l'équilibre et tomba dans la mer de poussière la tête la première.

* * *

Pat, en rentrant dans la cabine, eut aussitôt conscience d'un changement d'atmosphère.

La lecture de *L'Orange et la Pomme* était terminée depuis un moment déjà, et une chaude discussion était en cours.

Elle cessa net quand il apparut et il y eut un silence embarrassé tandis qu'il observait les passagers. Quelques-uns d'entre eux le regardaient du coin de l'œil tandis que d'autres feignaient de ne pas le voir.

— Eh bien, Commodore, demanda-t-il, qu'est-ce qui ne va pas ?

— On a le sentiment, répondit Hansteen, que nous ne faisons pas tout ce que nous pouvons pour sortir d'ici. J'ai expliqué que nous n'avions pas d'autre choix que d'attendre qu'on nous tire d'affaire. Mais tout le monde n'est pas d'accord.

Cela devait arriver tôt ou tard, pensa Pat. A mesure que le temps s'écoulait, et qu'il n'y avait aucun signe qu'ils allaient être secourus, les nerfs commençaient à fléchir et le sang-froid à se détériorer.

Les uns ou les autres allaient demander que l'on agisse, n'importe comment… Il était contraire à la nature humaine de rester passive et de ne rien entreprendre en face de la mort.

— Nous avons déjà examiné ce problème je ne sais combien de fois, dit Pat Harris d'une voix lasse. Nous sommes sous une couche de poussière d'au moins dix mètres d'épaisseur, et si nous ouvrions la

valve sur l'extérieur, personne ne pourrait remonter à la surface en raison de la pression exercée par cette substance.

— En êtes-vous bien sûr ? demanda quelqu'un.

— Parfaitement sûr, répondit Pat. Avez-vous jamais essayé de nager dans du sable ? Vous n'iriez pas très loin.

— Et si on essayait de mettre en marche les moteurs ?

— Je doute qu'ils puissent faire avancer le bateau même d'un centimètre. Et même si cela était, ils nous propulseraient en avant, et non vers la surface.

— Nous pourrions tous nous masser à l'arrière. Notre poids ferait lever le nez au bateau…

— Ce qui me préoccupe le plus, reprit Pat, c'est la pression sur la coque. Supposez que je mette les moteurs en marche. Ce serait comme si nous nous heurtions à un mur de briques. Dieu seul sait quels dommages pourraient en résulter.

— Mais il y a une chance pour que cela marche. Est-ce que cela ne vaudrait pas la peine d'essayer ?

Pat regarda le Commodore, ennuyé que celui-ci ne fût pas venu à son secours. Hansteen le regardait dans les yeux comme pour lui dire : « Je me suis occupé de tout cela jusqu'ici… Maintenant, c'est à votre tour. »

Oh ! C'était très bien ainsi – surtout après ce que Susan lui avait dit. Il était temps qu'il marchât sur ses propres jambes, ou en tout cas qu'il prouvât qu'il pouvait le faire.

— Le danger est trop grand, dit-il posément. Nous sommes en parfaite sécurité pendant encore au moins quatre jours. Mais on nous aura retrouvés bien avant. Donc pourquoi se risquer dans une entreprise qui n'aurait qu'une chance sur un million de réussir ? Si c'était notre ultime espoir, je dirais oui… Mais pas pour le moment.

Il fit du regard le tour de la cabine, comme pour défier quiconque de lui opposer un avis contraire. Ce faisant, il rencontra le regard de Miss Morley et ne fit rien pour l'éviter. Néanmoins ce fut avec plus de surprise que de gêne qu'il l'entendit déclarer :

— Le capitaine n'est peut-être pas très pressé de tenter une sortie… J'ai remarqué que nous ne l'avons pas vu beaucoup depuis un long moment… Ni d'ailleurs Miss Wilkins.

« Quelle péronnelle ! pensa Pat. Et tout cela parce qu'aucun homme de bon sens… »

— Du calme, Harris, fit le Commodore. Je vais m'en occuper.

C'était la première fois que Hansteen – qui jusque-là avait mené les choses en souplesse ou s'était effacé pour laisser opérer Pat – affirmait ouvertement son autorité. Sa voix, qui avait le ton du commandement, avait retenti comme un appel de clairon sur un champ de bataille. Ce n'était plus l'astronaute en retraite qui parlait,

mais le Commodore de l'Espace.

— Miss Morley, dit-il, votre remarque était sotte et déplacée. Seul le fait que nous vivons tous dans un état de grande tension nerveuse peut l'expliquer. Je pense que vous devez des excuses au capitaine,

— Ce que j'ai dit est vrai, fit-elle avec entêtement. Demandez-lui donc de le nier…

Le Commodore Hansteen n'avait jamais perdu son sang-froid pendant trente années de service et n'avait pas l'intention de le perdre maintenant. Mais il savait à quel moment il fallait feindre de se mettre en colère, et en pareil cas, il fallait peu de chose pour le déchaîner. Non seulement il était furieux contre Miss Morley, mais il était ennuyé à cause de Pat, parce que celui-ci les avait un peu abandonnés. Naturellement il pouvait n'y avoir aucun fondement dans les accusations de Miss Morley, mais Pat et Sue avaient à coup sûr passé beaucoup de temps à faire un travail très simple. Il y avait des cas où l'apparence de l'innocence était presque aussi importante que l'innocence elle-même.

Il se rappela un vieux proverbe chinois : « Ne t'arrête pas pour nouer tes rubans dans le champ de melons de ton voisin. »

— Je me moque, dit-il d'une voix éclatante, des relations qu'il peut y avoir, s'il y en a, entre Miss Wilkins et le capitaine. C'est leur propre affaire, et tant qu'ils font leur travail correctement, nous n'avons pas à nous en mêler. Insinuez-vous que le capitaine Harris ne fait pas son travail…

— Je… Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

— Alors, je vous prie, ne dites rien du tout. Nous avons déjà assez de problèmes sur les bras en ce moment sans en chercher d'autres.

Les autres passagers étaient restés assis, écoutant la discussion avec ce mélange d'embarras et de plaisir que la plupart des gens éprouvent lorsqu'ils assistent à une querelle à laquelle ils n'ont aucune part. Bien que, en un certain sens, l'affaire concernât tout le monde à bord du *Séléné,* car c'était la première attaque dirigée contre l'autorité, le premier signe que la discipline se fissurait. Jusqu'alors, le groupe avait été comme soudé en un tout harmonieux. Mais maintenant une voix s'était élevée contre les Doyens de la Tribu.

Miss Morley n'était peut-être qu'une vieille fille nerveuse, mais elle était aussi une personne têtue et résolue. Le Commodore vit, avec un effroi compréhensible, qu'elle se préparait à lui répondre.

Mais personne ne sut jamais ce qu'elle avait voulu dire, car à ce moment-là Mrs Schuster poussa un cri aussi puissant que son corps était volumineux…

* * *

Quand un homme fait une chute, sur la Lune, il a généralement le temps d'agir pour se tirer d'affaire ou pour amortir le choc, car ses muscles et ses nerfs sont faits pour servir sur un monde où la pesanteur est six fois plus forte.

Toutefois, quand l'Ingénieur en Chef Lawrence tomba du « glisseur », la distance était si courte qu'il n'eut pas le temps de réagir. Presque immédiatement, il frappa la poussière et fut englouti dans les ténèbres.

Il ne voyait absolument plus rien, à l'exception d'une faible luminescence provenant des petits appareils qui se trouvaient dans son scaphandre.

Avec des précautions extrêmes, il commença à tâtonner autour de lui, dans la substance à demi fluide au sein de laquelle il flottait, cherchant quelque objet solide pour s'y raccrocher. Il n'en trouva pas. Il ne pouvait même pas se rendre compte dans quelle direction étaient le haut et le bas.

Il fut envahi par un désespoir qui lui vida presque le cerveau et qui vida son corps de toute son énergie. Son cœur battait la chamade, signe annonciateur de la proche panique et du désordre mental.

Il avait déjà vu des hommes transformés en bêtes hurlantes et il se rendait compte qu'il allait rapidement glisser sur la même pente qu'eux.

Il lui restait juste assez de raison pour se rappeler que quelques minutes plus tôt il avait sauvé Lawson du même effondrement moral, mais il n'était pas en état d'apprécier l'ironie de cette constatation. Il devait concentrer tout ce qui lui restait de force de volonté pour reprendre le contrôle de lui-même et pour faire cesser ces battements de cœur désordonnés qui semblaient sur le point de lui rompre la poitrine.

C'est à ce moment que lui parvint, à l'intérieur de son casque, très clair et très net, un bruit si extraordinairement inattendu que toutes les vagues de panique qui l'avaient assailli disparurent aussitôt de son âme. C'était un rire. Tom Lawson riait-

Mais ce rire fut bref. Il fut suivi d'une excuse.

— Ne m'en veuillez pas, Mr Lawrence. Je n'ai pas pu m'en empêcher. Vous êtes si comique, avec vos jambes qui s'agitent dans le ciel.

L'Ingénieur en Chef se raidit dans son scaphandre. Sa peur s'évanouit instantanément pour faire place à de la colère. Il était furieux contre Lawson, mais encore plus furieux contre lui-même.

Naturellement il n'avait été à aucun moment en danger. Dans son scaphandre gonflé, il était comme un ballon qui flotte sur l'eau. Il aurait été incapable de s'enfoncer.

Maintenant qu'il comprenait ce qui s'était passé, il était de nouveau en état de réfléchir.

Il agita délibérément ses jambes et se servit de ses mains comme de rames. Il bascula autour de son centre de gravité, et de nouveau, quand la poussière eut glissé de son casque, il put y voir clair. Il s'était enfoncé tout au plus d'une dizaine de centimètres et son embarcation à aucun moment ne s'était trouvée hors de sa portée. Il était même remarquable qu'il n'ait pas pu s'y raccrocher tandis qu'il tâtonnait dans les ténèbres comme une pieuvre.

Avec autant de dignité qu'il le put, il se hissa à bord.

Il ne se risqua pas à parler immédiatement, car il était hors d'haleine à la suite de ses efforts, et il craignait que sa voix ne trahît la peur qu'il avait éprouvée. Et il était encore en colère. Il ne se serait pas mis dans le cas d'être ridicule à ses propres yeux à l'époque où il travaillait constamment en scaphandre à la surface de la Lune. Maintenant il avait un peu perdu de sa forme. La dernière fois qu'il avait revêtu un scaphandre, avait été lors de l'épreuve de contrôle annuelle, et il n'était même pas sorti dans le vide.

Sur le « glisseur », tandis qu'il reprenait son travail de sondage, le mélange de frayeur et de colère qu'il avait éprouvé se dissipa lentement et fut remplacé par un état d'esprit méditatif : il comprenait de mieux en mieux – et que cela lui plaise ou non – combien ce qui s'était passé pendant la dernière demi-heure l'avait lié à Lawson.

L'astronome, c'était vrai, avait ri pendant qu'il se débattait dans la poussière ; mais il était certain qu'il devait offrir un spectacle passablement comique. Et Lawson, finalement, s'était excusé. Une demi-heure plus tôt, un rire suivi d'excuses eût été absolument impensable.

Mais Lawrence, soudain, oublia tout cela.

Sa sonde venait de toucher quelque chose, à environ quinze mètres de profondeur.

Chapitre XIV

Quand Mrs Schuster poussa son cri, la première réaction du Commodore fut : « Mon Dieu ! Cette femme va avoir une crise de nerfs ! »

Mais une seconde plus tard, il lui fallut toute sa force de volonté pour ne pas pousser un cri lui aussi.

De l'extérieur de la coque – d'où aucun bruit n'avait été perçu depuis trois jours à l'exception du faible murmure que faisait la poussière – un son était enfin venu !

On ne pouvait pas se tromper sur sa nature, ni sur ce qu'il signifiait. Quelque chose de métallique grattait la coque.

Instantanément la cabine fut remplie de cris, cris d'enthousiasme et de soulagement.

Le Commodore Hansteen eut beaucoup de mal à se faire entendre.

— Ils nous ont retrouvés, dit-il. Mais il est possible qu'ils ne le sachent pas encore. Si nous nous y mettons tous ensemble, il y aura davantage de chance pour qu'ils s'aperçoivent que nous sommes là. Pat… Vous allez essayer avec la radio. Quant à nous tous, nous allons taper sur la coque en formant le vieux signe morse, la lettre V : *ti ti ti taaaa.* Allons-y. Tous ensembles.

Le *Séléné* se mit à vibrer sous une volée de coups – des brèves et des longues – qui peu à peu se synchronisèrent pour répéter le même motif.

— Arrêtez, dit Hansteen. Et maintenant, écoutons soigneusement.

Après le bruit, le silence parut étrange et inquiétant. Pour qu'on entendît mieux, Pat avait arrêté les pompes à air et les ventilateurs. Mais il n'y avait pas d'autre bruit dans le bateau que celui de vingt-deux cœurs.

Le silence se prolongea. Était-il possible que ce bruit n'ait été, après tout, que l'effet de quelque contraction ou dilatation de la coque même du *Séléné ?* Ou l'équipe de sauveteurs – si c'était bien une équipe de sauveteurs – les avait-elle manqués et continuait-elle sa route sur la morne surface de la mer ?

Brusquement, le grattement recommença.

D'un geste de la main, Hansteen calma les enthousiasmes.

— Écoutez, pour l'amour de Dieu, s'écria-t-il. Et voyons si nous pouvons interpréter ce bruit.

Le grattement ne dura que quelques secondes et fut suivi de nouveau par un angoissant silence.

Bientôt quelqu'un dit d'une voix paisible, mais beaucoup plus pour rompre ce silence que pour un motif plus précis :

— Cela ressemble à un câble que l'on aurait traîné au dessus de

nous… Peut-être veulent-ils essayer de nous remorquer ?

— Impossible, répondit Pat. La résistance serait trop grande, surtout à cette profondeur. Il est beaucoup plus probable qu'il s'agit d'une sonde que l'on monte et que l'on descend.

— En tout cas, dit le Commodore, il y a une équipe de secours qui n'est qu'à quelques mètres de nous. Donnons-leur un nouveau signal. Une fois de plus, tous ensemble.

Ti ti ti taaa…

Ti ti ti taaa…

A travers la double coque du *Séléné,* et à l'extérieur, à travers la poussière vibra le thème prophétique de la *Cinquième Symphonie,* comme il avait déjà vibré un siècle plus tôt à travers l'Europe occupée.

Pat, devant le poste de radio, répétait sans relâche, d'une voix pressante :

— Le *Séléné* vous appelle… Nous entendez-vous ?…

Il écoutait pendant quinze secondes qui lui semblaient une éternité, puis il recommençait.

Mais l'éther demeurait aussi silencieux qu'il l'avait été depuis que leur bateau était englouti.

* * *

A bord de l'*Auriga,* Maurice Spenser regardait anxieusement l'horloge.

— Sacrebleu ! dit-il, les « glisseurs » devraient être là depuis longtemps ! A quand remonte leur dernier message ?

— A vingt-cinq minutes, répondit le radiotélégraphiste de l'astronef. Nous aurons bientôt le rapport qu'ils font toutes les demi-heures, qu'ils aient trouvé quelque chose ou non.

— Vous êtes sûr d'être sur la bonne longueur d'onde ?

Le radiotélégraphiste le regarda d'un air indigné.

— Faites donc votre métier aussi bien que je fais le mien, dit-il.

— Je suis désolé de vous avoir posé cette question, dit Spenser, qui avait appris depuis longtemps qu'il y a des cas où il faut se dépêcher de s'excuser. Je crains bien d'être un peu nerveux.

Il se leva de son siège et se mit à faire le tour de la petite salle de contrôle de *l'Auriga.* Après s'être cogné à un instrument qui faisait saillie sur un panneau – il n'était pas encore habitué à la faible pesanteur sur la Lune et il se demandait s'il s'y habituerait jamais – il reprit peu à peu son sang-froid.

L'attente était la partie la plus désagréable de son métier : il ne

savait pas encore s'il aurait ou non une nouvelle sensationnelle. Déjà il avait engagé des dépenses qui représentaient une petite fortune. Et ces dépenses n'étaient rien encore à côté de celles qui allaient s'accumuler s'il donnait au capitaine Anson l'ordre de départ. Mais dans ce cas-là, il cesserait d'avoir des soucis, car alors il tiendrait son reportage.

— Ah ! Les voici, s'exclama le radiotélégraphiste. Ils sont en avance de deux minutes sur leur horaire. C'est qu'ils doivent enfin avoir quelque chose…

* * *

— J'ai touché quelque chose, dit Lawrence d'une voix tendue. Mais je ne peux pas dire ce que c'est…

— Quelle profondeur ? Demandèrent en même temps Lawson et les deux pilotes.

— Environ quinze mètres. Déplacez-moi de deux mètres sur la droite. Je vais essayer de nouveau.

Il retira la sonde, puis la replongea quand il fut à l'endroit qu'il avait indiqué.

— La chose est toujours là, dit-il, et toujours à la même profondeur. Mettez-moi encore deux mètres plus loin.

La chose n'y était plus. Ou elle était maintenant trop profonde pour qu'il pût l'atteindre.

— Rien ici. Ramenez-moi dans l'autre direction.

Ce fut un travail lent et pénible que de déterminer le contour de ce qui était enfoui au-dessous d'eux. Les hommes usaient de méthodes aussi fastidieuses, deux siècles plus tôt, pour sonder les océans de la Terre. Ils descendaient dans l'eau des câbles avec un poids à leur extrémité et les remontaient lentement.

Lawson pensait que c'était bien dommage qu'il n'eût pas à sa disposition un sondeur par écho. Il se demandait toutefois si les ondes sonores ou les ondes de radio pourraient pénétrer à plus de quelques mètres à travers cette poussière ?

Mais soudain il jugea ridicule de poser une telle question. Du même coup il comprit pourquoi le *Séléné* n'avait pas pu donner signe de vie. Il aurait dû penser à cela plus tôt ! S'ils étaient enfouis dans la poussière, celle-ci avait amorti tous leurs appels…

Si toutefois les « glisseurs » étaient maintenant juste au-dessus du bateau, il était possible qu'à si faible distance la radio fonctionnât… D'autant plus que la sonde métallique servirait d'antenne.

Lawrence brancha son récepteur sur la fréquence « mooncrash »

et aussitôt il entendit hurler une voix de robot. Le signal était très puissant, perçant même, mais des plus nets : on aurait pu l'entendre de Lagrange ou de Port Roris…

La sonde, sans nul doute, était un bon conducteur pour amener jusqu'à la surface les ondes de radio.

Pendant une quinzaine de secondes, il écouta les pulsations du signal automatique, tout en se demandant ce qu'il allait faire.

Il n'avait jamais réellement cru qu'on pourrait retrouver le bateau. Et même maintenant il était encore possible que leurs recherches eussent été vaines. Le signal automatique « mooncrash » pouvait continuer à fonctionner pendant des semaines – comme une voix d'outre-tombe – même si tous les passagers étaient déjà morts.

Alors l'ingénieur, avec un geste de brusque colère qui semblait défier le destin d'oser accomplir le pire, se brancha sur la longueur d'onde du bateau englouti.

Aussitôt, il fut presque assourdi par la voix de Pat Harris qui répétait : « Le *Séléné* appelle… M'entendez-vous ?… Le *Séléné* appelle… »

— Ici *Glisseur !,* répondit Lawrence. C'est l'Ingénieur en Chef qui vous parle. Je suis à quinze mètres au-dessus de vous. Est-ce que tout va bien à bord ?

Il lui fallut un long moment pour comprendre la réponse, tant elle était couverte par des cris et des exclamations joyeuses.

Cela d'ailleurs suffisait pour lui faire comprendre que les passagers étaient vivants et en bonne condition physique et morale. A les entendre, on aurait même pu croire qu'ils étaient en train de célébrer quelque fête et qu'ils étaient quelque peu ivres.

Dans leur joie d'être retrouvés et de reprendre contact avec la race humaine, ils pensaient en effet que tous leurs ennuis étaient désormais terminés.

— *Glisseur* I appelle le Contrôle de Port Roris – dit Lawrence tout en écoutant le tumulte qui se faisait au-dessous de lui et qui commençait maintenant à s'apaiser. Nous avons retrouvé le *Séléné* et établi avec lui un contact par radio. A en juger par les clameurs enthousiastes qui viennent de la cabine, je pense que tout le monde est en bon état. Ils sont à quinze mètres au-dessous de la surface de la Mer de la Soif, exactement à l'endroit indiqué par le docteur Lawson. Je vous rappellerai dans quelques minutes. Terminé.

A la vitesse de la lumière, dans les instants qui suivirent, sur la Lune, sur la Terre et sur les planètes intérieures, les ondes diffusèrent la nouvelle, et celle-ci apporta partout du soulagement et de la joie. Dans les rues et sur les trottoirs roulants, dans les aérobus et les astronefs, des gens qui ne se connaissaient pas entre eux s'interpellaient mutuellement pour se communiquer la nouvelle :

— Vous avez entendu… On a retrouvé le *Séléné*.

Chapitre XV

Pour la première fois depuis vingt-quatre heures, Maurice Spenser se sentait détendu.

Tout ce qui pouvait être fait avait été fait. Les hommes et l'équipement étaient déjà en route pour Port Roris. C'était une chance que Jules Braques se fût trouvé à Clavius City : Braques était un cameraman de premier ordre et ils avaient déjà travaillé souvent ensemble.

Le capitaine Anson faisait des calculs avec son computeur et examinait d'un air pensif la carte des montagnes. L'équipage – six hommes – avait été réuni et avait été informé qu'il y avait encore un changement de route.

Sur la Terre, au moins une douzaine de contrats avaient été signés et transmis par « téléfax », et de grosses sommes d'argent avaient déjà changé de mains. Les grands maîtres en matière de finances des Informations Interplanétaires avaient déjà calculé avec une précision mathématique combien ils pourraient demander aux autres agences pour leur céder les droits sur ce reportage, et afin qu'elles ne soient pas tentées elles-mêmes de fréter des astronefs pour leur propre compte, – ce qui était d'ailleurs infiniment peu probable, car Spenser avait pris une trop grande avance. Il était impossible qu'un autre compétiteur atteigne les montagnes avant quarante-huit heures. Or il y serait dans six heures.

Il lui était agréable de se sentir maintenant en très bonne posture pour ce qui allait suivre. Il éprouvait le calme et la confiance que donne la certitude que tout est en bonne voie et se passera ainsi qu'on le désirait.

C'était pour lui un de ces moments qui rendent la vie digne d'être vécue, et Spenser savait fort bien quel parti il pourrait ensuite en tirer. L'aubaine était une panacée contre les ulcères et les rancœurs – cette maladie professionnelle dans l'industrie de l'information.

Il était tout à fait dans son tempérament de se détendre ainsi pendant un travail en cours.

Allongé dans un bon fauteuil, un verre dans une main, une assiette pleine de sandwiches dans l'autre, il se prélassait dans le petit hall d'observation des bâtiments du port. A travers les doubles panneaux de verre, il pouvait voir le petit dock d'où le *Séléné* avait fait voile trois jours plus tôt. (On ne peut s'empêcher, pour parler de la « navigation » sur la Mer de la Soif, d'utiliser les vieux termes maritimes, bien qu'ils soient fort peu appropriés aux réalités lunaires.)

Le dock n'était qu'une bâtisse de ciment toute simple, qui s'avançait d'une vingtaine de mètres dans la poussière plate et

monotone. On voyait – pareil à un accordéon géant – le tube flexible par lequel les passagers pouvaient aller du port jusqu'au bateau. En ce moment, comme il était ouvert sur le vide, il était dégonflé et en partie affaissé, offrant un spectacle assez déprimant.

Spenser regarda sa montre, puis parcourut des yeux l'incroyable horizon. Si on lui avait demandé de dire à quelle distance il se trouvait, il aurait répondu qu'il était au moins à cent kilomètres, alors que deux ou trois kilomètres seulement l'en séparaient.

Quelques minutes plus tard il vit au loin quelque chose briller dans le soleil. C'étaient les « glisseurs ». Ils seraient là dans cinq minutes, et au bout de cinq autres minutes leurs occupants auraient quitté leurs scaphandres et feraient leur apparition. Il avait donc tout le temps de finir ses sandwiches.

Le docteur Lawson ne donna pas l'impression qu'il connaissait déjà Spenser lorsque celui-ci le salua. Cela n'avait rien de surprenant, car au cours de leur brève conversation à bord de l'*Auriga* ils avaient été dans une obscurité presque totale.

— Le docteur Lawson ? Je suis chef de service aux Informations Interplanétaires. Voulez-vous avoir l'amabilité de m'accorder un enregistrement ?

— Une minute, l'interrompit Lawrence. Je connais les gens des Informations Interplanétaires. Et vous n'êtes pas Joe Léonard.

— C'est exact. Je m'appelle Maurice Spenser. J'ai été nommé à la place de Léonard depuis huit jours. Il va falloir qu'il se réhabitue à la pesanteur terrestre – sinon il devra rester sur la Lune toute sa vie.

— Eh bien, vous avez fait rudement vite. Il y a à peine une heure que nous avons annoncé la nouvelle…

Spenser n'éprouva pas le besoin de faire connaître qu'il était déjà sur place depuis une bonne partie de la journée.

— J'aimerais savoir, dit-il, si vous pouvez vous-même me donner une interview ?

A cet égard, il était toujours très consciencieux. Certains informateurs tâchaient d'obtenir des renseignements sans demander la permission, mais s'ils se faisaient prendre, ils risquaient de perdre leur emploi. En sa qualité de chef de service il se devait d'observer des règles établies pour la sauvegarde même de sa profession – et pour celle du public.

— Pas maintenant, si cela ne vous fait rien, lui dit Lawrence. J'ai cinquante choses à organiser. Mais le docteur Lawson sera certainement heureux de vous parler. C'est d'ailleurs lui qui a fait la plupart du travail et qui mérite d'en recueillir l'honneur. Vous pouvez citer ce que je vous dis là…

— Heu… Je vous remercie, Lawrence, balbutia Lawson d'un air embarrassé.

— Bon… Je vous verrai plus tard, reprit l'ingénieur. Je serai au bureau local des techniciens, où j'irai prendre quelques pilules nutritives. Quant à vous, Lawson, je crois que vous ferez bien d'aller dormir.

— Dès qu'il en aura fini avec moi, corrigea Spenser.

Celui-ci prit l'astronome par le bras et l'entraîna vers l'hôtel.

La première personne qu'ils rencontrèrent, dans le hall de dix mètres carrés, fut le capitaine Anson.

— Je vous cherchais, Mr Spenser, dit-il. Le Syndicat des Travailleurs de l'Espace nous cause des ennuis. Vous savez qu'il y a une règle concernant les voyages hors-série. Eh bien, il semble que…

— Je vous en prie, Capitaine, pas maintenant… Réglez cela avec le Service juridique interplanétaire. Téléphonez au 1234 à Clavius City. Demandez Harry Dantzig. Il vous arrangera cela…

Sur quoi il poussa Tom Lawson – qui se laissait faire sans résistance – dans l'escalier.

Il était étrange de trouver un hôtel sans ascenseur. Mais les ascenseurs n'étaient pas nécessaires sur un monde où un homme normal ne pesait qu'une douzaine de kilos.

Il fit entrer l'astronome dans son appartement.

Celui-ci, mis à part le fait qu'il était extrêmement petit et qu'il n'y avait pas de fenêtres, ressemblait à ceux que l'on trouvait dans les hôtels à bon marché sur la Terre. L'ameublement était réduit au minimum : des chaises, un lit, une table, le tout fait de fibres de verre, car le quartz était une matière première très courante sur la Lune.

La salle de bains, toutefois, était fort bien aménagée – ce qui était un soulagement, après les « toilettes » qui vous jouaient de mauvais tour quand toute pesanteur avait disparu.

Quant au lit, il avait un aspect assez déconcertant. Certains visiteurs venus de la Terre trouvaient difficile de dormir avec un sixième de leur poids, et pour leur commodité, un drap élastique maintenu par de légers ressorts pouvait être tendu au-dessus d'eux en travers du lit. Cela faisait penser un peu aux camisoles de force et aux cellules capitonnées.

Une petite affiche collée derrière la porte ajoutait à tout cela une autre note humoristique. Elle était rédigée en anglais, en russe et en chinois mandarin. Elle disait :

« Cet hôtel jouit d'une pressurisation indépendante. En cas d'avarie au dôme, vous serez ici en parfaite sécurité. Si cela se produisait, nous vous prions de rester dans votre chambre et d'attendre de nouvelles instructions. Merci. »

Spenser avait lu cette notice plusieurs fois. Il continuait à penser que cette information importante aurait pu être présentée d'une façon plus confiante, plus légère. Sa rédaction manquait de charme.

Mais il estima que toutes ces petites choses-là étaient en rapport étroit avec les conditions de vie sur la Lune.

La lutte contre les forces de la nature était si dure qu'il ne restait aux hommes ni le temps ni l'énergie nécessaires pour enjoliver les choses. Et cela était particulièrement notable dans le contraste qui existait entre la magnifique efficience des techniques et l'espèce de raideur bourrue qui existait dans tous les autres aspects de la vie. Si on se plaignait du téléphone, ou de la tuyauterie, ou de l'air (surtout de l'air) la chose qui clochait était réparée en quelques minutes. Mais si on voulait essayer d'activer le service dans un restaurant ou dans un bar…

— Je sais que vous êtes très fatigué, commença Spenser. Mais j'aimerais vous poser quelques questions. J'espère que cela ne vous ennuie pas que je fasse un enregistrement ?

— Non, dit Tom, qui avait dépassé le stade où l'on se soucie de faire ou de ne pas faire certaines choses.

Il s'était laissé tomber dans un fauteuil et buvait machinalement le verre que Spenser lui avait servi, sans même se rendre compte de ce qu'il avalait.

Le journaliste se mit aussitôt au travail.

— Ici Maurice Spenser, des Informations Interplanétaires. Je suis en compagnie du docteur Tom Lawson qui va vous dire un mot. Eh bien, Docteur, tout ce que nous savons pour le moment est que vous et l'Ingénieur en Chef Lawrence, qui s'occupe de la partie de la Lune faisant face à la Terre, vous avez retrouvé le *Séléné* et que les gens qui sont à l'intérieur de ce bateau sont vivants et en bonne condition. Peut-être nous direz-vous, sans entrer dans trop de détails techniques, comment vous… Ah ! Sacrebleu !

Spenser rattrapa de justesse, et sans laisser tomber une goutte, le verre que Lawson venait de laisser échapper de sa main.

L'astronome s'était tout simplement endormi…

L'autre le prit délicatement et le porta sur le lit.

A quoi bon grommeler ! C'était la seule chose qui n'avait pas marché selon le plan fixé par le reporter. Et encore pouvait-elle tourner à son avantage. Car personne d'autre ne pourrait trouver Lawson, et encore moins l'interviewer, tant qu'il serait endormi dans cette chambre que l'Hôtel Roris, avec un joli sens de l'humour, appelait un « appartement de luxe. »

* * *

A Clavius City, le directeur du Comité Touristique avait finalement réussi à convaincre tout le monde qu'il n'avait favorisé personne.

Le soulagement qu'il avait éprouvé en apprenant qu'on avait retrouvé le *Séléné* avait été rapidement ébranlé par une avalanche de coups de téléphone émanant de Reuter, de Time-Space, des Publications Triplanétaires et des Informations Lunaires. Toutes ces agences lui demandaient comment il pouvait se faire que les Informations Interplanétaires aient été les premières à lâcher la nouvelle.

En fait, grâce à l'ingéniosité de Spencer et à la surveillance qu'il avait exercée sur les «glisseurs », cette nouvelle avait été sur les ondes avant même que le bureau central de l'Administration ait été prévenu.

Dès qu'elles eurent compris ce qui s'était réellement passé, et qui fut vite évident, les autres agences virent leurs soupçons se transformer en une franche admiration pour l'habileté et la chance de Spenser. Mais il leur faudrait encore quelques heures pour se rendre compte que celui-ci gardait dans sa large manche un tour encore plus sensationnel.

Le Centre des Communications, à Clavius City, avait déjà vécu bien des moments dramatiques, mais celui-ci était le plus inoubliable.

Tout se passait, ainsi que le pensait Davis, comme si brusquement on s'était mis à entendre des voix venues d'outre-tombe.

Quelques heures plus tôt, ces hommes et ces femmes étaient présumés morts. Et maintenant on les retrouvait, bien vivants et joyeux.

Dans la cabine engloutie, ils étaient pendus au microphone pour envoyer des messages afin de rassurer leurs parents et leurs amis. Grâce à la sonde métallique que Lawrence avait laissée sur place, et qui servait à la fois de point de repère et d'antenne, la couverture de poussière de quinze mètres d'épaisseur n'isolait plus le *Séléné* du reste de l'humanité.

Les reporters, impatients, durent attendre qu'il y ait une interruption de la transmission des messages familiaux et amicaux pour pouvoir prendre des interviews.

Miss Wilkins se tenait devant le micro. Elle dictait les télégrammes que lui tendaient les passagers. Le bateau devait être plein de gens gribouillant des mots rapides dans les marges des guides touristiques et s'efforçant de faire tenir le maximum de choses dans le minimum de phrases.

Rien de ce qui était ainsi transmis, naturellement, ne pouvait être cité ou reproduit, car il s'agissait d'une correspondance strictement privée, et le chef du service des communications serait entré dans une belle fureur si un reporter avait été assez fou pour l'utiliser !

En fait, les reporters n'auraient même pas dû écouter ce qui se transmettait sur ce circuit, ainsi que le préposé à ces communications le leur avait déjà fait remarquer à maintes reprises avec une indignation croissante.

«… dites à Martha, Jan et Ivy de ne pas se faire du souci pour moi. Je serai bientôt de retour à la maison. Demandez à Tom comment marche son affaire avec Ericson, et faites-le moi savoir dans votre réponse. Avec toute mon affection. George. Fin de message. Avez-vous bien tout pris ? *Séléné* vous parle. Terminé. »

« Central Lunaire appelle *Séléné*. Oui, nous avons tout pris correctement et tout va être retransmis sans délai. Nous vous relaierons les réponses dès qu'elles arriveront. Et maintenant nous voudrions parler au capitaine Harris. Terminé. »

Il y eut une brève pause, durant laquelle les bruits, dans la cabine du bateau, purent être nettement entendus, des rumeurs de voix, qui résonnaient curieusement dans cet espace clos, le craquement d'un fauteuil, un « excusez-moi » étouffé. Puis :

— Le capitaine Harris appelle Central Lunaire.

Davis, le directeur du Comité Touristique, prit l'appareil.

— Capitaine Harris, c'est Davis qui vous parle. Je sais que vous avez encore tous des messages que vous voudriez expédier, mais les agences d'informations sont là et leurs représentants sont très impatients de recueillir quelques mots de vous. Avant toute chose, pouvez-vous nous donner une rapide description des conditions de vie à l'intérieur du *Séléné ?*

— Eh bien, il fait très chaud dans la cabine, et nous ne sommes qu'assez peu vêtus. Mais je ne crois pas que nous ayons le droit de nous plaindre de cette chaleur, car c'est grâce à elle que nous avons été retrouvés. Et de toute façon nous y sommes maintenant habitués.

« L'air que nous respirons est toujours excellent et nous avons suffisamment de nourriture et d'eau, bien que le menu soit… comment dirai-je… un peu monotone. Que désirez-vous savoir encore ?

— Demandez-lui comment est le moral… dit le représentant des Publications Triplanétaires. Demandez-lui s'il n'y a pas quelques signes de tension nerveuse ?

Le directeur du Comité Touristique transmit la question, sous une forme moins directe et un peu plus nuancée. Cette question parut causer quelque embarras à l'autre bout de la ligne.

— Oh ! fit Pat après une brève hésitation, tout le monde s'est très bien comporté. Naturellement nous nous demandons combien de temps il faudra maintenant pour nous tirer de là. Pouvez-vous nous donner quelques indications à ce sujet ?

— L'Ingénieur en Chef Lawrence est maintenant à Port Roris, répondit Davis, et il organise l'opération de sauvetage. Dès qu'il aura

des précisions sur le temps que cela nécessitera, nous vous les ferons connaître. Pouvez-vous me dire maintenant comment vous occupez votre temps ?

Pat le lui expliqua. Et les explications qu'il donna devaient avoir pour effet de multiplier instantanément et formidablement la vente de *Shane* et aussi – ce qui était peut-être moins souhaitable – celle de *L'Orange et la Pomme.* Pat parla rapidement du tribunal qu'ils avaient institué – et dont les débats étaient maintenant ajournés *sine die !*

— Tout cela a dû être très amusant, dit Davis. Mais maintenant vous n'aurez plus à compter uniquement sur vos propres ressources. Nous pourrons vous envoyer tout ce que vous pouvez désirer : de la musique, des pièces de théâtre, des débats. Vous n'avez qu'à nous dire ce que vous voulez, et le nécessaire sera fait aussitôt…

Pat prit tout son temps pour répondre. Il fallait consulter les passagers.

Déjà, la radio avait transformé leurs vies, les avait remis en contact avec ceux qu'ils aimaient.

Pat, pourtant, à certains égards, regrettait presque que leur condition de reclus ait pris fin.

Le sentiment très chaud de solidarité qu'ils avaient tous éprouvé – et que même Miss Morley, malgré son petit éclat, avait à peine amoindri – n'était déjà plus qu'un rêve qui s'évanouissait. Ils ne formaient plus un groupe homogène, soudé par le commun désir de survivre. Leurs vies, de nouveau, avaient divergé, s'étaient orientées vers des buts, des ambitions, des projets indépendants. Ils venaient d'être replongés dans l'humanité et absorbés par elle comme des gouttes d'eau sont absorbées par l'océan.

C'est qu'ils avaient maintenant la certitude qu'ils étaient sauvés, qu'ils allaient vivre. Leur allégresse était de même nature – et plus forte encore – que celle des foules quand elles avaient appris qu'on les avait retrouvés.

* * *

Seul un homme, dans tout le système solaire, ne partageait pas cette certitude, ni cette allégresse, ne pouvait pas participer de tout cœur à la joie des autres. Et c'était l'Ingénieur en Chef Lawrence…

Car il savait, lui, que tout était loin d'être fini. Il savait, lui, que la tâche la plus difficile allait commencer, et il ignorait encore, non seulement s'il pourrait la mener à bien, mais même comment il devrait s'y prendre pour essayer de la mener à bien.

Assis à son bureau du Centre local technique de Port Roris, il jeta un bref coup d'œil par la fenêtre garnie d'épais panneaux vitrés. Devant lui s'étendait la Mer de la Soif, l'étrange mer de poussière monotone et grise et plate, cette mer au sein de laquelle était emprisonné un bateau plein de touristes que l'on considérait déjà comme sains et saufs.

Il réprima un frisson.

Il se sentait au fond de lui-même plus angoissé, plus effrayé et impuissant que les hommes et les femmes emprisonnés là-bas sous quinze mètres de poussière.

Il savait qu'il allait avoir à mener le combat le plus dur de toute sa vie.

Mais il ne s'attarda pas à ces sombres méditations. Il décrocha son téléphone.

Fin du tome I

Le lecteur retrouvera tous les personnages de ce roman dans le Tome II et dernier, intitulé : *Naufragés de la Lune*.